



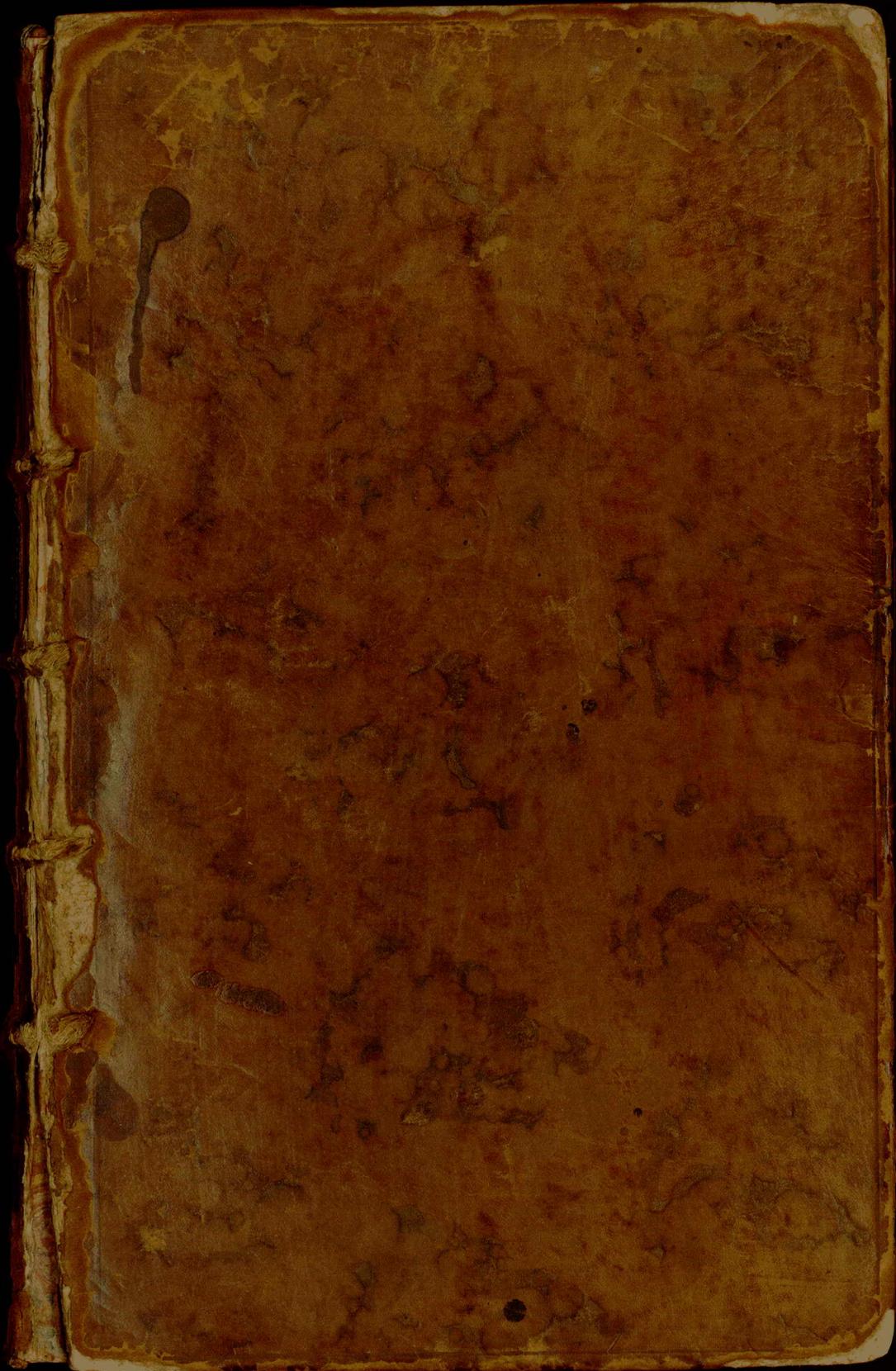
VOYAGE  
DE  
BOUGAINVILLE

TOM I



LIBRARY OF  
CONGRESS







RARE BOOK COLLECTION

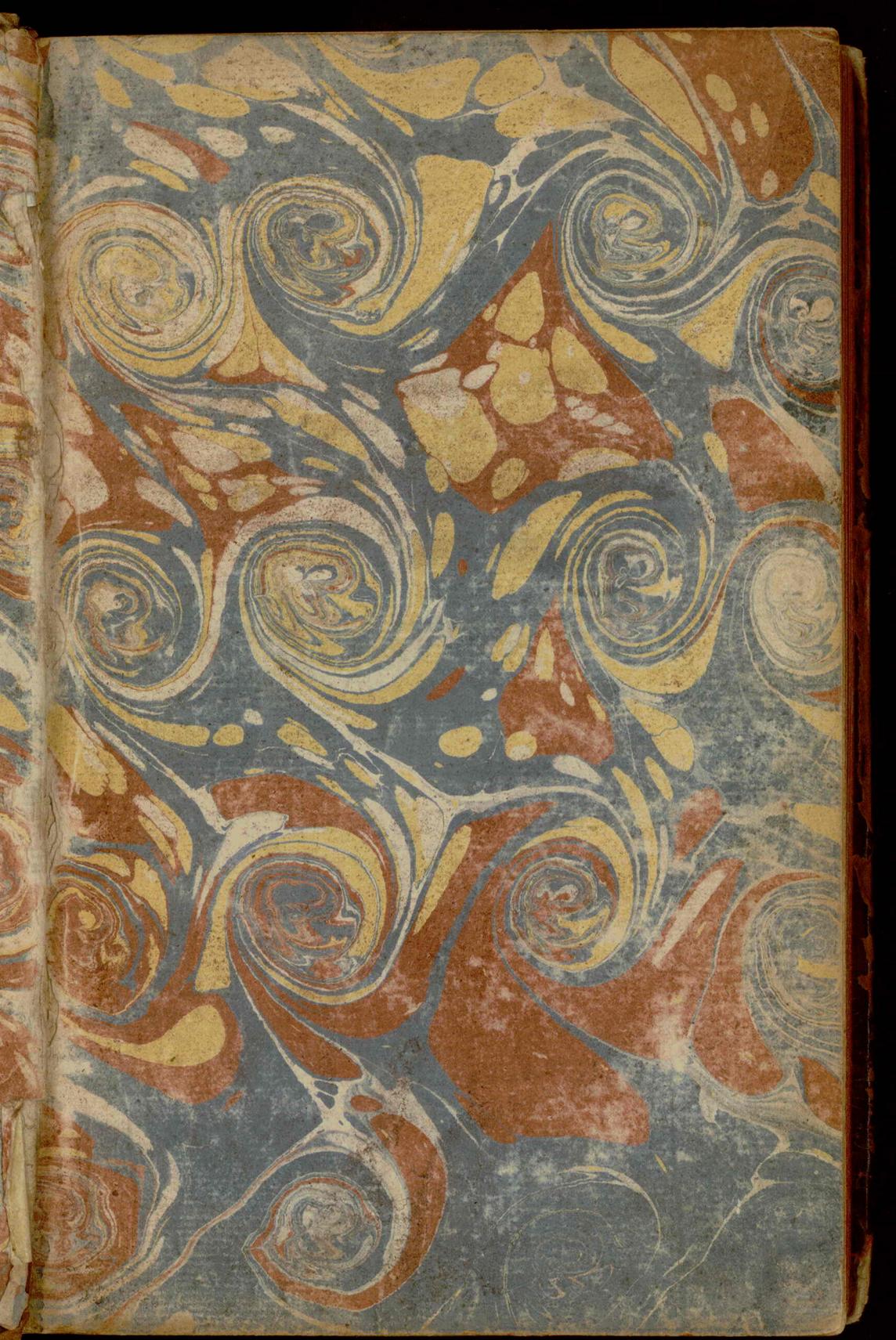
LIBRARY OF CONGRESS

*Chap. G 420*

*Shelf. B 32*

*Rare 1782 coll*

UNITED STATES OF AMERICA.



110) 500 No 4705

na' 1/4 =

1 g/ds

6

VOYAGE  
*AUTOUR*  
DU MONDE.  
*TOME PREMIER.*

VOYAGE

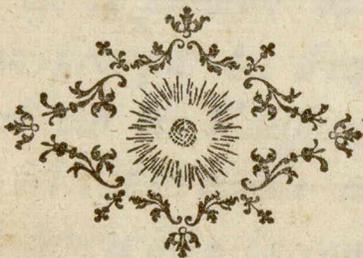
AUTOUR

DU MONDE

TOME PREMIER

Comte Louis Antoine de Bougainville

VOYAGE  
AUTOUR  
DU MONDE,  
PAR LA FRÉGATE DU ROI  
LA BOUDEUSE,  
ET  
LA FLÛTE L'ÉTOILE;  
EN 1766, 1767, 1768 & 1769.  
SECONDE ÉDITION, AUGMENTÉE,  
TOME PREMIER.



A PARIS,  
Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-  
Jean-de-Beauvais.

---

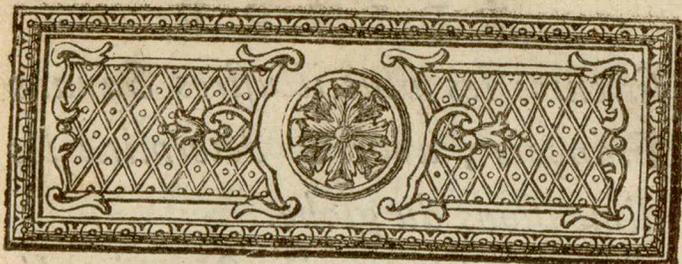
M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

G420  
B82  
1772  
Rare bk. coll.

LEB. 19-4-05

co  
ess  
&  
V  
en  
san  
de  
tan



AU ROI.



SIRE,

LE Voyage dont je vais rendre  
compte , est le premier de cette  
espece entrepris par les François  
& exécuté par les Vaisseaux de  
VOTRE MAJESTÉ. Le monde  
entier lui devoit déjà la connois-  
sance de la figure de la terre. Ceux  
de vos Sujets à qui cette impor-  
tante découverte étoit confiée, choi-

## É P I T R E.

*sis entre les plus illustres Savans François , avoient déterminé les dimensions du globe.*

*L'Amérique , il est vrai , découverte & conquise , la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques , sont des prodiges de courage & de succès qui appartiennent sans contestation aux Espagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan , sous les auspices d'un Roi qui se connoissoit en hommes , échappa au malheur si ordinaire à ses pareils , de passer pour un visionnaire ; il ouvrit la barriere , franchit les pas difficiles & , malgré le sort qui le priva du plaisir de ramener son vaisseau à Séville d'où il étoit parti , rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier*

## É P I T R E.

*fait le tour du globe. Encouragés par son exemple, des Navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres & enrichirent l'Europe en l'éclairant.*

*Mais cette espece de primauté & d'aînesse en matiere de découvertes, n'empêche pas les Navigateurs François de revendiquer avec justice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pénibles entreprises. Plusieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des Sujets courageux des Rois vos ancêtres; & Gonnevillle, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres australes. Différentes causes tant intérieures qu'extérieures ont paru depuis suspendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.*

## ÉPITRE.

VOTRE MAJESTÉ a voulu profiter du loisir de la paix pour procurer à la Géographie des connoissances utiles à l'humanité. Sous vos auspices, SIRE, nous sommes entrés dans la carrière ; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zèle ne nous ont pas manqué. C'est l'Histoire de nos efforts que j'ose présenter à VOTRE MAJESTÉ ; votre approbation en fera le succès.

Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très-humble & très-soumis serviteur  
& sujet, DE BOUGAINVILLE.

L. a.  
DISCOURS



# DISCOURS

## PRELIMINAIRE.

J'AI pensé qu'il seroit à-propos de présenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du Monde, & des différentes découvertes faites jusqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le Sud

Pre-  
mier  
Voya-  
ge au-  
tour du  
Mon-  
de.

ij      *DISCOURS*  
de la ligne, ensuite les îles *Lar-*  
*rones*, & enfin les *Philippines*.  
Son vaisseau, nommé *la Victoire*,  
revenu en Espagne, seul des  
cinq, par le cap de Bonne Espé-  
rance, fut hissé à terre à Séville,  
comme un monument de cette  
expédition, la plus hardie peut-  
être que les hommes eussent en-  
core faite. Ainsi fut démontrée  
physiquement, pour la première  
fois, la sphéricité & l'étendue de  
la circonférence de la terre.

Second  
Voya-  
ge.

Drack, Anglois, partit de  
Plymouth avec cinq vaisseaux,  
le 15 Septembre 1577, y rentra  
avec un seul le 3 Novembre  
1580. Il fit, le second, le tour  
du globe. La Reine Elisabeth  
vint manger à son bord, & son

*PRELIMINAIRE.* iij  
vaisseau, nommé *le Pélican*, fut  
soigneusement conservé à Dept-  
fort dans un bassin avec une ins-  
cription honorable sur le grand  
mât. Les découvertes attribuées  
à Drack sont fort incertaines.  
On marque sur les Cartes dans  
la mer du Sud une côte sous le  
cercle Polaire, plus quelques îles  
au Nord de la ligne, plus aussi  
au Nord la *nouvelle Albion*.

Le Chevalier Thomas Caven-  
dish, Anglois, partit de Ply-  
mouth le 21 Juillet 1586, avec  
trois vaisseaux, y rentra avec  
deux le 9 Septembre 1588. Ce  
voyage, le troisieme fait autour  
du monde, ne produisit aucune  
découverte.

Olivier de Noort, Hollan-  
a ij

Troi-  
sieme  
Voya-  
ge.

iv DISCOURS

Quatrieme  
Voyage.

dois, sortit de Rotterdam le 2 Juillet 1598, avec quatre vaisseaux, passa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il se rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Espérance, & rentra à Rotterdam avec un seul vaisseau, le 26 Août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

Cinquieme  
Voyage.

Georges Spilberg, Allemand au service de la Hollande, fit voile de Zélande le 8 Août 1614, avec six navires, perdit deux vaisseaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traversa, fit des courses sur les côtes du Pérou & du Mexi-

*PRELIMINAIRE.* v  
que, d'où, sans rien découvrir  
dans sa route, il passa aux Lar-  
rones & aux Moluques. Deux  
de ses vaisseaux rentrèrent dans  
les ports de Hollande le 1<sup>er</sup> Juil-  
let 1617.

Presque dans le même tems, Jacques Lemaire & Schouten immortalisoient leur nom. Ils sortent du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude Sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'île*

Sixie-  
me  
Voya-  
ge.

vj      *DISCOURS*

*des Chiens* ; par quinze degrés de latitude Sud à cent lieues dans l'Ouest, *l'île sans Fond* ; par quatorze degrés quarante-six minutes Sud, & quinze lieues plus à l'Ouest, *l'île Water* ; à vingt lieues de celle-là dans l'Ouest, *l'île des Mouches* ; par les seize degrés dix minutes Sud, & de cent soixante-treize à cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres* ; cinquante lieues plus Ouest, *celle d'Espérance*, puis *l'île de Horn*, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude Sud, environ cent soixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Ensuite

*PRELIMINAIRE.* vij  
ils cinglent le long des côtes de  
la nouvelle Guinée, passent en-  
tre son extrémité occidentale &  
Gilolo, & arrivent à Batavia en  
Octobre 1616. Georges Spil-  
berg les y arrête, & on les en-  
voie en Europe sur des vaisseaux  
de la Compagnie : Lemaire  
meurt de maladie à Maurice,  
Schouten revoit sa patrie. *La Con-  
corde & le Horn* rentrèrent après  
deux ans & dix jours.

Jacques l'Hermite, Hollan-  
dois, & Jean-Hugues Schapen-  
ham, commandants une flotte  
de onze vaisseaux, partirent en  
1623 avec le projet de faire la  
conquête du Pérou; ils entre-  
rent dans la mer du Sud par le  
cap de Horn, & guerroyerent

Septie-  
me  
Voya-  
ge.

viiij *DISCOURS*

sur les côtes Espagnoles, d'où ils se rendirent aux Larrones, sans faire aucune découverte dans la mer du Sud, puis à Batavia. L'Hermite mourut en sortant du détroit de la Sonde, & son vaisseau, presque seul de sa flotte, territ au Texel le 9 Juillet 1626.

Hui-  
tieme  
Voya-  
ge.

En 1683, Cowley, Anglois, partit de la Virginie; il doubla le cap de Horn, fit diverses courses sur les côtes Espagnoles, se rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne-Espérance en Angleterre, où il arriva le 12 Octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud; il prétend avoir découvert dans celle du Nord,

*PRELIMINAIRE.* ix  
par quarante-sept degrés de lati-  
tude australe, & à quatre-vingts  
lieues de la côte des Patagons,  
*l'île Pepis.* Je l'ai cherchée trois  
fois, & les Anglois deux, sans  
la trouver.

Wood Roger, Anglois, for-  
tit de Bristol le 2 Août 1708, Neu-  
vieme  
Voya-  
ge.  
passa le cap de Horn, fit la  
guerre sur les côtes Espagnoles  
jusqu'en Californie, d'où par  
une route frayée déjà plusieurs  
fois, il passa aux Larrones, aux  
Moluques, à Batavia, & dou-  
blant le cap de Bonne-Espérance,  
il territ aux Dunes le 1<sup>er</sup> Octobre  
1711.

Dix ans après, Roggewin Dixie-  
me  
Voya-  
ge.  
Mecklenburgeois, au service de  
la Hollande, sortit du Texel

x DISCOURS

avec trois vaisseaux ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* sans la trouver ; découvrit dans le Sud du Tropique austral l'île de *Pâques*, dont la latitude est incertaine ; puis, entre le quinzième & le seizième parallèle austral, les îles *Pernicieuses*, où il perdit un de ses vaisseaux ; puis à-peu-près dans la même latitude, les îles *Aurore*, *Vespres*, le *Labyrinthe* composé de six îles, & l'île de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le douzième parallèle Sud trois îles, qu'il nomma îles de *Bauman*, & enfin sous le onzième parallèle austral, les îles de *Tienhoven* & *Gronin*.

*PRELIMINAIRE.* xj

*gue* ; navigéant ensuite le long de la Nouvelle Guinée & des Terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués. L'Amiral Roggewin repassa en Hollande de sa personne sur les vaisseaux de la Compagnie, & arriva au Texel le 11 Juillet 1723, six cents quatre-vingts jours après son départ du même lieu.

Le goût des grandes navigations paroissoit entièrement éteint, lorsqu'en 1741 l'Amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la Géographie.

Depuis ce voyage de l'Ami-

Onzième  
Voyage.

xij DISCOURS

Dou-  
zieme  
Voya-  
ge.

ral Anson, il ne s'en est point fait de grand pendant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 Juin 1764, traverse le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du Sud, faisant sa route presque au Nord-Ouest, arrive à Batavia le 28 Novembre 1765, au Cap le 24 Février 1766, & le 9 Mai aux Dunes, six cents quatre-vingt-huit jours après son départ.

Trei-  
zieme  
Voya-  
ge.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le Capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverse le détroit de Magellan, est séparé du *Swal-*

*PRELIMINAIRE.* xiiij  
*low*, que commandoit le Capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une île environ par le dix-huitieme parallele à-peu-près en Août 1767; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en Janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de Mai de la même année.

Son compagnon Carteret; après avoir essuyé beaucoup de miseres dans la mer du Sud, arrive à Macassar au mois de Mars 1768, avec perte de presque tout son équipage, à Batavia le 15 Septembre, au cap de Bonne-Espérance à la fin de Décembre.

xiv *DISCOURS*

On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 Février 1769, environ par les onze degrés de latitude septentrionale. Il n'est arrivé en Angleterre qu'au mois de Juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du Monde,

(1) M. Forster, Anglois, de la Société Royale, qui a fait à cet Ouvrage l'honneur de le traduire, a accompagné sa traduction de plusieurs notes. Il y relève quelquefois avec fondement des erreurs dans lesquelles je suis tombé, ou des omissions que j'ai faites. C'est ainsi qu'à l'énumération qu'on vient de voir des Voyageurs autour du Monde, il ajoute les Voyages suivans dont je n'ai point fait mention; celui de Simon de Cordes, Hollandois, depuis 1598 jusqu'en 1600; celui d'Edouard Cooke, Anglois, de 1708 à 1711: enfin celui de Clipperton & Shelvoeke, Anglois, de 1719 à 1722, le même duquel parle Dom Perneti.

Je dois dire que toutes ses notes ne sont

*PRELIMINAIRE.* xv

aucun n'appartient à la nation  
Françoise, & que fix seulement

pas également justes; par exemple dans le chapitre de l'Histoire Naturelle des îles Malouines, il est surpris de ce que je le suis d'avoir trouvé sur ces îles un animal quadrupede, & de mon embarras sur la maniere dont il a été transporté. Il ajoute qu'ayant passé comme je l'ai fait plusieurs années en Canada, j'aurois du sçavoir que des quadrupedes terrestres se trouvant sur de grandes glaces au moment où elles sont détachées des terres, sont emportés à la haute mer, & abordent à des côtes fort éloignées de leur pays natal, sur lesquelles ces masses de glace viennent échouer. Je fais ce fait; mais M. Forster ne fait pas que jamais les Voyageurs n'ont rencontré de glaces flottantes dans les environs des îles Malouines ni du détroit de Magellan, & que dans ces contrées il ne s'y en peut pas former, n'y ayant ni grand fleuve ni même aucune riviere un peu considérable.

M. Forster me taxe aussi quelquefois de partialité nationale & de réticences ou d'affertions tendantes à rabattre le mérite ou les

xvj *DISCOURS*  
ont été faits avec l'esprit de découverte ; sçavoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas ; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols, ont suivi des routes connues sans étendre la connoissance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti sur un vaisseau particulier, pour aller faire le commerce sur droits de ses compatriotes. Assurément mon Traducteur ne me connoit pas. Personne au monde n'estime & ne respecte plus que moi la nation Angloise, sans toutefois en être jaloux ; & si j'étois jamais à cet égard en état de suivre les vœux de mon cœur, ce ne seroit point sur des minuties que je voudrois lui rien disputer.

les

*PRELIMINAIRE.* xvij  
les côtes du Chili & du Pérou.  
De-là il se rendit en Chine, où  
après avoir séjourné près d'un  
an dans divers comptoirs, il  
s'embarqua sur un autre bâtiment  
que celui qui l'y avoit amené,  
& revint en Europe, ayant à la  
vérité fait de sa personne le tour  
du Monde, mais sans qu'on  
puisse dire que ce soit un voyage  
autour du Monde fait par la na-  
tion Françoisé.

Parlons maintenant de ceux  
qui partant, soit d'Europe, soit  
des côtes occidentales de l'Amé-  
rique méridionale, soit des In-  
des orientales, ont fait des dé-  
couvertes dans la mer du Sud,  
sans avoir fait le tour du Monde.

Il paroît que c'est un Fran-

xviii *DISCOURS*  
çois, *Paulmier de Gonnevillè*,  
qui a fait les premières en 1503  
& 1504; on ignore où sont  
situées les terres auxquelles il a  
abordé, & dont il a ramené un  
habitant, que le Gouvernement  
n'a point renvoyé dans sa pa-  
trie, mais auquel Gonnevillè,  
se croyant alors personnellement  
engagé envers lui, a fait épouser  
son héritière.

Alfonse de Salazar, Espagnol;  
découvrit en 1525 l'île de *Saint-*  
*Barthelemi* à quatorze degrés de  
latitude Nord, & environ cent  
cinquante-huit degrés de longi-  
tude à l'Est de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un  
port du Mexique en 1526, dé-  
couvrit entre le neuvième &

*PRELIMINAIRE.* xix  
le onzieme parallele Nord, un  
amas d'îles qu'il nomma les *îles  
des Rois*, à-peu-près par la même  
longitude que l'île Saint-Barthe-  
lemi; il se rendit ensuite aux  
Philippines & aux Moluques;  
& en revenant au Mexique, il  
eut le premier connoissance des  
îles ou terres nommées *Nouvelle  
Guinée & Terre des Papous*. Il  
découvrit encore par douze de-  
grés Nord, environ à quatre-  
vingts lieues dans l'Est des îles  
des Rois, une suite d'îles basses,  
nommées les *îles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand  
de Grijalva, partis du Mexique  
en 1433 pour reconnoître la  
mer du Sud, ne découvrirent  
qu'une île située par vingt degrés

xx DISCOURS

trente minutes de latitude Nord, environ à cent degrés de longitude Ouest de Paris. Ils la nommerent *île Saint-Thomas*.

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit aussi sa route au Nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtième & le neuvième parallèle, à des longitudes différentes, plusieurs îles; sçavoir, *Rocca Partida*, les *îles du Corail*, celles du *Jardin*, la *Matelote*, l'*île d'Arézise*, & enfin il aborda à la *Nouvelle Guinée*, ou plutôt, suivant son rapport, à la *Nouvelle Bretagne*; mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le passage qui porte son nom.

Le voyage suivant est plus fa-

*PRELIMINAIRE.* xxj  
meux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les îles célèbres que leur richesse fit nommer *îles de Salomon*; mais, en supposant que les détails rapportés sur la richesse de ces îles ne soient pas fabuleux, on ignore où elles sont situées, & c'est vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît seulement qu'elles sont dans la partie australe de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. L'*île Isabella* & la *terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voyageurs font mention, ne sont pas mieux connues.

En 1579 Pedro Sarmiento, parti du *Callao del Lima* avec

xxij *DISCOURS*

deux vaisseaux, entra le premier par la mer du Sud dans le détroit de Magellan. Il y fit des observations importantes, & montra dans cette expédition autant de courage que d'intelligence. La relation de ce voyage a été imprimée à Madrid en 1768. Elle renferme des détails intéressans pour tous les navigateurs qui seront dans le cas de franchir le détroit de Magellan.

En 1595, Alvar de Mindana qui avoit été du voyage fait par Mendoce dans l'année 1567, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des îles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ses propres dé-

**PRELIMINAIRE.** xxiiij  
couvertes. Mindana découvrit  
entre le neuvieme & le onzieme  
parallele méridional , environ  
par cent huit degrés à l'Oueſt de  
Paris, les îles *Saint-Pierre, Mag-*  
*delaine, la Dominique & Chriſ-*  
*tine*, qu'il nomma *les Marquiſes*  
*de Mendoce*, du nom de Dona  
Iſabella de Mendoce, qui étoit  
du voyage; environ vingt-qua-  
tre degrés plus à l'Oueſt, il dé-  
couvrit les îles *Saint-Bernard*;  
preſque à deux cents lieues dans  
l'Oueſt de celle-ci, l'île *Solitaire*,  
& enfin l'île *Sainte-Croix*, ſituée  
à-peu-près par cent quarante de-  
grés de longitude orientale de  
Paris. La flotte navigua de-là aux  
Larrones, & enfin aux Philippi-  
nes, où n'arriva pas le Général

xxiv *DISCOURS*

Mindana : on n'a pas sçu ce qu'étoit devenu son navire.

Fernand de Quiros , compagnon de l'infortuné Mindana , avoit ramené au Pérou Dona Isabella. Il en repartit avec deux vaisseaux le 21 Décembre 1605, & prit sa route à-peu-près dans l'Ouest-Sud-Ouest. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquieme degré de latitude Sud , environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris ; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud , sept ou huit autres îles basses & presque noyées , qui portent son nom ; & par le treizieme degré de latitude Sud , environ cent cinquante-sept degrés à l'Ouest

*PRELIMINAIRE.* xxv  
de Paris, l'île qu'il nomma *de la belle Nation*. En recherchant ensuite l'île *Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans son premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude Sud, & à-peu-près cent soixante-seize degrés de longitude orientale de Paris, l'île de *Taumaco*, puis à environ cent lieues à l'Ouest de cette île, par quinze degrés de latitude Sud, une grande terre qu'il nomma la *terre australe du Saint-Esprit*, terre que les divers Géographes ont diversement placée. Là, il finit de courir à l'Ouest, & reprit la route du Mexique, où il se rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueusement

xxvj *DISCOURS*  
cherché l'île *Sainte-Croix*.

Abel Tasman, sorti de Batavia le 14 Août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude australe, & environ cent cinquante-cinq degrés à l'Est de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemèn*; il la quitta faisant route à Ouest, & environ à cent soixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *Nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes Sud. Il en suivit la côte environ jusqu'au trente-quatre degré de latitude Sud, d'où il cingla au Nord-Est, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent soixante-quatorze degrés à l'Est de Paris,

*PRELIMINAIRE* xxvij  
les îles *Pylstaart*, *Amsterdam* &  
*Roterdam*. Il ne poussa pas ses  
recherches plus loin, & revint  
à *Batavia* en passant entre la  
*Nouvelle Guinée* & *Gilolo*.

On a donné le nom général  
de *Nouvelle Hollande* à une vaste  
suite, soit de terres, soit d'îles,  
qui s'étend depuis le sixième jus-  
qu'au trente-quatrième degré de  
latitude australe, entre le cent  
cinquième & le cent quaran-  
tième degré de longitude orien-  
tale du méridien de Paris. Il étoit  
juste de la nommer ainsi, puis-  
que ce sont presque tous navi-  
gateurs Hollandois qui ont re-  
connu les différentes parties de  
cette contrée. La première terre  
découverte en ces parages, fut

xxxiv *DISCOURS*

tent fix où ils trouvent les mêmes mœurs & le même langage qu'à Taiti.

De-là ils dirigent leur route pour attaquer la Nouvelle Zélande par 40 deg. de lat. aufst. Ils y atterrent le 3 Octobre sur la côte orientale, & reconnoissent parfaitement en fix mois de circonavigation, que la Nouvelle Zélande au lieu d'être partie du continent austral, comme on le supposoit assez généralement, est composée de deux îles fans aucune terre ferme dans le voisinage. Ils observent aussi qu'on y parle différens dialectes de la langue de Taiti, tous passablement entendus par le Taitien

*PRELIMINAIRE.* xxxv  
embarqué dans l'Endeavour.

Leurs découvertes ne se bornent pas à celles-là, après avoir quitté le 31 Mars 1770 les côtes de la Nouvelle Zélande, ils viennent atterrer par les 38 deg. de lat. austr. sur la partie orientale de la *Nouvelle Hollande*, ils la cotoyent en remontant vers le Nord, ils y font plusieurs mouillages & des reconnoissances, jusqu'au 10 Juin où ils échouent sur un rocher par les 15 degrés de latitude dans des parages où l'on verra que je me suis aussi trouvé fort embarrassé; ils restent échoués 23 heures & passent deux mois à se radouber dans un petit port voisin de ce

xxxvj *DISCOURS*

rocher qui avoit failli leur être fatal. Après avoir été plusieurs autres fois en risque dans ces parages funestes, ils trouvent enfin par 10 degrés de latitude australe un détroit entre la Nouvelle Hollande & les terres de la Nouvelle Guinée par lequel ils débouchent dans la mer des Indes.

Infatiables de recherches, ils visitent encore les côtes méridionales & occidentales de la Nouvelle Guinée, viennent ensuite ranger la côte méridionale de l'île Java, passent le détroit de la Sonde, & arrivent le 9 Octobre à Batavia. Ils y séjournent deux mois, relâchent ensuite au

*PRELIMINAIRE.* xxxvij  
cap de Bonne-Espérance, à l'île  
Sainte - Helene, & mouillent  
enfin aux Dunes le 13 Juillet  
1771, ayant enrichi le monde  
de grandes connoissances en géo-  
graphie & de découvertes inté-  
ressantes dans les trois regnes de  
la Nature.

Cette esquisse fera desirer im-  
patiemment aux Lecteurs la rela-  
tion détaillée de cette instructive  
expédition, & doit me rendre  
encore plus timide à publier le  
récit de la mienne. Avant que de  
le commencer, qu'il me soit per-  
mis de prévenir qu'on ne doit  
pas en regarder la relation com-  
me un ouvrage d'amusement :  
c'est sur-tout pour les Marins

xxxviii *DISCOURS*

qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la ressource des voyages de mer faits en tems de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avoit pû m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fonds ! Mais, quoiqu'initié aux Sciences dès ma plus tendre jeunesse, où les leçons, que daigna me donner M. d'Alembert me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du Public un Ouvrage sur la Géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des Sciences & des Let-

*PRELIMINAIRE.* xxxix  
tres ; mes idées & mon style  
n'ont que trop pris l'empreinte  
de la vie errante & sauvage  
que je mene depuis douze ans.  
Ce n'est ni dans les forêts du  
Canada, ni sur le sein des mers,  
que l'on se forme à l'art d'écrire,  
& j'ai perdu un frere dont la  
plume aimée du Public, eût aidé  
à la mienne.

Au reste, je ne cite ni ne con-  
tredis personne ; je prétends en-  
core moins établir ou combattre  
aucune hypothese. Quand même  
les différences très-sensibles, que  
j'ai remarquées dans les diverses  
contrées où j'ai abordé, ne m'au-  
roient pas empêché de me livrer  
à cet esprit de systême, si com-

mun aujourd'hui, & cependant si peu compatible avec la vraie Philosophie, comment aurois-je pû espérer que ma chimere, quelque vraisemblance que je sçusse lui donner, pût jamais faire fortune ? Je suis voyageur & marin ; c'est-à-dire un menteur & un imbécille, aux yeux de cette classe d'Ecrivains paresseux & superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vûe sur le monde & ses habitans, & soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes,

*PRELIMINAIRE.* xlj

n'écrivent, ne dogmatifent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir & de penser.

Je finirai ce discours en rendant justice au courage, au zèle, à la patience invincible des Officiers ( 1 ) & équipages de mes

( 1 ) L'Etat Major de la frégate *la Boudese*, étoit composé de MM. de Bougainville, Capitaine de Vaisseau; Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, Chevalier de Bournand, Chevalier d'Oraison, Chevalier du Bouchage, Enseignes de Vaisseau; Chevalier de Suzannet, Chevalier de Kué, Gardes de la Marine, faisant fonctions d'Officiers; le Corre, Officier Marchand; Saint-Germain, Ecrivain; la Veze, Aumônier; la Porte, Chirurgien Major.

L'Etat Major de la flûte *l'Etoile*, étoit composé de MM. Chefnard de la Girau-

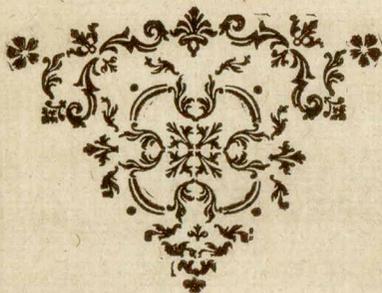
xlij DISCOURS

deux vaisseaux. Il n'a pas été nécessaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur constance a été à l'épreuve des positions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'est pas un instant rallentie. C'est que la Nation Françoisé est capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'est

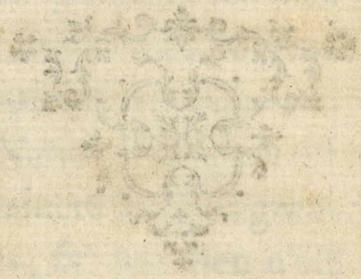
dais, Capitaine de Brûlot; Caro, Lieutenant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavery-le-Roi, Officiers Marchands; Michaud, Ecrivain; Vivès, Chirurgien Major.

Il y avoit de plus, MM. de Commerçon, Médecin; Verron, Astronome, & de Romainville, Ingénieur.

*PRELIMINAIRE.* xliij  
impossible à ses efforts, toutes  
les fois qu'elle voudra se croire  
elle-même l'égale au-moins,  
de telle nation que ce soit au  
monde.



PRELIMINAIRE  
de l'histoire de la France  
depuis le commencement  
de la monarchie jusqu'à  
nos jours



VOYAGE

YAG

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

YAG

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

DÉVELOPEMENT DE LA ROUTE  
FAITE AUTOUR DU MONDE  
PAR LES VAISSEAUX DU ROY  
LA BOUDEUSE ET L'ÉTOILE.



V  
AUT  
PRI  
Contena  
jusqu'à  
CH  
Dipart  
Bref  
tion a  
renje  
res. L'  
comme  
Ton



# VOYAGE

## AUTOUR DU MONDE.

\*\*\*\*\*

### PREMIERE PARTIE,

*Contenant depuis le départ de France,  
jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.*

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Départ de la Boudeuse de Nantes ; relâche à  
Brest ; route de Brest à Monte-video ; jon-  
ction avec les Frégates Espagnoles pour la  
remise des îles Malouines.*

**D**ANS le mois de Février 1764, la France avoit commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du con-

Objet du  
Voyage.  
1766.  
Novemb.

tinent de l'Amérique méridionale ; & son droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établissement aux Espagnols, & de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, & je devois être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, & à me suivre pendant le reste de la campagne. Le retard, que diverses circonstances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Nantes où *la Boudeuse* venoit d'être construite, & où M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon second, en faisoit l'armement. Je la trouvai arcquée de

AUTOUR DU MONDE. 3

sept pouces ; ce qui provenoit de ce qu'il s'est formé un banc à l'endroit où elle a été lancée à l'eau. Le 5 de ce mois nous descendîmes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer ; & le 15, nous fîmes voile de cette rade, pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Espagnoles *la Esmeralda* & *la Liebre*, sorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le Commandant étoit chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majesté Catholique.

Départ  
de Nan-  
tes.

Le 17, nous essuyâmes un coup de vent violent de la partie du Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest. Nous courûmes toute la journée sous les basses voiles, notre vergue d'artimon amenée. A minuit, la force du vent nous obligea de carguer la grand-voile, & nous frappâmes en même tems une fausse écoute sur la misaine. Malgré cette précaution, le point sous le vent fut bien-tôt emporté & nous courûmes à sec. Le vent

Coup de  
vent.

& la mer augmentoit toujours ; & ,  
tout notre gréement étant neuf, quoique  
nous eussions ridé la veille nos haubans  
& galaubans, en peu de tems ils molli-  
rent assez pour ne laisser presque aucun  
appui à notre mâture. Nous y remé-  
diâmes, autant qu'il étoit possible ,  
en roidissant le trélingage, & en saiffi-  
fant fortement tous les haubans ensen-  
ble avec une manoeuvre. Il eût été mal-  
gré cela difficile que les mâts résistassent  
aux roulis violens que nous éprou-  
vions. A quatre heures & demie du  
matin, notre petit mâ de hune rompit  
à la moitié environ de sa hauteur. Nous  
amenâmes alors les basses vergues pour  
soulager la mâture. Le grand mâ de  
hune résista jusqu'à huit heures du ma-  
tin ; mais alors le jeu étonnant qu'il avoit  
nous montrant l'impossibilité de le sau-  
ver & nous donnant lieu de craindre  
qu'il ne fît rompre le grand mâ, nous  
coupâmes ses galaubans de bas-bord.  
Peu après il rompit dans le chouquet  
du grand mâ, dont il fit consentir le ton,

& tomba à la mer du côté de tribord, entraînant dans sa chute la vergue de grand hunier. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impossibilité de continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes par le passage de l'Iroise le 21 Novembre. (a)

Relâché  
à Brest.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occasionné, me mirent dans le cas de faire les remarques suivantes sur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. La hauteur de notre mâture étoit excessive pour un voyage tel que celui que nous devions exécuter.

2°. L'énorme rentrée de la frégate laissant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas assez appuyés.

(a) Notre mouillage fut par dix brasses d'eau ; fond de sable vaseux & par les marques suivantes au compas ; *le fer à cheval* au Nord-Est  $\frac{1}{4}$  Nord, à la distance d'un quart de lieue ; *la pointe des Espagnols* au Sud-Ouest ; la pointe de Camaret à Ouest  $\frac{1}{4}$  Sud-Ouest 5<sup>a</sup> Sud.

3°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conséquence par la nature du lest, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de lest de fer, distribués des deux côtés de la carlingue à peu de distance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe ( nous n'en avions que quatorze montés sur le pont ), formoient un poids considérable, lequel, très-abaisé au-dessous du centre de gravité & presque réuni sur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces considérations me déterminèrent à faire diminuer la hauteur de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que sur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate

suffisoit pour le rendre nécessaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me dissimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent du 17 Novembre, qu'il étoit mal lié dans tous ses hauts, & je devois m'attendre au risque d'avoir une partie de mon biscuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les soutes; inconvénient dont les suites seroient sans ressource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuse des îles Malouines en France, sous les ordres du Chevalier de la Mote de Bournand, Enseigne de vaisseau, & de continuer le voyage avec la seule flûte l'Etoile, dans le cas où les

longues nuits de l'hiver m'interdiroient le passage du détroit de Magellan. J'obtins cette permission dont je n'ai point fait usage, ayant, comme on le verra, passé le détroit pendant l'été de l'hémisphère austral. Le 4 Décembre, notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entièrement récalfatée dans ses hauts, je sortis du port & vins mouiller en rade, au même poste que le 21 Novembre. Nous y passâmes la journée à embarquer les poudres & rider les haubans.

*Décemb.*  
Départ  
de Brest.

Le 5 à midi nous appareillâmes de la rade de Brest. Je fus obligé de couper mon cable à trente brasses de l'ancre, le vent d'Est très-frais & le jusant empêchant de virer à pic, & me faisant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon Etat major étoit composé de onze Officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cens trois matelots, Officiers mariniens, soldats, mouffes & domestiques. M. le Prince de Nassau Sieg-

AUTOUR DU MONDE. 9

hen avoit obtenu du Roi la permission de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'île d'Ouestant me restoit au Nord-quart-Nord-Est du compas, à la distance d'environ cinq lieues & demie; & ce fut d'où je pris mon point de départ, sur le Neptune François dont je me suis toujours servi dans le cours du voyage.

Pendant les premiers jours nous eûmes assez constamment les vents d'Ouest-Nord-Ouest au Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest, grand frais. Le 14, à 7 heures du soir, le vent étant assez frais à l'Est-Sud-Est & la mer très-grosse de la partie du Ouest & du Nord-Ouest, dans un roulis, le bout de bas-bord de la grande vergue entra dans l'eau d'environ trois pieds, ce que nous n'aurions pas cru possible, la vergue étant haute.

Le 17 après midi, on eut connoissance des *Salvages*, le 18 de l'île de *Palme*, & le 19 de l'île de *Fer*. Ce qu'on nomme les *Salvages*, est une petite île

Descrip-  
tion des  
Salva-  
ges.

d'environ une lieue d'étendue de l'Est à l'Ouest; elle est basse au milieu, mais à chaque extrémités élève un mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroissent au dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'Ouest à deux lieues de l'île: il y a aussi du côté de l'Est quelques brifans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

Erreur  
dans l'estime de  
la route.

La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans l'estime de notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoissance des îles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'observai 28 degrés 2 minutes de latitude boréale; & en la faisant cadrer avec le relevement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes, valant par le parallele de 28 degrés 2 minutes environ soixante & douze lieues dont

AUTOUR DU MONDE. II

j'étois plus Est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du cap Finistere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'Est avec rapidité.

J'eus en même tems occasion de remarquer que les Salvages sont mal placés sur la carte de M. Bellin. En effet, lorsque nous en eûmes connoissance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre estime de trois degrés dix-sept minutes à l'Est. Cependant cette même différence s'est trouvée, le 19, de quatre degrés sept minutes, en corrigeant notre point sur le relevement de l'île de Fer, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. Il est à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'île de Fer, nous avons navigué avec un vent large, frais & assez égal, & qu'ainsi il doit y avoir eu bien

Position  
des Sal-  
vages  
rectifiée.

peu d'erreur dans l'estime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevâmes l'île de Palme au Sud-Ouest-quart-Ouest corrigé, & selon M. Bellin, elle devoit nous rester au Sud-Ouest. J'ai pû conclure de ces deux observations que M. Bellin a placé l'île des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'Ouest, qu'elle n'y est effectivement. Au reste sur la carte Angloise du Docteur Halley, cette île des Salvages est placée 30 lieues encore plus à l'Ouest que sur celle de M. Bellin.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 Décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre attéragé à la riviere de la Plata; elle ne fournit d'observations qui puissent intéresser les navigateurs, que les suivantes.

1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes Nord, & par 28 degrés de longitude, nous vîmes

1767.  
Janvier.  
Observations  
nautiques.

AUTOUR DU MONDE. 13

beaucoup d'oiseaux ; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa carte.

2°. Le 8 Janvier après midi, nous passâmes la ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude.

Passage  
de la li-  
gne.

3°. Le 11 Janvier, au coucher du soleil j'observai la variation de l'aiguille aimantée de 3<sup>d</sup>. 17' Nord-Ouest, étant par cinq degrés environ de latitude australe, & par trente-deux degrés de longitude occidentale du méridien de Paris. Depuis le 2 du même mois, je n'avois pû faire d'observations de ce genre & j'avois estimé la variation d'après la Carte de William Mountain & Jacob d'Obson, qui contient les observations magnétiques faites en 1744. Je me trouvois le 11 à midi sur un point de la courbe où il est marqué qu'il n'y avoit pas de variation dans cette année 1744. Les observations que je fis le 11 au soir & les trois jours suivans jusqu'au 14 au matin,

Remar-  
que sur la  
variation.

où j'observai encore 10 minutes de variation Nord-Ouest, étant par *dix degrés trente ou quarante minutes* de latitude australe & environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris, me prouvent, si ma longitude estimée est exacte, & je l'ai vérifié telle à l'atterage, que la courbe sur laquelle il n'y avoit pas de variation en 1744, s'est encore avancée vers l'Ouest depuis les observations de Mountain & d'Obson d'environ six degrés, sur le parallele de *dix degrés trente minutes Sud*. Or depuis 1700, année des observations de Halley jusqu'en 1744, le progrès de cette ligne vers l'Ouest sur le même parallele où je l'ai observé étoit, selon Mountain & d'Obson, de douze à treize degrés. Il sembleroit donc que la marche de cette ligne vers l'Ouest est uniforme & constante, puisque sur le parallele où les deux Anglois que je viens de citer avoient trouvé douze à treize degrés

de différence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux ans. Cette progression mériteroit d'être constatée par une suite d'observations. La découverte de la loi que suivent ces changemens dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

4°. Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons eu presque constamment, par les hauteurs observées, des différences Nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver Sud. Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 Janvier après-midi, nous traversâmes un banc de frai de poisson, qui s'étendoit à perte de vûe du Sud-Ouest-quart-Ouest au Nord-Est quart-d'Est, sur une ligne d'un blanc

Causes  
des diffé-  
rences  
qu'on é-  
prouve  
dans la  
traversée  
au Brésil.

rougeâtre , large d'environ deux brasse. Sa rencontre nous avertissoit que depuis plusieurs jours , les courans portoient au Nord-Est-quart-Est ; car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes , d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En observant ces différences Nord, dont je viens de parler , je n'en avois point inféré qu'elles nécessitassent avec elles des différences Ouest ; aussi quand , le 29 Janvier au soir , on vit la terre , j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance , ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se font plaints depuis long-tems , & se plaignent encore que les Cartes , sur tout celles de M. Bellin , marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à l'Est. Ils se fondent sur ce que , dans leurs différentes traversées , ils ont souvent aperçues ces côtes , lorsqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues.

Il s

Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages , les courans les avoient portés dans le Sud-Ouest : & ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques & les Cartes , que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu d'après un pareil raisonnement , conclure le contraire dans notre traversée à la riviere de la Plata , si un heureux hazard ne nous eût indiqué la raison des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons , que nous rencontrâmes le 29 , étoit soumis à la direction d'un courant : & son éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route ; les courans que les Navigateurs ont souvent éprouvé porter au Sud-Ouest dans ces parages , sont donc sujets à des variations , & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoissance de terre, presque au moment où me la montrait mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Ouest, d'après l'estime journaliere, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'observation méridienne, étoient à terre, long-tems avant que nous ne l'eussions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Brésil est plus à l'Ouest que ne le marque M. Bellin?

Observations sur les courans.

En général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Est, plus souvent au Sud-Ouest. Un coup d'œil sur le gissement de la côte suffit pour prouver

qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions ; & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs se plaignent, & je pense que M. Bellin place exactement les côtes du Brésil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à Fernambuc & à Buenos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne sçauroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme jusqu'au trente-cinquieme parallele de latitude australe : & c'est ce que l'expérience nous a confirmé.

Il est d'autant plus essentiel de sça- Remar-

que sur  
les A-  
brolhos.

voir à quoi s'en tenir sur la véritable position de ces côtes & sur les courans qui regnent le plus fréquemment dans ces parages, que, 1°. depuis le dix-septieme jusqu'au dix-neuvieme parallele, la rencontre inopinée des *Abrolhos* seroit fort dangereuse. Cet écueil s'étend au Nord, au Sud & à l'Est plus que ne le marque la Carte Françoise. Au reste si malheureusement un vaisseau se trouvoit engagé dans les *Abrolhos*, il ne devoit pas pour cela se croire perdu. Il faudroit y mouiller. On trouve communément au pied des Récifs cinq à six brasses d'eau, fond de vase blanchâtre. On en sortiroit en se touant. De plus, il faut sçavoir qu'il y a passage à terre des Récifs, depuis quatre jusqu'à huit brasses d'eau, & que même en envoyant un bateau à *Caravella*, petit port marqué sur la Carte, on y peut avoir des pilotes.

Sur les  
basses de  
S. Tho-  
mas,

2°. Entre le vingt & unieme & le vingt-troisieme parallele austral, & par

44 degrés environ de longitude occidentale du méridien de Paris, il faut se méfier d'un haut fond qui n'est marqué ni sur la Carte Françoisé ni sur la Carte Hollandoise. Ce sont *les basses de S. Thomas*, basses fort dangereuses de mauvais tems, le haut du banc n'ayant que de trois à quatre brasses d'eau. Elles mettent seize à dix-sept lieues au large. Il y a passage à terre; mais il faut le bien connoître pour le tenter: encore ne fais-je si les navires d'un grand tirant d'eau y en trouveroient assez. Les Portugais qui font le capotage de la côte du Brésil sur de petits bâtimens, passent par ce chenal; mais il est arrivé à plusieurs d'y toucher. Le fond entre la terre & les basses est de sable semblable à du crystal pilé, & sur le banc il est de pierres pourries. Je m'y suis trouvé en 1763, & je n'y fus pas sans inquiétude.

La nuit du 17 au 18, nous primes deux oiseaux, dont l'espece est connue

Description du Charbonnier.

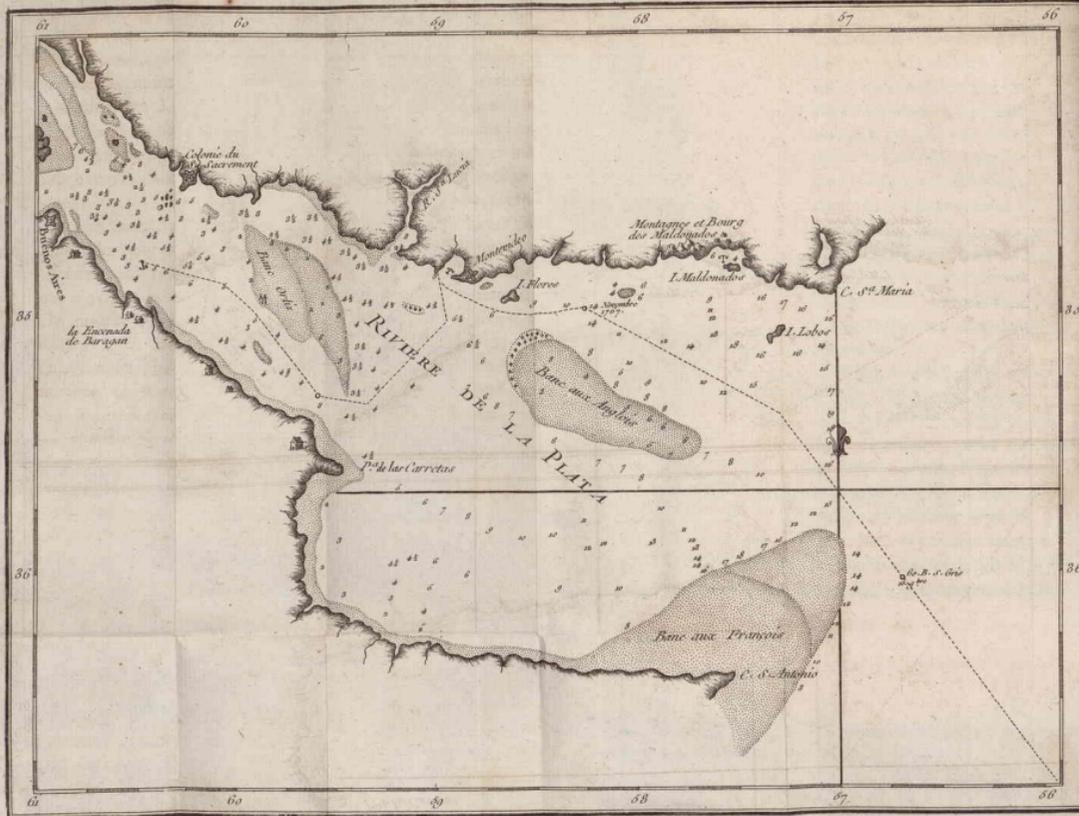
des marins sous le nom de *Charbonniers*. Ils sont de la grosseur d'un pigeon. Ils ont le plumage d'un gris foncé, le dessus de la tête blanc, entouré d'un cordon d'un gris plus noir que le reste du corps, le bec effilé, long de deux pouces & un peu recourbé par le bout, les yeux vifs, les pattes jaunes, semblables à celles des canards, la queue très-fournie de plumes & arrondie par le bout, les ailes fort découpées & chacune d'environ 8 à 9 pouces d'étendue. Les jours suivans nous vîmes beaucoup de ces oiseaux.

Entrée  
dans la ri-  
viere de  
la Plata.

Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au soir nous vîmes la terre, sans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit sur son déclin, & que les terres de cette côte sont fort basses. La nuit fut obscure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la passâmes en panne sous les huniers tous les ris pris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du

des marins sous le nom de *Charbonnier*.  
Ils sont de la grosseur d'un pigeon. Ils  
ont le plumage d'un gris foncé, le des-  
sus de la tête blanc, entouré d'un cor-  
don d'un gris plus noir que le reste de  
corps, le bec effilé, long de deux pos-  
sées & un peu recourbé par le bout, les  
yeux vifs, les pattes jaunes, semblable  
à celles des canards, la queue très-four-  
nie de plumes & arrondie par le bout.  
Les ailes fort découpées & chacune  
d'environ 8 à 9 pouces d'étendue. Les  
jours suivans nous vîmes beaucoup de  
ces oiseaux.

Depuis le 27 Janvier nous avions  
le fond, & le 29 au soir nous vîmes la  
terre, sans qu'il nous fût permis de la  
bien reconnoître, parce que le jour  
étoit sur son déclin, & que les terres de  
cette côte sont fort basses. La nuit fut  
obscurc, avec de la pluie & du ton-  
nerre. Nous la passâmes en panne sous  
les huniers tous les ris pris & le cap au  
large. Le 30, les premiers rayons du



AUTOUR  
 jour naissant nou  
 montagnes des M  
 fut facile de reco  
 la veille, étoit l'  
 comme notre l  
 trente-cinq deg  
 secondes, nous  
 le cap Sainte-Ma  
 par trente-cinq  
 tandis que fa l  
 quatre degrés ci  
 Je relève cette  
 qu'elle est dang  
 cinglant par tre  
 minutes de latit  
 chercher le cap  
 le risque de ren  
 glois, avant qu  
 cune terre. Cep  
 tiroit de l'appro  
 banc, on ne tro  
 brasses d'eau. L  
 n'est autre que l  
 Saint-Antoine,

jour naissant nous firent appercevoir les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'île de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devions la prendre pour le cap *Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je relève cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un vaisseau qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le cap *Sainte-Marie*, courroit le risque de rencontrer le *banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. Le *banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement du cap *Saint-Antoine*, seroit plus dangereux :

Correc-  
tion né-  
cessaire  
ici dans la  
Carte de  
M. Bel-  
lin.

lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau.

Mouillage des Maldonades.

Les Maldonades sont les premières terres hautes qu'on voit sur la côte du Nord, après être entré dans la rivière de la Plata, & les seules presque jusqu'à Montevideo. A l'Est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une côte très-basse. C'est une anse en partie couverte par un îlot. Les Espagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garnison. On travaille depuis quelques années, dans ses environs, une mine d'or peu riche; on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur, est une ville nouvellement bâtie, peuplée entièrement de Portugais déserteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Mouillage à Montevideo.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de *Montevideo*, par quatre brasses d'eau, fond de vase molle & noire. (a) Nous avons passé la

(a) Tel étoit au compas le relevement de notre

nuit du 30 au 31, mouillés sur une ancre, par neuf brasses même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'Est de *l'île de Flores*. Les deux frégates Espagnoles destinées à prendre possession des îles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur Commandant, Don Philippe Ruis Puente, Capitaine de Vaisseau, étoit nommé Gouverneur de ces îles. Nous nous rendîmes ensemble à Buenos-Aires, afin d'y concerter avec le Gouverneur Général Don Francisco Bucarely, les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement que je devois livrer aux Espagnols. Nous n'y séjournâmes pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 Février.

Février.

Nous avons fait le voyage de Buenos-Aires M. le Prince de Nassau & mouillage; *le mont à l'Ouest 5<sup>d</sup> Nord; le moulin de la ville au Sud-Est  $\frac{1}{4}$  Est; le pavillon à l'Est 5<sup>d</sup> Nord une demi-lieue; les plus hautes terres du fond de la baye au Nord-Nord-Est une lieue; la pointe qui brise à l'entrée de la baye à l'Est au Sud-Est un tiers de lieue.* Nous nous affourchâmes Sud-Est & Nord-Ouest.

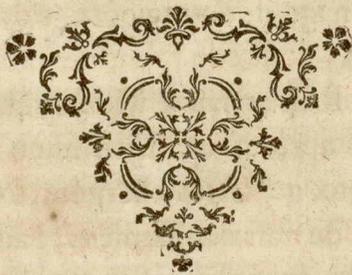
Route par terre de Buenos-Aires à Montevideo.

moi , en remontant la riviere dans une goëlette ; mais comme pour revenir de même nous aurions eu le vent de bout , nous passâmes la riviere vis-à-vis de Buenos-Aires, au-dessus de la colonie du Saint-Sacrement , & fîmes par terre le reste de la route jusqu'à Montevideo où nous avons laissé la frégate. Nous traversâmes ces plaines immenses dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil , dirigeant son chemin de maniere à ne pas manquer les gués des rivieres, chassant devant soi trente ou quarante chevaux , parmi lesquels il faut prendre avec un laçs son relai , lorsque celui qu'on monte est fatigué , se nourrissant de viande presque crue , & passant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous passâmes la riviere de Sainte-Lucie, riviere fort profonde , très-rapide

& beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis des Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre ; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à tribord, l'autre à bas bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort sage assurément, mais peu propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de son mieux au-dessus de la rivière la tête des deux chevaux, dont la besogne alors est de vous passer à la nage de l'autre côte, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Montevideo peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraîchissemens, l'autre de biscuit & de farine, que nous embarquâmes en remplacement de notre consommation depuis Brest. On avoit employé le tems du séjour à Montevideo à calfater le bâtiment, à raccomoder

le jeu de voiles qui avoit servi pendant la traversée, & à remplir d'eau les barriques d'armement. Nous mêmes aussi dans la cale tous nos canons, à l'exception de quatre que nous conservâmes pour les signaux; ce qui nous donna de la place pour prendre à bord une plus grande quantité de bestiaux. Les frégates Espagnoles étant également prêtes, nous nous disposâmes à sortir de la riviere de la Plata.



CHAPITRE II.

*Détails sur les Etablissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata.* 1767

**R**io de la Plata ou la Riviere d'argent, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du lac de Xarayès vers les seize degrés trente minutes Sud, sous le nom de *Paraguay*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septième degré avec le *Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au Sud jusque par le trente quatrième degré; elle y reçoit l'*Urugai* & prend son cours à l'Est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve.

Les Géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xarayès, se sont trompés, & les autres Ecrivains ont suivi

leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. Le Marquis de Valdelirios & Don Georges Menezès ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux Puissances, plusieurs Officiers Espagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguay, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xarayès; les Portugais de leur côté, partant de Matogrosso, établissement de leur nation sur la frontière intérieure du Brésil par douze degrés de latitude Sud, s'embarquèrent sur une rivière nommée *Caourou*, que les mêmes Cartes des Jésuites marquent se jeter aussi dans le lac des Xarayès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de se rencontrer sur le Pa-

raguai, par les quatorze degrés de latitude Sud, & fans avoir vu aucun lac. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris pour un lac, est une vaste étendue de pays très-bas, lequel en certain tems de l'année est couvert par les inondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend sa source entre le cinquième & le sixième degré de latitude australe, à peu-près à égale distance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où sort *la Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Urugai naissent tous deux dans le Brésil; l'Urugai dans la Capitainie de S. Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'Est-Nord-Est de Rio Janéiro, d'où il prend son cours vers l'Ouest, & ensuite tourne au Sud.

On trouvera dans le quatorzième tome de la collection des Voyages par M. l'Abbé Prevost, l'histoire de la découverte de Rio de la Plata, & le détail des établissemens que les Espagnols

Source  
de la Plata.

Date &  
précision  
historique  
des premiers  
établissements  
que les Espa-

gnols y  
font.

y ont faits. On y verra Diaz de Solis, grand Pilote de Castille, entrer le premier dans ce fleuve en 1515. Il lui donna son nom, & le fleuve le conserva jusqu'en 1526. Cette année Sébastien Cabot étant parti d'Espagne avec le titre de grand Pilote de Castille, à la tête d'une escadre de cinq vaisseaux qu'il devoit conduire aux Moluques par le détroit de Magellan, entra dans Rio de la Plata qu'il nomma ainsi, parce que, l'ayant remonté jusqu'au-dessus du confluent du Paraguai & du Parana, il tira beaucoup d'or & d'argent des Indiens qui en habitoient les bords. Les Portugais établis au Brésil avoient dès-lors tenté de pénétrer dans le Pérou en traversant le Paraguai. Cabot ayant rencontré dans sa course un Officier Portugais venu pour reconnoître le pays, crut que sa présence y étoit nécessaire pour en assurer la possession à l'Espagne. Il dépêcha en conséquence un de ses vaisseaux pour demander du secours & rendre compte

à l'empereur Charles V. des raisons qui l'avoient déterminé à ne pas suivre sa première mission. Il avoit laissé son escadre au confluent du Paraguai & de l'Urugai, & il s'étoit établi trente lieues plus haut, à l'embouchure d'une petite rivière qu'il nomma *Rio Tercero*, où il bâtit un fort sous le nom du *Saint-Esprit*. Les secours qu'il attendoit ayant tardé, il repassa en Espagne deux ans après avec son escadre, laissant cent vingt hommes pour garder son fort; mais une grande partie de cette garnison périt, victime de l'amour dont un Cacique voisin fut enflammé pour la femme d'un des principaux Officiers de la troupe; & le reste, trop foible pour se soutenir dans le pays, se refugia sur les côtes du Brésil, dont bien-tôt il fut chassé par les Portugais.

Ce ne fut qu'en 1535 que la Cour d'Espagne prit enfin le parti de renvoyer dans la rivière de la Plata. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanfon

de l'Empereur, fut chargé du commandement de la flotte, & nommé Gouverneur Général de tous les pays qui seroient découverts jusqu'à la mer du Sud. Il jetta sous de mauvais auspices les premiers fondemens de Buenos-Aires à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-dessous de son confluent avec l'Urugai, & son expédition ne fut qu'une suite de malheurs qui se terminerent par sa mort. Cependant quelques détachemens Espagnols de la troupe de Mendoza qui avoient remonté le fleuve, fonderent en 1538 à trois cens lieues de son embouchure sur la rive occidentale, la ville de *l'Assomption*, aujourd'hui capitale du Paraguai. L'année suivante, les habitans de Buenos-Aires, qui n'avoient cessé depuis sa fondation d'être en proie à toutes les horreurs de la famine & aux incursions des Indiens, l'abandonnerent & se rendirent à l'Assomption. Cette dernière colonie fit des progrès assez rapides; mais enfin

la nécessité d'avoir à l'entrée du fleuve un port qui pût servir de retraite aux vaisseaux qui y apportent des troupes & des munitions, procura le rétablissement de Buenos-Aires. Don Pedro Ortiz de Zarate, Gouverneur du Paraguai, la rebâtit en 1580, au même lieu où l'infortuné Mendoza l'avoit auparavant placée; il y fixa sa demeure: elle devint l'entrepôt des vaisseaux d'Europe, & successivement la capitale de toutes ces provinces, le siège d'un Evêque & la résidence du Gouverneur Général.

Buenos-Aires est située par 34<sup>d</sup> 35' de latitude australe; sa longitude de 61<sup>d</sup> 5' à l'Ouest de Paris, a été déterminée par les observations astronomiques du P. Feuillée. Cette ville, régulièrement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devoit l'être, vu le nombre de ses habitans, qui ne passe pas vingt mille, blancs, negres & métifs. La forme des maisons est ce qui

Situation  
de la ville  
de Buenos-Aires.

Sa population.

lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou six maisons particulieres, toutes les autres sont très-basses & n'ont absolument que le rez-de-chauffée. Elles ont d'ailleurs de vastes cours & presque toutes des jardins. La Citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la riviere & forme un des côtés de la place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public.

Cette vil-  
le man-  
que de  
port.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaisseaux ne peuvent s'approcher de là ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui

doivent carener ou prendre un chargement à Buenos-Aires, se rendent à *la Encenada de Baragan*, espece de port situé à neuf ou dix lieues dans l'Est-Sud-Est de cette ville.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de Saints qu'on célèbre par des processions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacles. Les Moines nomment les premieres dames de la ville *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'Eglise, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'ordre. C'est pour un étranger un spectacle assez singulier de voir dans les Eglises de Saint François ou de Saint Dominique des dames de tout âge assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

Etablissements religieux.

Les Jésuites offroient à la piété des

femmes un moyen de sanctification plus austere que les précédens. Ils avoient attaché à leur couvent une maison nommée *la Casa de los exercicios de las mugeres*, c'est-à-dire la maison des exercices des femmes. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de S. Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint étoient la méditation, la priere, les cathéchismes, la confession & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.

Confre- Au reste la charité des Moines ne

fait point ici acception de personnes. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre agrégé. Les Negres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'Écriture, *nigra sum, sed formosa filia Jerusalem*. Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi se choisit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec croix, bannieres & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

rie & pro  
cessions  
de Ne-  
gres.

Dehors  
de Buenos - Ai-  
Aires;  
Leurs pro-  
ductions.

Les dehors de Buenos - Aires sont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Espagne ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble situé à deux cents lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville, on ne trouve plus que des campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en sont les seuls habitans. A peine, en parcourant cette vaste contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparées, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrain, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent n'ont aucune retraite, & sont

obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent, & qui sont les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légère, sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Tout le pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y sème, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des Negres esclaves. Au reste les chevaux & les bestiaux sont en si grande

Abon-  
dance de  
bestiaux.

abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes sont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres : ce sont les seuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites rivières qui le soient. On connoît l'adresse des habitans de ces contrées à se servir du lacs; (a) & il est certain

(a) Le lacs dont ils se servent est une courroie tressée très-forte, dont un bout est attaché à la selle du

qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas d'enlacer les tigres : il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une espece de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très-bas sur jambes & peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux, mais fort rare.

Le bois est très-cher à Buenos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine

Rareté  
du bois  
moyens  
d'y re-  
médier.

cheval qu'ils montent, & l'autre forme un nœud courant. Munis de ce lacs, ils se réunissent plusieurs, & vont choisir au milieu des troupeaux la bête qu'ils veulent avoir. Le premier qui peut l'atteindre lui jette son lacs, & manque rarement de le saisir par les cornes. Un second, pendant que le taureau fuit le cheval de celui qui l'a enlacé, tâche de lui saisir avec son lacs une des jambes de derriere. Du moment où il y a réussi, les chevaux dressés à cette chasse tournent avec vitesse chacun d'un côté opposé, & la secousse qu'ils donnent en tendant le lacs renverse le taureau. Alors ils s'arrêtent en tirant fortement sur le lacs, afin que le taureau ne puisse pas se relever. Dans cet état les hommes mettent pied à terre & tuent facilement l'animal couché & hors d'état de se défendre.

propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction & le raboub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il seroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De *Monte-grande*, où sont les plus beaux, on les transporterait en cajeux par l'*Ybicui* dans l'*Urugai*; & depuis le *Salto Chico* de l'*Urugai*, des bâtimens faits exprès pour cet usage, les ameneroient à tel endroit de la riviere où on auroit établi des chantiers.

Détails  
sur les Améri-  
cains de  
cette  
contrée.

Les naturels, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la riviere de la Plata, sont du nombre de ceux qui n'ont pu être encore subjugués par les Espagnols & qu'ils nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids & presque tous galeux. Leur couleur est très-basannée, & la graisse dont ils se frottent continuel-

lement les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de Chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé, sont très-bien passées: ils mettent le poil en-dedans, & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du lacs & de boules (a). Ces Indiens passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du-moins auprès des établissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs fem-

(a) Ces boules sont deux pierres rondes de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchâssées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent jusqu'à deux cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

mes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux ; & quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs. Ils pillent, massacrent & emmènent en esclavage. C'est un mal sans remède : comment dompter une nation errante, dans un pays immense & inculte, où il seroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerris, & le tems n'est plus où un Espagnol faisoit fuir mille Américains.

Race de  
brigands  
établis

Il s'est formé depuis quelques années dans le Nord de la riviere une tribu de

brigands qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'il ne prennent des mesures promptes pour la détruire.

dans le Nord de la rivière.

Quelques malfaiteurs échappés à la Justice s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades; des déferteurs se sont joints à eux: insensiblement le nombre s'est accru; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontières du Brésil, où il les échangent avec les Paulistes (a) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cents. Ils ont abandonné leur première habitation & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Ouest.

(a) Les Paulistes sont une autre race de brigands sortis du Brésil, & qui se sont formés en République vers la fin du seizième siècle. Ils se nomment *Paulistes*, du lieu appelé *San-Pablo* qui est leur principale habitation.

Etendue  
du Gouverne-  
ment de  
la Plata.

Le Gouverneur général de la province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il est censé dépendre du Viceroy du Pérou; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du Potosi, argent qui ne viendra plus en piéces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi un hôtel des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai, dont les principaux établissemens sont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Corduba*, *Mendoza* & l'*Assomption* dépendent, ainsi que les fameuses missions des Jésuites, du Gouverneur général de Buenos-Aires. Cette vaste province comprend en un mot toutes les possessions Espagnoles à l'Est des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones jusqu'au détroit de Magellan. Il est vrai qu'au Sud de  
Buenos-

Buenos-Aires il n'y a plus aucun établissement ; la seule nécessité de se pourvoir de sel , fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buenos-Aires un convoi de deux cents charrettes , escorté par trois cents hommes ; il va par quarante degrés environ se charger de sel dans les lacs voisins de la mer , où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des goëlettes dans la baie S. Julien.

Je remets au second voyage , que les circonstances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata , à parler des missions du Paraguai ; ce sera le tems d'entrer dans ce détail , en rapportant l'expulsion des Jésuites , de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole ; cette province ne produit ni or ni argent , & ses habitans sont trop peu nombreux , pour qu'ils puissent

tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein ; le commerce même de Buenos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans : il est considérablement déchû, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili ; de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès est pendant à Madrid, où je ne sçais quand ni comment on le jugera. Cependant Buenos - Aires est riche, j'en ai vu sortir un vaisseau de registre avec un million de piaftres ; & si tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe,

AUTOUR DU MONDE. 51

ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la dernière guerre il se faisoit ici une contrebande énorme avec la colonie du Saint Sacrement, place que les Portugais possèdent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buenos-Aires; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du Brésil. Enfin ce poste est ici à l'Espagne, à l'égard des Portugais, ce que lui est en Europe Gilbratar, à l'égard des Anglois.

Colonie  
du S. Sa-  
crement.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure & bâtie sur une presqu'île qui défend des vents d'Est une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son

Détails  
sur la vil-  
le de  
Monte-  
video.

entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnoissance & a donné le nom à la ville ; les autres terres qui l'environnent, sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle : plusieurs batteries protègent le côté de la mer & le mouillage ; il y en a même une au fond de la baie sur une île fort petite appelée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo est sûr, quoiqu'on y effuie quelquefois des *pamperos*, qui sont des tourmentes de vent de Sud-Ouest, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie ; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage ; mais les vaisseaux fins s'y arcquent facilement & y dépérissent. L'heure des marées n'y est point réglée ; selon le vent qu'il fait, l'eau est haute ou basse. On doit se mé-

Sur le  
mouillage  
dans  
cette  
baie.

fier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Est de cette baie ; la mer y brise , & les gens du pays l'appellent *la Pointe des charrettes* ( a ).

Montevideo a un Gouverneur particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du Gouverneur général de la province. Les environs de cette ville sont presque incultes & ne fournissent ni froment ni maïs ; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biscuit & les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume ; on y

La relâche y est excellente pour les équipages.

( a ) Avec peu de travail & de dépense , on feroit dans la riviere de Sainte-Lucie un des plus beaux ports du monde. Cette riviere est située du même côté & à huit ou dix lieues dans l'Ouest de Montevideo. Il ne s'agiroit que de curer un banc de sable d'environ cent cinquante pieds d'étendue qui se trouve à l'entrée , & sur lequel il n'y a que dix à onze pieds d'eau. Ensuite on trouve 9, 10, 11, 12 brasses, pendant une étendue considérable en remontant la riviere.

trouve seulement des melons, des courges, des figes, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce pays; ce qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages; on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la première réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oïveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaibli sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la mer les douleurs d'une vieilleffe indigente ?



CHAPITRE III.

*Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux îles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces îles.*

**L**E 28 Février 1767 nous appareillâmes de Montevideo avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convînmes, Dom Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cas de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'île de Flores. Le vent fut contraire le lendemain ; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette riviere favorisant

1767.

Février.

Départ  
de Mon-  
tevideo.

les bordées ; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le Commandant Espagnol fit aucun signal, j'envoyai un Officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'île de Flores dans une éclaircie, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Dom Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'Officier alors le prévint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au Nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdîmes de vûe le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut ora-

geuse, le pamperos souffla avec furie, & nous fit chasser: une seconde ancre que nous mouillâmes nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux Espagnols, mâts de hune & basses vergues amenés, lesquels avoient beaucoup plus chassé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-grosse, ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes appareiller sous les quatre voiles majeures; à midi nous avions perdu de vûe les Espagnols demeurés à l'ancre, & le 3 Mars au soir, nous étions hors de la riviere.

Coup de vent es-  
fuyé dans  
la rivie-  
re.

1767.  
Mars.

Nous eûmes pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest, presque toujours gros tems & mauvaise mer: nous fûmes contraints de passer à la cape le 15 & le 16, ayant effuyé quelques avaries. D'ailleurs notre mâture exigeoit le plus grand ménagement, la frégate dérivait outre mesure, sa marche n'étoit point égale sur les deux bords, & le gros

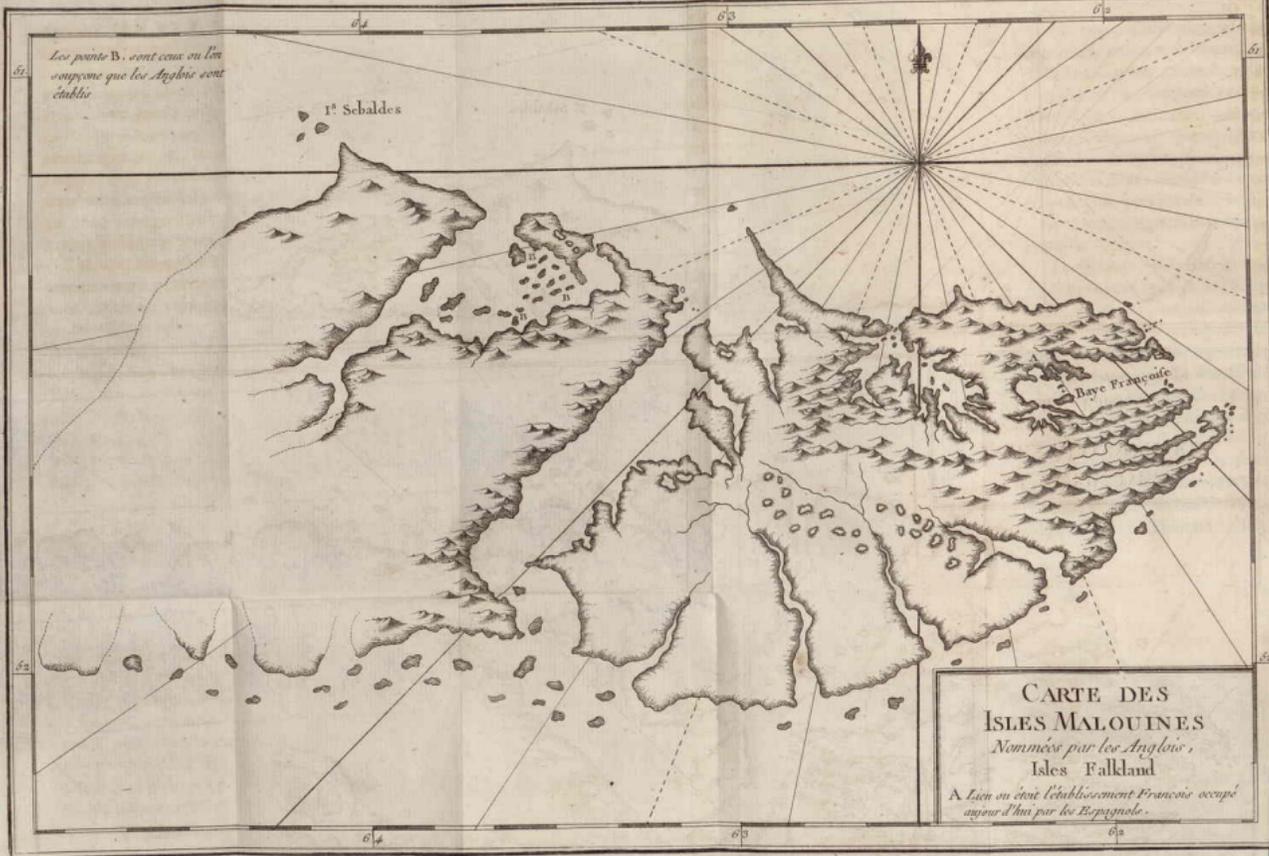
Route de  
Monte-  
video  
aux îles  
Maloui-  
nes.

tems ne nous permettoit pas de tenter des changemens dans son arimage qui eussent pû la mettre mieux en affiete. En général, les bâtimens fins & longs sont tellement capricieux; leur marche est assujetie à un si grand nombre de causes souvent imperceptibles, qu'il est fort difficile de démêler celles dont elle dépend. On n'y va qu'à tâtons, & les plus habiles y peuvent prendre le change.

Depuis le 17 après midi que nous commençâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horison se fût éclairci, & que par mon estime je fusse dans l'Est des îles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Ouest; le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les sondes de la côte des

pas de tem  
a arimage  
eux en affe  
ns fins & lo  
e; leur man  
nd nombre  
tibles, qui  
telles dont  
à tâtons, &  
at prendre

midy que  
er le fond  
gé d'une br  
ant pas la u  
éclairci, &  
e dans l'Éd  
s d'avoir de  
le parti de  
qui est fort  
ifois cette  
min à cette  
eures, & n  
s de la côté



AUTOUR  
Patagons, je fus  
& je repris avec  
l'Est. En effet,  
après-midi, nous  
des Sébaldes q  
Nord-Est quart-d  
de distance, &  
mes la terre des  
au reste épargn  
trouvai, si de bon  
vent, pour me r  
Amérique & cher

Le 22 au co  
avions relevé les  
les plus Est à l'E  
tantes de fix à  
près de nous au  
tantes de quatre  
verner à l'Est d  
Sud-Est corrigé.  
dant la nuit à c  
quatre lieues la  
court Est-Sud-E  
corrigés. Les v

Patagons, je fus assuré de ma position, & je repris avec confiance la route à l'Est. En effet, le 21 à quatre heures après-midi, nous eûmes connoissance des Sébaldes qui nous restoient au Nord-Est-quart-d'Est à huit ou dix lieues de distance, & bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me ferois au reste épargné l'embarras où je me trouvai, si de bonne heure j'eusse tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les îles en latitude.

Faute  
commise  
dans la  
direction  
de cette  
route.

Le 22 au coucher du soleil, nous avions relevé les terres des Malouines les plus Est à l'Est-Sud-Est 5<sup>d</sup> Sud, distantes de six à sept lieues, & les plus près de nous au Sud-quart-Sud-Est, distantes de quatre lieues. Je faisois gouverner à l'Est du compas valant l'Est-Sud-Est corrigé, afin de prolonger pendant la nuit à cette même distance de quatre lieues la côte des îles, laquelle court Est-Sud-Est & Ouest-Nord Ouest corrigés. Les vents étoient au Sud-

Danger  
que nous  
courons.

Ouest, & nous courions tribord amure, lorsqu'à dix heures & demie, quelques momens après le lever de la lune, nous vîmes une pointe de terre de l'avant à nous, nous *arrivâmes* pour l'éviter; mais bientôt après, ayant apperçu distinctement que cette pointe, dont nous n'étions plus gueres qu'à une lieue, s'étendoit fort au large, nous prîmes sur le champ le plus près bas-bord, le cap au Nord-Ouest. Ne pouvant *doubler* même à cette route, il fallut courir plusieurs bordées pour nous *élever*. Ce ne fut qu'à trois heures du matin, qu'étant fortis de la baie dans laquelle nous avions été engagés, nous pûmes reprendre notre première route, prolongeant la côte à l'Est-Sud-Est corrigé. Cette pointe, qui nous a mis en danger, est la pointe de l'Est du détroit des Malouines, laquelle s'avance au moins à quatre lieues au large plus que la côte. Notre situation étoit d'autant plus critique, que nous n'avions pas la ressource de mouiller;

AUTOUR DU MONDE. 61

car dans l'espece de baie formée par cette pointe, le fond est de roches.

Le 23 au soir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande baie, où mouillèrent aussi le 24 les deux frégates Espagnoles. Elles avoient beaucoup souffert dans leur traversée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la Commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ses bouteilles, enfoncé les fenêtrés de sa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embarqués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrerent dans le port & s'y amarrerent.

Le premier Avril, je livrai notre établissement aux Espagnols qui en prirent possession, en aborant l'étendart d'Espagne, que la terre & les vaisseaux saluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du Soleil. J'avois lû aux François habitans de cette Colo-

Prise de  
possession de  
notre éta-  
blissement  
aux  
Malouines  
par  
les Espa-  
gnols.

*Avril.*

nie naissante une lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permission : le reste, avec l'Etat-Major, fut embarqué sur les frégates Espagnoles, lesquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin (a). Pour moi je fus contraint de rester aux Malouines à attendre l'Etoile, sans laquelle je ne pouvois continuer mon voyage.

(a) Lorsque j'ai livré l'établissement aux Espagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit entraînés jusqu'au premier Avril 1767, montoient à six cents trois mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des sommes dépensées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majesté Catholique sur les îles Malouines, le Roi d'Espagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun remboursement de ces frais. Cependant comme il prenoit les vaisseaux, bateaux, marchandises, armes, provisions de guerre & de bouche qui composoient notre établissement, ce Monarque juste autant que généreux, a voulu que nous fussions remboursés de nos avances, & la somme susdite nous a été remise par ses Trésoriers, partie à Paris, le reste à Buenos-Aires.

On me pardonnera quelques remarques historiques sur ces îles.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la première découverte au célèbre Améric Vespuce, qui, dans son troisième voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord au mois d'Avril 1502. Il ignoroit à la vérité si elle appartenoit à une île, ou si elle faisoit partie du continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'assurerais, avec non

Détails historiques sur les Malouines. Améric Vespuce en fait la découverte.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoissance.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'île à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'Est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord

que les îles Malouines étant situées entre les Sébaldes & l'île Beauchesne, & ayant une étendue considérable, le navigateur François dut nécessairement rencontrer la côte des Malouines. En second lieu, il est impossible d'être mouillé à l'Est des Sébaldes sans voir les Malouines; je les ai apperçues étant à quatre lieues dans l'Ouest de ces premières îles. Enfin, si on suit les détails qu'il donne sur la nature du pays où il relâcha, on achevera de se convaincre de la vérité de mes conjectures. Beauchesne vit d'abord une seule île d'une immense étendue, & ce ne fut qu'après en être sorti qu'il s'en présenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrain humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de sarcelles, de canards & de bécassines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire sont trois petites îles pierreuses, où Guillaume Dampierre allant dans

dans la mer du Sud en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage. Conséquemment si ce n'est point aux Malouines que Beauchefné a touché, il faut que ce soit à quelque île inconnue, située plus à l'Est, mais ce ne peut être aux Sébaldes.

Quoi qu'il en soit, les îles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a assez bien décrite, affuroit qu'elle étoit peuplée & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siècle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du Sud-Est dans une mauvaise baie, à l'abri de quelques petites îles qu'on appella *îles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y séjourna

que pour faire de l'eau, & continua sa route fans s'embarraffer de les reconnoître.

Les François s'y établirent.

Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des terres australes, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces îles. Je proposai au ministère de le commencer à mes frais, & secondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon cousin germain & l'autre mon oncle, je fis sur le champ construire & armer à Saint-Malo, par les soins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon second, *l'Aigle* de vingt canons & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs familles Acadiennes, esped d'hommes laborieuse, intelligente, & qui doit

être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo: M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi sur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil, l'autre à Montevideo, où nous prîmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous atterrâmes sur les îles Sébaldes le 31 Janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du Nord-Ouest & les Sébaldes; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du Nord (a), & étant par-

Premier  
établissement  
dans ces  
îles.

(a) Dans l'Est du détroit des Malouines, en longeant la côte, environ à trois quarts de lieue, nous nous trouvâmes cette année dans une marée semblable à un ras; la mer, extraordinairement houleuse dans un espace de plus d'une demi-lieue, y brisoit comme entre des bâtures. Engagés dans ce ras, nous ne fûmes pas sans inquiétude. Nous étions alors en nouvelle lune & les vents étoient à l'Ouest. On a depuis, pendant trois années, passé plusieurs fois

venu à l'extrémité orientale des îles ; j'entrai le 3 Février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établissement.

Détail  
sur la  
maniere  
dont il se  
fait.

La même illusion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces îles étoient couvertes de bois, agit aussi sur mes compagnons de voyage & sur moi. Nous vîmes avec surprise en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre chose que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur ; & de-là fort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied ; de sorte que, dans l'éloignement, les tiges réunies

dans ce même endroit ; on y a même passé avec des circonstances pareilles pour l'état de la lune & du vent, & on n'a plus retrouvé le ras, mais bien une mer unie & un très-grand fond. Comment expliquer cette bizarrerie ?

présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites îles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entièrement de bruyeres, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, & que j'entrepris moi-même dans l'île, couchans tous à la belle étoile & vivans de notre chasse, ne nous procurerent la découverte d'aucune espece de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivières d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs sortes de gibiers de terre & d'eau. A la vérité ce

gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir à notre arrivée tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'île, s'approcher de nous sans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vûe d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnoître en lui par le seul instinct aux animaux foibles l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems: ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Première  
année.

Le 17 Mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie à une lieue du fond de la baie à la côte du Nord, sur un petit port qui ne communique avec la baie que par un goulet

fort étroit. La colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, & à construire un magasin assez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les provisions de toute espece que je leur laissai pour deux ans. Ces ouvrages furent exécutés par les Matelots, & l'Etat-Major des deux vaisseaux se chargea d'élever un fort en terre & gazon capable de contenir quatorze pieces de canon. Je travaillois à la tête de cet atelier & j'admiraï à quel point les circonstances extraordinaires exaltent les hommes & doublent leurs forces. Le zele de ces Officiers ne se ralentit pas un seul instant pendant quinze jours que dura ce travail pénible, qui commençoit avec l'aurore & que la nuit seule interrompoit. Le fort fut construit assez solidement, le canon mis en batterie & dans le milieu

de cette petite citadelle, nous élevâmes un obelisque de vingt pieds de hauteur. L'effigie du Roi décoroit une de ses faces, & on enterra sous ses fondemens quelques monnoies avec une médaille, où sur un côté étoit gravée la date de l'entreprise, sur l'autre on voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue; *Tibi serviat uliima Thule.*

AUTOUR DU MONDE. 73

Telle étoit l'inscription gravée sur cette médaille.

ÉTABLISSEMENT  
DES ISLES MALOUINES,  
SITUÉES AU 51 DEG. 30 MIN.  
DE LAT. AUST. ET 61 DEG. 50 MIN;  
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS ;  
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE  
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT ;  
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD  
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR  
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-  
TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.  
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOU-  
LIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE  
FRANCE : CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN  
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA  
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.  
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS  
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉ-  
DITION ; SOUS LE MINISTÈRE  
D'É. DE CHOISEUL, DUC  
DE STAINVILLE. EN  
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue : *CONAMUR TENUES GRANDIA.*

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'Univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie

australe de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris solennellement possession des îles au nom du Roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Deuxième  
année.

Le 6 Octobre de la même année, je repartis de Saint-Malo sur l'Aigle, & après une traversée qui n'eut rien de remarquable que d'avoir inutilement cherché l'île *Pepys*, j'arrivai aux Malouines le 5 Janvier 1765. J'y goûtai la satisfaction inexprimable de voir que mes colons avoient joui d'une santé parfaite, & qu'ils étoient dans le meilleur état. Un seul avoit péri dans une chasse, sans qu'on ait pu savoir par quel accident, attendu qu'il n'étoit pas accompagné. Ce ne fut même que deux ans après qu'on retrouva son corps. L'hyver n'avoit point été rude; il y avoit eu fort peu de neige & point de glace. La chasse & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand succès. M. de Nerville avoit construit une poudrière, un magasin neuf en pierres,

l'ancien étant tombé, & rétabli le fort en finissant les fossés & perfectionnant le rempart.

Je me hâtai de débarquer les habitans nouveaux & les provisions de toute espece destinées à la colonie, de faire de l'eau & du lest; & après un voyage par terre que j'entrepris pour reconnoître le détroit qui sépare les deux grandes Malouines, je mis à la voile le 2 Février, pour aller chercher dans le détroit de Magellan une cargaison de bois assortis. Le 16, étant à la vûe du cap des Vierges, nous aperçûmes trois navires, & le lendemain, entrant avec eux dans le détroit, nous fûmes assurés qu'ils étoient Anglois. C'étoient ceux du Commodore Byron, qui après être venu reconnoître les îles Malouines le long desquelles ils avoient été vûs par nos pêcheurs, prenoient la route du détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud. Nous les suivîmes jusqu'au port Famine, où

ils relâcherent, & au mouillage que nous fîmes ensemble sous le cap Gregoire, un des navires Anglois s'étant échoué en louvoyant pour gagner ce mouillage, je me fis un devoir de lui envoyer avec la plus grande diligence deux bateaux, avec les secours d'usage en pareil cas.

Le 21, je m'amarrai dans une petite baie à laquelle les Matelots ont depuis donné mon nom, & dès le lendemain, nous nous occupâmes à couper des bois de différens échantillons, à équarrir les plus grosses pieces, à tracer dans la forêt différens chemins pour les conduire sur le bord de la mer, à en faire l'embarquement & l'arrimage. Nous levâmes aussi & mîmes à bord, avec toutes les précautions que nous pûmes imaginer, plus de dix mille plans d'arbres de différens âges. Il étoit bien intéressant de tenter des plantations à nos îles. Ces travaux divers nous occupèrent vingt jours, & je puis

dire qu'à l'exception des dimanches consacrés au repos, il n'y eut pas un instant perdu ni une personne oisive. Le tems nous avoit favorisés : car, contre l'ordinaire de ces parages, il fut très-beau. Le 15 Mars au soir, j'appareillai de la baie, je sortis du détroit le 24, & le 29 je mouillai dans le port des Malouines, où je fus reçu avec de grands transports de joie, ayant ouvert une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. A mon départ des Malouines, le 27 Avril suivant, elle se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant un Etat-Major payé par le Roi.

Vers la fin de l'année 1765, nous renvoyâmes de Saint-Malo l'*Aigle* aux îles Malouines, & le Roi y joignit l'*Etoile*, une de ses flûtes. Cette dernière, partie de Rochefort, arriva dans la colonie le 15 Février 1766, & l'*Aigle* y entra le 23 du même mois. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vi-

Troisième  
me expé-  
dition  
aux îles,

vres, les effets divers & les nouveaux habitans, mirent à la voile ensemble le 24 Avril, pour aller dans le détroit de Magellan chercher du bois pour la colonie. C'étoit entreprendre ce voyage dans la plus mauvaise saison; aussi fut-il très-pénible. Les Commandans des deux vaisseaux n'auroient pu, sans prolonger les risques & les difficultés, gagner la baie dans laquelle j'avois fait ma cargaison l'année précédente. Aussi mouillèrent-ils dans la *baie Famine*, où ils trouverent en abondance de quoi s'affortir de bois des divers échantillons nécessaires à nos besoins. L'Etoile fut chargée la première, & rentra aux îles le 15 Juin. L'Aigle, restée la dernière & chargée de pieces plus considérables, y fut de retour le 27 du même mois. Cette expédition au détroit fut remarquable, par deux événemens d'une nature différente; savoir un combat avec les Sauvages qui en habitent la partie boisée, & une alliance contractée avec

les Patagons, qui en occupent la contrée orientale.

Quelque tems après que l'Etoile fut partie de la baie Famine, des Sauvages de la même nation que ceux que j'avois vûs & auxquels j'avois fait des présens l'année précédente, se montrèrent aux endroits où l'Aigle continuoit de faire son bois. Nos gens les reconnurent, & on leur fit de nouveaux présens. Ils vécurent plusieurs jours dans la meilleure intelligence, allans à bord du navire, soit dans leurs canots, soit dans les nôtres, sans aucune crainte réciproque. Le mauvais tems ayant obligé quelques-uns de nos ouvriers, au nombre de sept, de rester à terre, ils y passoient la nuit auprès du feu, dans une cabane construite à la hâte, & la passoient avec sécurité, lorsqu'ils entendirent du bruit & virent tout-à-coup paroître trois Sauvages à l'entrée de la cabane. Ils ne purent se servir des armes à feu : l'attaque fut trop brusque.

Hostilités avec les Peche-rai.

Ils se défendirent avec des haches & des sabres. De vingt cinq Sauvages ou environ qu'ils étoient, trois furent tués & le reste mis en fuite; deux de nos gens furent dangereusement blessés. Depuis cet acte d'hostilité, ces Sauvages ne reparurent plus.

Cette aventure, désagréable en elle-même, n'étoit pas importante pour les suites, la nation qui habite la partie boisée du détroit étant peu nombreuse, foible, & n'ayant aucune communication avec les Paragons, les seuls habitans de ces contrées dont l'union avec nous fut intéressante, par rapport aux objets d'échange que nous en pouvions tirer. Aussi M. Denys de Saint-Simon, Capitaine d'Infanterie, né en Canada, & ayant passé une partie de sa vie avec les Sauvages de ce vaste pays, avoit-il été embarqué sur l'Etoile & chargé de jetter les premiers fondemens de l'alliance avec ce peuple, le voisin le plus proche des îles Malouines,

En conséquence, lorsque M. de la Giraudais Commandant de l'Étoile eut fini son bois à la baie Famine, il s'occupa de l'exécution de ce projet avant que de quitter le détroit de Magellan. Pour cet effet il mouilla sous le cap Gregoire, aux environs duquel les Patagons étoient campés. M. de Saint-Simon se transporta à terre avec la chaloupe & le canot. Les Patagons se trouverent au débarquement au nombre de vingt, tous à cheval. Ils témoignèrent beaucoup de joie & chanterent à leur mode: il fallut les accompagner à leur feu. Il en parut alors environ cent cinquante qui vinrent se réunir aux autres; ce grand nombre n'effraya pas nos gens, parce qu'il y avoit dans la bande beaucoup de femmes & d'enfans. M. de Saint-Simon jugea que, pour contenter cette multitude, il falloit envoyer la chaloupe au vaisseau chercher une plus grande quantité de présens que celle

Alliance  
avec les  
Pata-  
gons.

qu'il avoit apportée; & par précaution, il fit demander à M. de la Giraudais un renfort d'hommes armés. La chaloupe tardant à revenir, il envoya le canot pour en accélérer l'expédition; & dans l'impossibilité d'abandonner la négociation par l'intérêt que sembloient y prendre les Sauvages, M. de Saint-Simon resta à terre avec les François armés au nombre de dix. Cependant des cavaliers de tout âge descendoient rapidement les côtes & venoient grossir la troupe, dont le nombre augmenta jusqu'à huit cens ou environ. La position alors parut réellement critique; le jour tomboit; nulles nouvelles du bord: un coup de vent, plus sensible au large qu'à terre, ayant retenu chaloupe & canot, notre peloton de François entourés par les Sauvages & prisonniers au milieu d'une multitude d'hommes bien montés, bien armés, & qui paroissoient observer entre eux une espece de discipline, fit vainement tous ses efforts pour

donner à entendre qu'il desiroit avoir son feu particulier & remettre les affaires au lendemain; jamais les Patagons, soit amitié, soit défiance, n'y voulurent consentir. Il fallut se résoudre à passer la nuit avec une douzaine d'eux, les autres s'étant retirés à leur camp.

Cette nuit passée sans fermer l'œil & sans vivres sur le bord de la mer, parut bien longue aux François. Mais quel fut leur embarras, quand le jour naissant leur montra que le navire avoit chassé de près d'une lieue & demie, par la violence du vent qui souffloit toujours en tempête? C'étoit encore une journée au moins à passer avec ces Patagons, qui revinrent en famille comme la veille. Toutefois ils laisserent une espece de liberté à nos gens, dont il y en eut que la faim contraignit à aller chercher des moules sur le rivage. Les Sauvages, qui s'en apperçurent, leur apporterent quelques morceaux de chair de vigogne

Embar-  
ras où se  
trouvent  
les Fran-  
çois.

à moitié cruds , mais qui furent trouvés excellens. A l'approche de la nuit , les chefs parurent exiger qu'on les suivît à leur camp ; sur le refus constant qui en fut fait , ils donnerent ordre à la multitude de se retirer , & cent hommes restèrent pour en garder onze.

Les François tinrent conseil , se conformant aux avis de M. de Saint-Simon , habitué aux mœurs de pareilles nations. Il ne leur cacha point qu'étant sans défense , le moindre mouvement mal interprété pouvoit leur être funeste , & qu'il falloit montrer du sang froid & de la tranquillité. On se rangea donc auprès de ce détachement de Sauvages pour y passer une seconde nuit. On ne dormit point ; un des chefs qui paroissoit être le protecteur des François , & qui avoit déjà reçu des pipes & du tabac , fit les frais de la conversation & les cérémonies de l'hospitalité ; la pipe passa de bouche en bouche ; on chanta , sans envie de la part des nôtres , & on mangea

de la moëlle de guanaques, qui paroît être un de leurs mers favoris.

Un instant pensa tout brouiller, par la mauvaise humeur d'un chef, dont la physionomie étoit sinistre & qui prit à parti le chef notre protecteur. Il parloit avec le ton de la fureur, l'écume sortoit de sa bouche, & ses gestes indiquoient qu'il récitoit des combats malheureux que ses compatriotes avoient eus contre des hommes porteurs d'armes à feu. Les pleurs que fit couler son récit, confirmèrent cette interprétation. M. de Saint-Simon parla aux siens, & disposa tout pour résister tant bien que mal, en cas d'affaire, sans donner par ces dispositions d'ombrage aux Patagons, auxquels il tâcha de faire entendre, affectant un air déterminé, qu'il étoit surpris de leurs disputes & de leurs larmes, que ceux qu'il avoit amenés avec lui étoient amis de leur nation, & plus disposés à les obliger qu'à leur faire injure; qu'ils les

regardoient comme des freres, & venoient contracter alliance avec eux. Le stile de cette harangue par gestes auroit pu ne pas produire tout son effet, si le jour n'avoit enfin rétabli le calme & dissipé les inquiétudes réciproques.

Le tems étoit devenu plus serein, on vit revenir le canot avec les presens si long tems attendus. On les remit entre les mains des chefs; il eût été impossible de les distribuer par familles, à cause du grand nombre. Les hommes qui s'étoient retirés la veille, s'étant rapprochés avec leurs femmes & leurs enfans, formerent un monde de cavaliers autour des François & les traiterent avec toutes les démonstrations de l'amitié. Ce fut dans ce moment intéressant que M. de Saint-Simon contracta l'alliance avec eux en leur présentant le pavillon du Roi, qu'ils accepterent avec des cris de joie & des chansons. On leur fit entendre qu'au bout d'un an on viendroit les revoir. Ils offrirent à M. de Saint-Simon

des chevaux qu'il ne put accepter, la chaloupe de l'Etoile s'étant perdue dans le coup de vent des jours précédens, & on se fépara avec les témoignages de la meilleure intelligence.

Il parut attesté par le rapport uniforme des François, qui n'eurent que trop le tems de faire leurs observations sur ce peuple célèbre, qu'il est en général de la stature la plus haute & de la complexion la plus robuste qui soient connues parmi les hommes. Aucun n'avoit au-dessous de 5 pieds 5 à 6 pouces, plusieurs avoient 6 pieds. Leurs femmes sont presque blanches & d'une figure assez agréable. Quelques-uns de nos gens, qui ont hazardé d'aller jusqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portoient encore sur leur visage l'apparence de la vigueur & de la santé. Parmi les chefs, une partie étoit armée de sabres fort grands proportionnés à leur taille; plusieurs avoient de larges

Descrip-  
tion des  
Pata-  
gons.

couteaux en forme de poignards, d'autres des massues d'une pierre semblable au granite & pendue à une tresse de cuir qui paroît être de cheval. Les mots que nos gens leur ont entendu prononcer le plus souvent, & qu'ils ont pû retenir, sont *chaoua*, cris de joie, *didou*, *ahi*, *ohi*, *chouen*, *ke kâlle mehouan*, quatre mots qui forment un chant mesuré; *nati*, *con pito*, ces derniers ont paru signifier des pipes & du tabac à fumer ou à mâcher. Je rapporterai dans son lieu ce que j'ai vû sur cette même nation, lorsque je l'ai rencontrée en traversant le détroit de Magellan.

Les  
Anglois  
viennent  
s'y éta-  
blir dans  
une autre  
partie.

Cependant, comme nous l'avons dit plus haut, le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître pour la première fois les îles Malouines. Il y avoit abordé à l'Ouest de notre établissement, dans un port nommé déjà par nous *Port de la Croisade*, & il avoit pris possession de ces îles pour

la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyèrent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont*; & le Capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre poste au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une visite au Commandant, & remit à la voile le même jour.

L'établissement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le Commandant & l'Ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierres; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magasins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers; les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers

bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. L'Aigle retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins rannées dans le pays. On avoit aussi fait divers essais de culture, sans désespérer du succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisée; la multiplication des bestiaux étoit certaine; & le nombre des habitans montoit environ à cent cinquante.

Tel étoit l'état des îles Malouines, lorsque nous les remîmes aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvoit ainsi étayé encore par celui que nous donnoit incontestablement la première habitation. Les détails sur les productions de ces îles, & les animaux qu'on y trouve, font la matière du chapitre suivant, & le fruit des observations qu'un séjour de trois années a fournies à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant

plus à-propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux îles Malouines, & que l'histoire naturelle en est à certains égards assez importante (a).

(a) Le 3 Mai 1766, on eut connoissance aux îles Malouines d'une Comete chevelue: on la vit dans la partie du Nord-Est de l'horison, élevée environ de quinze degrés. Sa chevelure avoit douze à quinze pieds de longueur apparente. On la revit le 7, dans le même air de vent.



## C H A P I T R E I V.

*Détails sur l'histoire naturelle des Îles  
Malouines.*

**I**L n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéressans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Histoire naturelle ; & quand leurs remarques ne serviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la nature.

Aspect  
qu'elles  
présen-  
tent.

La première fois que nous mîmes pied à terre sur ces îles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards : & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés, nous ne savions trop ce qui pourroit nous retenir sur cette terre, ingrate en apparence. Un horizon terminé par des montagnes pelées ; des terrains entrecoupés par la

mer & dont elle semble se disputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers colons ; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins ; par-tout une triste uniformité ; que d'objets décourageans & qui paroissent annoncer que la nature se refuseroit aux efforts de l'espece humaine dans des lieux si sauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de contestations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur fé-

rocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût; une matiere combustible pour suppléer au défaut du bois; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs; un climat salubre par sa température également éloignée du chaud & du froid, & bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces contrées enchanteresses où la chaleur & l'abondance qui en est la suite, ne tendent qu'à énerver leurs habitans; telles furent les ressources que la nature nous présenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés, & justifierent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation *du Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire « que le pays adjacent offre tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement », Leur

goût pour l'Histoire naturelle les engagera sans doute à faire & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci.

Les îles Malouines se trouvent placées entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, soixante-un & demi & soixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris; elles sont éloignées de la côte de l'Amérique ou des Patagons & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

Position géographique des îles Malouines.

La carte que nous donnons de ces îles n'a pas sans doute la précision géographique; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Elle peut cependant indiquer à-peu-près l'étendue de ces îles de l'Est à l'Ouest & du Nord au Sud, le gissement des côtes parcourues par nos vaisseaux, la position & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Les ports que nous avons reconnus,

Des Ports.

réunissent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des îles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarquations. Les ruisseaux se rendent à la côte, de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Des  
Marées.

Les marées assujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante ne se font jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avoient trois vicissitudes déterminées avant l'instant de leur plein; les marins appelloient ces vicissitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baisse trois fois comme par secouffes, sur-tout dans les tems des solstices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des  
Vents.

Les vents sont généralement variables, mais regnants beaucoup plus de la  
partie

partie du Nord au Sud par l'Ouest, que de la partie opposée. En hiver lorsqu'ils soufflent du Nord à l'Ouest, ils sont brumeux & pluvieux; de l'Ouest au Sud, chargés de frimats, de neige & de grele; du Sud au Nord par l'Est, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le soient pas autant que ceux qui regnent en été & se fixent du Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest. Ces derniers, qui nettoient l'horison & sechent le terrain, ne commencent à souffler que lorsque le soleil se montre à l'horison, ils suivent dans leur accroissement l'élévation de l'astre, sont au point de leur plus grande force, lorsqu'il passe au méridien, & déclinent avec lui quand il va se cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du soleil leur impose, ils sont encore asservis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction; presque toutes les nuits de l'an-

née, celles d'été sur-tout, sont calmes & étoilées. Les neiges que les vents de Sud-Ouest amènent en hiver ne sont pas considérables, elles restent environ deux mois sur le sommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus sur la surface des terrains. Les ruisseaux ne gèlent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printemps & de l'automne ne brûlent point les plantes & se convertissent en une espèce de rosée au lever du soleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvons en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru presque insensibles entre les saisons. Sous un tel climat, où les révolutions sur les tempéramens sont comme impossibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux & sains; & c'est ce qu'on a éprouvé pendant un séjour de trois années.

Le peu de matiere minérale trouvée aux îles Malouines, répond de la salubrité des eaux; elles sont par-tout commodément placées, aucunes plantes d'un caractere dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, & quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légereté.

Des  
Eaux.

Il y a par tout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour souffrir la charrue; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il étoit indispensable avant que de cultiver d'enlever cette couche & de la diviser pour la dessécher & la brûler. On fait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Audessous de la première couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le

Du Sol.

plus souvent en a beaucoup plus ; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoise & de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays est dépourvû de cette nature de pierre ; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produisant des étincelles & même une lumière phosphorique, accompagnée d'une odeur sulphureuse. Au reste il ne manque point de pierres à bâtir ; la plûpart des côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales, & d'une épaisseur égale dans l'étendue de chaque lit, d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui sont celles des ardoises & d'une espèce de pierre contenant des

particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espece inconnue dans ces mers; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, sans en appercevoir des couches considérables toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort poin-

Tourbe  
& ses  
qualités.

tus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquiert un degré suffisant de dessication. C'étoit celle dont on se servoit; son odeur n'est point malfaisante, son feu n'est pas triste, & ses charbons ont une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on peut allumer une lumière aussi aisément qu'avec de la braise; elle suffit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses pieces.

Des Plan-  
tes.

Tous les bords de la mer & des îles de l'intérieur sont couverts d'une espece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeuls*; c'est plutôt une sorte de *gramen*. Elle est du plus beau verd & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé; leurs tiges inclinées & réunies for-

moient un toit, & leur paille sèche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyeres, les arbrustes & la plante que nous nommâmes *gommier*, sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbrustes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Le *gommier*, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Il est d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante; on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette

Gommier résineux.

couleur ; il ne laisse voir ni pied ni branches ni feuilles. Sa surface de forme convexe présente un tissu si serré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous asseoir ou de monter dessus ; sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Il nous portoit aussi sûrement qu'une pierre sans être foulé par le poids ; sa largeur s'étend d'une maniere disproportionnée à sa forme, il y a des gomiers qui ont plus de six pieds de diametre sans en être plus hauts. Leur circonférence n'est réguliere que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une spherre ; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bossés & des creux sans aucune régularité. C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appelée *gomme* ; mais comme elle ne peut se dissoudre totalement que dans les spiri-

rieux, elle fut appellée *gomme résine*. Son odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la thérébentine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement sur le terrain & la renversâmes. Nous vîmes en la brisant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des thymiales; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Notre gommier paroît se plaie sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisième année

qu'on chercha à connoître sa fleur & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter d'entiers en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singulière & nouvelle plante qui pourroit même être utile en médecine, plusieurs matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légères blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante détachée de dessus le terrain, retournée à l'air & ainsi exposée au lavage des pluies perd alors toute sa résine. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? Lorsqu'elle a perdu sa résine, elle est d'une légèreté surprenante & brûle comme de la paille.

Plante à  
bierre.

Après cette plante extraordinaire on en rencontroit une d'une utilité éprouvée & qui lui a valu son nom; elle forme un petit arbrisseau, & quelquefois rampe sous les herbes & le long des côtes.

Nous la goûtâmes par fantaisie, & nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la biere. Nous avons apporté une certaine quantité de mélasse & de grains; les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, & l'habitant une fois instruit, ne manqua jamais de cette boisson que la plante rendoit anti-scorbutique; on l'employa très-spécifiquement dans des bains que l'on faisoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille est petite & dentelée, d'un verd clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espece de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique.

Une espece de céleri ou persil sauvage très-abondante, une quantité d'oseille, de cresson de terre & de cétérac à feuilless ondées, fournissoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit desirer contre le scorbut.

Deux petits fruits, dont l'un, incon-

Fruits.

nu ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois & nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étoient les seuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommâmes mûre, est rampante: sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches & se reproduit comme les fraisiers. Le lucet est aussi rampant, il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes & de couleur de myrthe; ces fruits sont blancs & colorés de rouge du côté exposé au soleil; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles dont l'infusion prise avec du lait a paru très-agréable. Cette plante se cache sous les herbes & se plaît dans les lieux humides; on en trouve une quan-

fité prodigieuse aux environs des lacs.

Parmi plusieurs autres plantes qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Est à l'Ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité; ne produisant aucune résine, & couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée, comme l'autre, de jets qui

Fleurs

partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espee de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondées, mais faites comme les lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en-dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais on remit à un autre tems à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinure.

Plantes  
marines.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goemons dans le port, sur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; ils ne rendent d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptoit en

tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportent plusieurs especes de corallines très-variées & des plus belles couleurs ; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes ; elles sont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si ferré & leurs fibres si délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnoît trois especes de ces bivalves, parmi lesquelles celle qui est striée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de fossile ; ce qui peut servir de preuve à cette assertion que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la

Des Coquilles.

mer, ne font point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouve par-tout les lépas effimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les comes, les grandes moules unies & friées & de la plus belle nacre, &c.

Des Ani-  
maux.

On ne voit qu'une seule espece de quadrupede sur ces îles; elle tient du loup & du renard. Les oiseaux sont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins sont les seuls amphibiens. Toutes les côtes abondent en poissons, la plûpart peu connus. Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres offemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la

furent

Le fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent ou que la mer a baissé, où que les terres se sont élevées.

Le loup-renard, ainsi nommé parce qu'il se creuse un terrier & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la mer. Il fuit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre première descente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire dont il a aussi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les îles?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup

d'œufs & de petits; les aigles, les éper-  
viers, les émouchets & les chouettes.  
Les poissons sont encore plus maltrai-  
tés; sans parler des baleines qui, com-  
me on fait, ne se nourrissant que de  
frétin, en détruisent prodigieusement,  
ils ont à craindre les amphibies & cette  
quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les  
uns se tiennent constamment en senti-  
nelles sur les roches, & les autres pla-  
nent sans cesse au-dessus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les  
animaux qui suivent, il eût fallu beau-  
coup de tems & les yeux du Naturaliste  
le plus habile. Voici les remarques les  
plus essentielles, étendues seulement  
par rapport aux animaux qui étoient de  
quelque utilité.

Des Oi-  
seaux à  
pieds pal-  
més.

Parmi les oiseaux à pieds palmés, le  
cigne tient le premier rang. Il ne dif-  
fere de ceux d'Europe que par son col  
d'un noir velouté, qui fait un admirable  
contraste avec la blancheur du reste de  
son corps: ses pattes sont couleur de

chair. Cette espece de cigne se trouve aussi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan, où j'en ai tué un dans le fond du port Galant.

Quatre especes d'oies sauvages forment une de nos plus grandes richesses. La premiere ne fait que pâtre, on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, & son long col pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol; elle n'a point le cri désagréable de son espece. Le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir & de cendré sur le dos & les ailes. La femelle est fauve, & ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine, nourrissante & de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât; indépendamment de celles qui naissent sur l'île, les vents d'Est en automne en

amenent des volées, sans doute de quelque terre inhabitée: car les chasseurs reconnoissoient aisément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres especes d'oies n'étoient pas si recherchées; comme elles se nourrissent de poisson, elles en contractent un goût huileux. Leur forme est moins élégante que celle de la premiere espece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-dessus des eaux, celle-ci est criarde. Les couleurs de leur plumage ne forment gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces especes, ainsi que les cignes, ont sous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de farcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers different peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux farcelles, l'une à bec bleu est de la taille des canards; l'autre

est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

Il y a de plus deux especes de plongeurs de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si ferré, que nous les primes pour le grêbe dont on fait des manchons précieux: cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeurs à lunettes. Ils sont deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voi-

ture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau ; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuilles sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux especes d'oiseaux que l'on nomma bec-fcies, on ne fait pas pourquoi, ne different entre elles que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu, très-foncé ; leur forme & les plumes du ventre, aussi ferrées & aussi foyeuses que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette espece ; ce que l'on n'oseroit cependant pas assurer. Ils

ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisième. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défioient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractérisé par deux tuyaux de même matière que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *quebranta-huessos*.

Une quantité de mauves ou mouettes de couleurs très-variées & très-agréables, de caniaris & d'équerrets, presque tous d'un plumage gris & vivans par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent d'autres especes de petits poissons. Ils pondent autour des étangs, sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

On distingua trois especes de pingoins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anson. Ce pingoin

de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pingoins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son col très-long quand il lui plaît de chanter, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singulieres. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à connoître & suivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson ; mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas & qu'il absorboit sa graisse ; aussi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par familles comme la seconde sur de hauts rochers dont elle partage

le terrain avec les becs-scies; ils y pondent aussi. Les caractères qui les distinguent des deux autres, sont leur petiteffe, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *pingoins sauteurs*: en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espece a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite espece en a tous les caractères. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement ressemblans à

pere & mere. La seconde espece ne differe que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux especes sont noires avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc, à cause de sa conformité avec les deux autres.

Trois especes d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, sont la guerre aux beccafines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches & présentent toutes fortes de couleurs.

Oiseaux  
à pieds  
non pal-  
més.

Les beccaffines font les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & font faciles à tirer. Dans les tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue : & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font fans précaution au milieu des champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut des airs ; alors elles font maigres : la saison de les manger excellentes est l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc, ses autres caracteres distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un

sifflement aisé à imiter ; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes sont assez communes ; nous les primes pour des hérons & nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour ; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce sont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux especes d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troisieme ne nous quittoit pas : on la nomma *oiseau rouge* ; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, sur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres especes passageres, l'une est fauve & a le ventre marqueté de plumes noires ; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. Nous n'entrerons pas

dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Des Amphibies.

Les lions & les loups marins sont déjà connus ; ces animaux occupent tous les bords de la mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glayeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anson, devoit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur ; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite, sans trompe, & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin or-

dinaire n'a ni criniere ni trompe ; ainsi ce sont trois especes bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déjà formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu connoître une grande quantité d'especes de poissons. Des Poissons.  
 Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchoit. Le poisson que nos pêcheurs appelloient *gradeau* est aussi très-commun ; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, & nous les prenions avec faci-

lité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces especes, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi lesquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet transparent*, parce qu'il a la tête de ce poisson; que son corps est sans écailles, & absolument diaphane. On trouve aussi quelques congres sur les roches; & le marfouin blanc à tête & queue noires se montre dans les baies pendant la belle saison. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des soles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les fables. On n'a pris qu'une seule espece de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit,

manquoit, & les autres poissons étoient en abondance.

Quant aux crustacées, on n'en a distingué que de trois especes fort petites, l'écreviffe, rouge même avant que d'être cuite : c'est plutôt une salicoque ; le crabe à pattes bleues qui ressemble assez au tourelourou, & une especes de chevrette très-petite. On ne ramassoit que pour les curieux ces trois sortes de crustacées, ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France.

Des Crustacées.

Le pays paroît être absolument privé d'huitres.

Enfin pour présenter un objet de comparaison avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, située à la même latitude dans l'hémisphère boréal, que les îles Malouines dans l'autre hémisphère. Sçavoir, « que cette » île est agréable par la bonté & la » sérénité de son air, la chaleur & le

» froid n'y font jamais excessifs. Le  
» pays bien coupé de lacs & de rivie-  
» res, offre de grandes plaines couver-  
» tes de pâturages excellens, point de  
» bêtes venimeuses, les lacs & les ri-  
» vieres poissonneuses, &c ». Voyez  
l'Histoire universelle.



CHAPITRE V.

*Navigation de îles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse avec l'Etoile ; hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.*

C EPENDANT j'attendois vainement l'Etoile aux îles Malouines : les mois de Mars & d'Avril s'étoient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan pacifique avec ma seule frégate, incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout Mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 Juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, Commandant de l'Etoile, un point de réunion, dans le

1767.  
 Juin.  
 Départ  
 des Ma-  
 louines  
 pour Rio-  
 Janéiro.

cas où des circonstances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux îles Malouines.

Nous eûmes dans cette traversée un tems favorable (a); le 20 Juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Brésil, & le 21, nous reconûmes l'entrée de Rio-Janéiro. Il y avoit le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon: sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des îles dont elle est bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds; la côte est élevée, montueuse & couverte de bois; elle est coupée en mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aspect

Entrée à  
Rio-Janéiro.

(a) En partant des îles Malouines, nous mîmes notre loch à 47 pieds 6 pouces d'un nœud à l'autre, mesure relative à la grandeur absolue des degrés sur la terre; & dans tout le cours du voyage, nous nous sommes servis du loch maintenu à cette mesure.

très-varié. A cinq heures & demie du soir, nous étions en-dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un Officier Portugais nous demander les raisons de notre entrée. J'envoyai avec lui le Chevalier de la Mote de Bournand pour en informer le Comte d'Acunha, Viceroi du Brésil, & traiter du salut. A sept heures & demie nous mouillâmes dans la rade par huit brasses d'eau, fond de vase noire (a).

Le Chevalier de Bournand revint

Discus-  
sion pour  
le salut.

(a) Tel étoit au compas le relevement du mouillage, le milieu de l'île aux Rats au Nord-Nord-Est  $3^d$  Nord; l'île du Gouverneur au Nord-Ouest  $5^a$  Nord; la Poudrière à Ouest  $5^d$  Nord; l'Evêché au Sud-Ouest  $\frac{1}{4}$  Sud; le Couvent des Bénédictins au Sud  $5^d$  Ouest; le fort des Jésuites par son milieu au Sud  $4^d$  Est; la pointe Ouest de l'île aux Couleuvres au Sud; la pointe Est de la deuxième île au Sud-Est; la presque île dans le Nord-Est de l'île aux Couleuvres au Sud-Est  $\frac{1}{4}$  Est; Notre Dame de la Délivrance à l'Est-Sud-Est  $3^d$  Est; les magasins à l'huile à l'Est  $\frac{1}{4}$  Nord-Est; le pain de sucre de l'entrée par-dessus l'île aux Couleuvres au Sud-Sud-Est  $3^d$  Sud. Nous étions affourchés Sud-Est & Nord-Ouest.

bientôt après, & me dit qu'au sujet du salut, le Comte d'Acunha lui avoit répondu que lorsque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit son chapeau, il ne s'informoit pas auparavant si cette politesse seroit rendue ou non; que si nous saluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponse n'en étoit pas une, je ne saluai point. J'appris en même tems, par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que son départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de Décembre, avoit été retardé jusqu'au commencement de Février, qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de sa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo, où il avoit reçu, par les frégates Espagnoles revenant des Malouines, les instructions sur ma marche; & qu'aussi-tôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro où il étoit mouillé depuis six jours. Cette

*Jonction  
avec l'E-  
voile.*

jonction me donnoit le moyen de continuer ma mission ; quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en salaisons & boiffons, eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indispensables, me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata, attendu que nous ne trouvâmes à Rio-Janéiro ni biscuit, ni bled, ni farine.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéressoient, l'un François, l'autre Espagnol. Le premier, nommé *l'Etoile du matin*, étoit un bateau du Roi destiné pour l'Inde, auquel sa petitesse ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le passage du cap de Bonne-Espérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle saison de ces parages. L'Espagnol étoit un vaisseau de guerre, le *Diligent*, de soixante & quatorze canons, commandé par Dom Francisco de Medina. Sorti

Difficultés qu'éprouve un vaisseau Espagnol de la part des Portugais.

de la riviere de la Plata avec un chargement de cuirs & de piaftres, une voie d'eau confidérable fort au-deffous de fa flottaiſon l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer ſa traversée en Europe; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des ſecours néceſſaires & les difficultés de toute eſpece que le Viceroi lui faiſoit eſſuyer, l'empêchoient d'achever ſon radoub: auſſi Dom Francisco m'envoya-t-il, le ſoir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calſats, & le lendemain je fis paſſer à ſon bord tous ceux des deux navires.

Secours  
que nous  
lui don-  
nons.

Viſite du  
Viceroi à  
bord de la  
frégate.

Le 22, nous allâmes en corps faire une viſite au Viceroi; il nous la rendit à bord le 25, & lorsqu'il en fortit, je le fis ſaluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette viſite, il nous offrit tous les ſecours qui étoient à ſon pouvoir: il m'accorda même la permiſſion que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la

plus grande utilité dans le cours de l'expédition: & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offrirait. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres même de son palais, avoient assassiné l'Aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévère justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du Viceroi pour nous, continuerent plusieurs jours: il nous annonça même de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous pûmes dans une salle assez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Métastasio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands Maîtres d'Italie, exécutés par un mau-

vais orchestre que dirigeoit alors un Prêtre bossu en habit ecclésiastique.

La faveur dont nous jouissions étoit un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertissoient que les procédés de leur Gouverneur ne seroient pas long-tems les mêmes. En effet, soit que les secours que nous donnions aux Espagnols & notre liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fût impossible de soutenir davantage des manieres opposées entièrement à son humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Hostilités des Portugais contre les Espagnols.

Le 28 Juin, nous apprîmes que les Portugais avoient surpris & attaqué les Espagnols à *Rio-grande*, qu'ils les avoient chassés d'un poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaisseau Espagnol, en relâche à l'île Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence

le *Saint-Sébastien*, de soixante-quatre canons, construit dans ce port, & une frégate de quarante canons, *la nuestra Señora da gracia*. Celle-ci étoit destinée, disoit-on, à escorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hostilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le Viceroi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel étoit en carène sur l'île *aux Couleuvres*, & nous accélérâmes son armement le plus qu'il nous fut possible. Effectivement il fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison; mais lorsqu'il voulut, le 6 Juillet, embarquer ses canons qu'il avoit, pendant son radoub, déposés sur l'île aux Couleuvres, le Viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaisseau, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa Cour au sujet des hostilités commises à Rio-grande. Dom Francisco fit à ce sujet toutes les démar-

1767.  
Juillet.

ches convenables, ce fut en vain; le Comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Espagnol lui envoya par un Officier de son bord.

Mauvais  
procédés  
du Vice-  
roi à no-  
tre égard.

Nous partageâmes la disgrâce de nos alliés. Lorsque, d'après la parole réitérée du Viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un senau, son Excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laisser prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient nécessaires & pour lesquels nous avions arrêté un marché: il me refusa ensuite la permission de me loger avec mon Etat-Major, pendant le tems qu'on feroit à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet & sur le refus du senau & des bois, quel-

ques représentations. Il ne m'en donna pas le tems, & , aux premiers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir; & piqué sans doute de ce que, malgré sa colere, je restois assis de même que deux Officiers qui m'accompagnoient, il appella sa garde; mais sa garde, plus sage que lui, ne vint pas & nous nous retirâmes sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fûmes-nous sortis, qu'on doubla la garde de son palais, on renforça les patrouilles & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au Capitaine du vaisseau François de quatre canons d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songeai dès-lors qu'à me disposer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du Viceroi.

Il nous déterminent à partir de Rio-Janéiro.

Deux Officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous ; l'un fut mis au cachot dans la citadelle ; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions dont je ne pouvois me passer, & d'embarquer des rafraîchissemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes ; le Commandant Espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération, bois qu'on nous avoit refusé aux chantiers. Je m'étois aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12 tout étant prêt, j'envoyai un Officier prévenir le Viceroi que j'appareillerois au premier vent favorable (a). Je conseillai aussi à M.

(a) Le 11, jour de la pleine lune, nous observâmes à une petite île voisine du vaisseau la basse mer à neuf heures dix minutes du matin, & le plein de l'eau

d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le moins qu'il pourroit, & d'employer plutôt le tems qui restoit jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance, à bien reconnoître les îles de Tristan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poisson en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois sur ces îles. J'ai sù depuis qu'il avoit suivi ce conseil, & j'ai conclu de ses observations qu'il m'a communiquées, qu'on peut y mouiller sans risque, y faire très-aisément de l'eau & y rafraîchir les équipages par l'abondance des morues & autres excellens poissons qu'il est très-facile d'y pêcher. Il y a observé au mouillage 37<sup>d</sup> 24' de latitude australe.

Nous avons joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printems des Poètes. La vue de cette baie donnera

à trois heures cinq minutes du soir; ce qui établit le gisement du port de Rio-Janeiro Sud-Est & Nord-Ouest.

toujours le plaisir le plus vif aux Voyageurs, sur-tout à ceux qui, comme nous, auront été long-tems privés de la vue des bois, des habitations, & qui auront vécu dans des climats où le calme & le soleil font rares. Rien n'est plus riche que le coup d'œil des paysages qui s'offrent de toutes parts, & ç'eût été pour nous une vraie satisfaction de jouir de cette charmante contrée. Ses habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaisir que leur causoient les mauvais procédés de leur Viceroi à notre égard. Aussi regrettâmes-nous de ne pouvoir rester plus long-tems avec eux. Tant d'autres Voyageurs ont décrit le Brésil & sa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rio-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui est bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails sur les richesses dont cette ville est le débouché, & sur les revenus que  
le

le Roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, favant Naturalifte, embarqué fur l'Etoile pour fuivre l'expédition, m'a affuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eût jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des trésors pour la Botanique.

Rio-Janéiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appellées *générales*, sont les plus voisines de la ville dont elles sont distantes environ de soixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi tous les ans, pour son droit de quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762 elles en rapportèrent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des mines générales on comprend celles de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette dernière, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a soin de dé-

Détails  
sur les richesses  
de Rio-  
Janéiro,

tourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Règle-  
mens  
pour l'ex-  
ploita-  
tion des  
Mines.

Mines de  
diamans.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne sont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, lesquelles sont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant préposé par le Roi à cet effet. Cet Intendant les dépose aussitôt dans une cassette cerclée de fer & fermée avec trois ferrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre, & le Provador de l'Hazienda Réale la troisième. Cette cassette est renfermée dans une seconde, où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci dessus, & qui contient les trois clefs de la première. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme. Il consigne seulement le tout à un troisième coffre-fort

qu'il envoie à Lisbonne, après avoir apposé son cachet sur la ferrure. L'ouverture s'en fait en la présence du Roi, qui choisit les diamans qu'il veut & en paye le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs payent à Sa Majesté Très-Fidele la valeur d'une piastre, monnoie d'Espagne, par jour de chaque esclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces esclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans est la plus sévèrement punie. Si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiscation des diamans, il est condamné à payer deux fois leur valeur, à un an de prison & exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux,

tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Mines  
d'or.

Tout l'or qu'on retire des mines ne sçauroit être transporté à Rio Janéiro, sans avoir été remis auparavant dans les *maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes: c'est-là qu'on paye le droit de quint & de plus un droit de péage

d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la dernière rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient à la monnoie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en especes monnoyées : ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastras d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons le Roi gagne une piastra par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro est un des plus beaux qui existent ; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des mines dans le même tems où les flottes arri-

vent de Portugal , il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-florissant, principalement la flotte de Lisbonne. Celle de Porto est chargée seulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche & de quelques toiles grossieres fabriquées dans cette ville ou aux environs. Aussi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles payent au Roi dix pour cent. Observez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant sévèrement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution considérable. Presque toutes les plus précieuses marchandises étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles passaient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Perou; & ce commerce

frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaftres. En un mot les mines du Bréfil ne produifent point d'argent; tout celui que les Portugais poffèdent, provient de cette contrebande. La traite des Negres leur étoit encore un objet immense. On ne fçauroit évaluer à combien monte la perte que leur occasionne la fuppreffion prefque entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit feule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Bréfil à la Plata.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui fe paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impofé fous le titre de don gratuit depuis le défaftre arrivé à Lisbonne en 1755. Il fe paye immédiatement à la fortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de fix mois, en donnant caution valable.

Revenus  
que le  
Roi de  
Portugal  
tire de  
Rio - Ja-  
néiro.

Les mines de *S. Paolo & Parnagua*

rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de Matagrosso. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

Toute la dépense que le Roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le paiement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carene des vaisseaux, monte environ à six cents mille piastras. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la construction des vaisseaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant.

*RÉCAPITULATION* & montant des divers objets du Revenu Royal, année commune.

Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune,

AUTOUR DU MONDE. 153

tous les quints réduits, valent	piastres.
en monnoie d'Espagne, . . .	1, 125000
Le droit sur les diamans, . . . . .	240000
Le droit de monnoie, . . . . .	400000
Dix pour cent de la douane, . . .	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit, . . . . .	87000
Droit de péage, vente des em- plois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, .	225000
Droits sur les Noirs, . . . . .	110000
Droits sur l'huile de poisson, le fel, le savon & le dixieme sur les denrées du pays, . . . . .	130000
<u>TOTAL, . . . . .</u>	<u>2,667000</u>

Sur quoi défalquant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.



---



---

 CHAPITRE VI.

*Départ de Rio-Janéiro ; second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.*

**L**E 14 Juillet nous appareillâmes de Rio-Janéiro & fûmes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous fortîmes le 15 ; &, deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquet, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais & la mer très-grosse; la nuit du 19 au 20, nous perdîmes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25 il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes

1767.  
Juillet.  
Départ  
de Rio-  
Janéiro.

Eclipse  
de Soleil.

propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet Astronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes, un nuage nous déroba la vue du soleil, & lorsque nous le revîmes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'éclipsé. Les nuages qui passèrent ensuite successivement sur le soleil, ne nous le laisserent appercevoir que pendant des intervalles très-courts; de sorte que nous ne pûmes observer aucune des phases de l'éclipse, ni par conséquent en conclure notre longitude. Le soleil se couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous estimâmes que celui de l'immersion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Le 26 nous commençâmes à trouver le fond, & le 28 au matin nous eûmes

Entrée  
dans la ri-  
viere de  
la Plata.

connoissance des Castilles. Cette partie de la côte est d'une hauteur médiocre & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnoître l'entrée d'une baie qui est vraisemblablement le mouillage où les Espagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être très-mauvais. Le 29 nous entrâmes dans la riviere de la Plata & vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée & la suivante. Nous passâmes en calme presque toute la nuit du 30 au 31, fondant sans cesse. Les courans paroïssent nous entraîner dans le Nord-Ouest, où nous restoit à-peu-près l'île Lobos. A une heure & demie après minuit, la sonde ayant donné trente-trois brasses, je jugeai être très-près de cette île, & je fis le signal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures & demie & vîmes l'île de Lobos dans le Nord-Est, environ à deux lieues & demie. Le vent de Sud & de Sud-Est, foible d'abord, se renforça dans la ma-

tinée & nous mouillâmes le 31 après-midi dans la baie de Montévideo (a). L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conser-vions sur elle, cette flûte qui, au sortir de Rio-Janéiro, faisoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation en fit sept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

A peine fûmes-nous mouillés, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de Montévideo pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Es-pagne pour arrêter tous les Jésuites & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Peres de la com-

Seconde  
relâche à  
Montévi  
deo.

(a) Relevemens de mouillage. *Le mont* à Ouest; *la pointe Est* au Sud-Est  $\frac{1}{4}$  Sud  $5^d$  Sud; *le moulin* au Sud-Est  $3^d$  Est; *la citadelle* à l'Est  $\frac{1}{4}$  Sud-Est, *les plus hautes terres du fond de la baye* au Nord-Est  $\frac{1}{4}$  Nord  $3^d$  Est.

Nouvel-  
les que  
nous y  
appre-  
nons.

pagnie destinés aux missions ; que l'ordre avoit été exécuté déjà dans les principales maisons , sans trouble ni résistance , & qu'au contraire ces Religieux supportoient leur disgrâce avec sagesse & résignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire , de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le Gouverneur général Dom Francisco Bucarelli. Ce Général m'a communiqué plusieurs des papiers des Jésuites & m'a même fait lire la lettre dans laquelle il rendoit compte à M. d'Aranda de l'exécution des ordres du Roi d'Espagne.

1767.  
Août.

Comme nous devons rester dans la riviere de la Plata jusqu'après la révolution de l'équinoxe , nous prîmes des logemens à Montévideo , où nous étabîmes aussi nos ouvriers & un hôpital. Ces premiers soins remplis , je me rendis à Buenos-Aires le 11 Août , pour y accélérer la fourniture des vivres qui

nous étoient nécessaires & dont fut chargé le Munitionnaire général du Roi d'Espagne, au même prix que portoit son traité avec Sa Majesté Catholique. Je voulois aussi entretenir M. de Bucarelli sur ce qui s'étoit passé à Rio-Janéiro, quoique je lui eusse déjà envoyé par un exprès les dépêches de Dom Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le Vice-roi du Brésil & à ne point user de représailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la Colonie du Saint-Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de Novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorsque nous sortîmes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du Gouverneur général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos besoins. A

la fin d'Août deux goëlettes, chargées pour nous de biscuit & de farine, avoient fait voile pour Montévideo, où je m'étois aussi rendu pour y célébrer la fête de S. Louis. J'avois laissé à Buenos-Aires le Chevalier du Bouchage, Enseigne de vaisseau, pour y faire embarquer le reste de nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourroient nous survenir, jusqu'à notre départ que j'espérois devoir être à la fin de Septembre; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendrait six semaines de plus. Pendant une tourmente de Sud-Ouest, le Saint-Fernand, vaisseau de registre, qui étoit mouillé près de l'Etoile, chassa sur ses ancrs, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit son mâst de beaupré au ras de l'étambraie. Sa poulaine & ses écharpes ou herpes du côté de bas-bord furent ensuite emportées, heureux encore d'avoir pu se séparer, malgré le mauvais tems & l'obscurité, sans essuyer

Avarie  
que re-  
çoit l'E-  
toile.

fuyer d'autres avaries. Le Saint-Fernand avoit eu toutes les œuvres mortes de sa poupe fracassées.

Cet abordage augmenta considérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indispensable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroissoit être très-basse & de l'avant. Cette opération ne pouvoit se faire à Montévidéo (a), où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois nécessaires à la réparation de sa mâture.

1767.  
Septembre

J'avois envoyé un Officier jusqu'aux Maldonades pour visiter des mâts qu'on disoit être sur la côte, débris de navires perdus : mais il n'en trouva que deux

(a) Quelques personnes m'ont assuré à Montévidéo que dans la rade même de cette ville, on pourroit établir un carenage sur l'île aux François. J'ignore par quelle raison les Espagnols n'en ont point jusqu'à présent vérifié la possibilité. Cet établissement seroit de la plus grande commodité pour leurs navires.

dont le transport jusqu'à Montévideo eût été de la plus grande difficulté. J'écrivis donc au Chevalier du Bouchage d'exposer au Marquis de Bucarelli notre situation, & d'obtenir son agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vînt à la Encenada de Baragan; je lui mandois aussi d'y faire passer aussi-tôt les bois & autres matériaux dont nous avions besoin. Le Gouverneur général consentit à ces demandes; & le 7 Septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai sur l'Etoile avec les charpentiers & calfats de la Boudeuse pour partir le lendemain & suivre moi-même une navigation qu'on nous disoit être de la plus grande difficulté. Deux vaisseaux de registre, le Saint-Fernand & le Carmen munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montévideo pour la Encenada & j'avois compté les suivre; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe,

Navigation de Montévideo à Baragan.

appareilla la nuit du 7 au 8, dans la  
seule vûe de nous dérober sa marche  
& laissant son camarade dans le même  
embarras où il vouloit nous mettre.

Nous appareillâmes toutefois le 8  
Septembre à cinq heures & demie du  
matin, de même que le *Carmen* que  
nous laissâmes passer devant nous. Je  
fis route pour doubler un banc de  
pierre, lequel est à deux lieues de  
Montévideo Nord & Sud. Le *Carmen*  
prit le parti de mouiller à huit heures  
pour attendre une goëlette qui diri-  
geât sa route. Je continuai la mienne  
entre le canot & la chaloupe qui son-  
doient devant nous. A onze heures la  
goëlette partie de Montévideo ayant  
joint le *Carmen*, ce navire appareilla.  
On apperçut à quatre heures le *Saint-*  
*Fernand*, lequel ayant doublé la queue  
du banc *ortiz* étoit en panne pour at-  
tendre son camarade. Nous doublâmes  
ce banc à cinq heures & demie, sans

Détails  
nauti-  
ques sur  
cette  
route.

avoir eu connoissance de la côte du Sud.

A six heures & demie nous touchâmes sur un fond de vase. Aussi-tôt j'envoyai sonder autour de nous & on ne trouva pas plus de trois brasses & un pied : la mer étoit tout-à-fait basse. Comme l'Etoile tiroit beaucoup plus d'eau de l'arrière que de l'avant, nous la mîmes rapidement en tonture. La mer qui montoit nous remit à flot, &, dès que nous y fûmes, on mouilla une ancre à jet avec une touée de deux grêlins pour passer la nuit. Le courant étoit très fort & sa direction Sud-Est & Nord Ouest.

La route depuis Montévideo jusqu'à huit heures que le petit banc de pierre fut doublé, a été le Sud environ trois lieues. Celle depuis huit heures du soir que nous avons doublé la pointe de l'Est du *banc ortiz*, a été le Sud-Ouest  $\frac{1}{4}$  Ouest. 4<sup>d</sup> Ouest douze lieues,

fans avoir égard aux courans. Nous avons toujours cherché à nous maintenir par quatre brasses au moins, venant sur bas-bord, toutes les fois que nous diminuions d'eau. Le fond est partout une vase molle.

Le 9, je fus sous voile à neuf heures du matin, primant le flot. Les navires Espagnols mouillés deux lieues devant nous, n'appareillerent qu'une heure après. Je les passai, & je fis ma route à la sonde, mes bateaux devant, Philippe aussi mauvais pilote que méchant homme se maintenant dans nos eaux. Je suis fondé à le dire mauvais pilote, puisque plusieurs fois je changeai de route pour l'éprouver & que toujours il gouverna sur nous.

A deux heures après-midi nous eûmes connoissance d'une balise qui se trouve sur l'accore méridional du banc ortiz, & presqu'à son extrémité occidentale. Cette balise est formée par les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y

est perdu, & est resté droit. Il seroit essentiel pour la sûreté de la navigation de Montévideo à Buenos-Aires qu'on entretînt cette balise avec le plus grand soin. Nous eûmes aussi presque toute la journée la vûe de la côte méridionale. Nous *définimes* constamment bas-bord pour éviter un petit banc qui se trouve entre la terre & le banc ortiz, nous maintenant par  $3\frac{1}{2}$ , 4,  $4\frac{1}{2}$  brasses d'eau. Dès que la balise reste à l'Est  $\frac{1}{4}$  Sud-Est & que la sonde est de cinq brasses, on a passé les bancs. Je me déterminai à courir jusqu'à onze heures du soir, voulant faire à-peu-près huit lieues depuis la sortie des bancs. Alors nous mouillâmes sur une ancre à jet, le tems & la mer étant calmes. Les Espagnols suivirent notre feu & mouillèrent une lieue & demie derrière nous.

La route corrigée, depuis le 8 cinq heures du soir jusqu'à la vûe de la balise, fut le Nord-Ouest  $\frac{1}{4}$  Nord 3<sup>d</sup>.

Ouest dix lieues, & depuis la vûe de la balise jusqu'au mouillage, le Nord-Ouest 5<sup>d</sup> Nord six lieues. La sonde amena toujours de la vase molle noire.

Le 10, j'appareillai à six heures du matin & vers huit heures on apperçut du haut des mâts les vaisseaux Espagnols mouillés à la *Encenada*. Nous fîmes route pour passer au vent à eux, sondant toujours du bord & nos bateaux sondant devant nous; le courant nous abattoit considérablement dans le Sud-Est & nous l'avions ressenti semblable la veille depuis midi. Depuis deux heures il fallut chenaler sans cesse pour éviter un banc qui s'étend au large de la pointe de la *Encenada*, en dedans de laquelle nous vîmes bientôt distinctement de dessus le pont cinq bâtimens à l'ancre. Sur les quatre heures nous touchâmes & franchîmes presqu'aussi-tôt. Il nous vint à bord un Officier Espagnol qui ne put nous donner aucunes lumieres sur le chenal. Dès que nous eûmes

augmenté d'eau jusqu'à quatre brasses & demie, je fis mouiller environ à une demie-lieue de la frégate *la Smeralda* sur un fond de vase noire un peu molle. Ce fond est le même dans tout le canal : sur les accores du banc ortiz il est de sable rouge.

La route corrigée depuis le mouillage du 9 au soir, fut le Ouest 5<sup>d</sup> Sud sept lieues. Nous affourchâmes Nord-Est & Sud-Ouest avec une ancre du bossoir & une ancre à jet. Le *Carmen* mouilla près de nous; la goëlette & le *Saint-Fernand* continuerent leur route pour *Buenos-Aires*.

Les vaisseaux mouillés dans cette rade étoient la *Vénus*, frégate de vingt-fix canons, & quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi la *Smeralda* & la *Liebre*, qui se dispoisoient à retourner avec des munitions de toute espee aux îles *Malouines*, d'où elles devoient passer dans la mer du Sud, pour y prendre les Jé-

suites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de Juillet en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero* ; mais celui-ci s'étoit perdu sur la tête du banc aux Anglois, & l'équipage avoit eu le tems de se sauver. L'Andalous se préparoit à aller porter des Missionnaires & des présens aux habitans de la terre de Feu, le Roi Catholique voulant leur témoigner sa reconnaissance des services qu'ils avoient rendus aux Espagnols du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri sur leurs côtes.

Je descendis à Baragan, où le Chevalier du Bouchage avoit déjà fait transporter une partie des bois qui nous étoient nécessaires. Il les avoit rassemblés avec peine & à grands frais à Buenos-Aires dans l'arsenal du Roi & dans quelques magasins particuliers, approvisionnés les uns & les autres par les débris des vaisseaux qui font naufrage

*L'Etoile*  
s'y rac-  
com-  
mode.

dans la riviere. On ne trouvoit d'aillieurs à Baragan aucune espece de sources, mais bien des difficultés de plusieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Baragan n'est en effet qu'un mauvais port formé par l'embouchure d'une petite riviere qui se jette dans le fleuve de la Plata sur la rive du Sud, dix à douze lieues à l'Est-Sud-Est de Buenos-Aires. Cette embouchure tournée à l'Ouest-Nord-Ouest, est directement opposée au cours du fleuve. Elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; or, comme les marées sont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite selon les vents

qui regnent, le débarquement des chaloupes y effuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brute & habitées par des hommes qui ne connoissent d'autre bonheur que celui de ne rien faire. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse mouillent à la pointe de *Lara*, à une lieue & demie dans l'Ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Je laissai à la pointe de *Lara M.* de la Giraudais chargé des soins relatifs à son vaisseau, & je me rendis à Buenos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvoit abatre, lorsqu'il seroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord de la

1767.  
Octobre.

*Smeralda* & de la *Liebre*. Le 8 Octobre l'*Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & on trouva que son radoub seroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que sa voie d'eau diminua insensiblement & elle cessa d'en faire, lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir délivré quelques planches de son doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit absolument sans étoupe, pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit aussi deux trous de tariere dont les chevilles n'avoient pas été posées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remises en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flûte récalfatée en entier, elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit son chargement à bord des frégates Espagnoles. Elle y

embarqua aussi successivement le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions que je lui envoyai dans cette rade.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de Septembre, *la Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jésuites & les familles Françoises des Malouines, à l'exception de sept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occasion. Le Marquis de Bucarelli les fit venir à Buenos-Aires, où il pourvut à leur subsistance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaisseau de registre, expédié pour Buenos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaisseau de registre destiné pour Lima. La situation de ce dernier bâtiment étoit triste. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents sur le cap de Horn, 39 hommes de son équipage étant morts & le

Départ  
de plu-  
sieurs  
vaisseaux  
pour  
l'Europe;  
arrivée  
de quel-  
ques au-  
tres.

reste attaqué du scorbur, un coup de mer ayant emporté son gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, sept mois après être sorti de Cadix & n'ayant plus que trois matelots & quelques Officiers en état d'agir. Nous envoyâmes à la requête des Espagnols un Officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montévideo. Il y étoit arrivé le 5 Octobre la frégate Espagnole *l'Aigle*, sortie du Ferrol au mois de Mars. Elle avoit relâché à l'île Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.



---

CHAPITRE VII.

*Détails sur les Missions du Paragui ;  
& l'expulsion des Jésuites de cette province.*

**T**ANDIS que nous hâtons nos dispositions pour sortir de la riviere de la Plata, le Marquis de Bucarelli faisoit les siennes pour passer sur l'*Urugai*. Déjà les Jésuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de son département, & ce Gouverneur général vouloit exécuter en personne dans les missions les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premieres mesures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier Gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa

forme. Je le dirai *sine irâ & studio quorum causas procul habeo.*

Date de  
l'établif-  
sement  
des mis-  
sions.

C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Urugai, rivière sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; savoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'Urugai, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'Ordre. Deux motifs qu'il est permis aux Souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la Religion & l'intérêt, avoient fait desirer aux Monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civilisoit des hom-  
mes

mes sauvages, on se rendoit maîtres d'une contrée vaste & abondante: c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vûes, mais ils représentèrent que pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il falloit qu'ils fussent indépendans des Gouverneurs de la province, & que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des Néophites, ne les éloignassent même du Christianisme, & que la hauteur Espagnole ne leur rendît odieux un joug trop appésanti. La Cour d'Espagne approuvant ces raisons, régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastres pour les frais des

Condi-  
tions sti-  
pulées  
entre la  
Cour  
d'Espa-  
gne & les  
Jésuites.

défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piaſtre par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent aux Indiens la langue Espagnole ; mais cette clause ne paroît pas avoir été exécutée.

Zèle &  
succès  
des Mis-  
sionnai-  
res.

Les Jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage des Martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas ; le zèle triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, in-

roduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une Nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace.

Cependant il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'Urugai contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Urugai devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux Couronnes;

Révolte  
des In-  
diens  
contre les  
Espa-  
gnols.

Cause de  
leur mé-  
contente-  
ment.

on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes : depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des Paulistes, brigands fortis du Brésil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

Ils pren-  
nent les  
armes &  
sont bat-  
tus.

Le Gouverneur général de la province de la Plata, Dom Joseph Ando-  
naighi, marcha contre les rebelles, suivi  
de Dom Joachim de Viana, Gouver-  
neur de Montévideo. Il les défit dans

une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du pays; & Dom Joachim voyant la terreur qu'une première défaite y avoit répandue, se chargea avec six cents hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la première peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella Dom Joseph Andonaighi & Dom Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses troupes. Il ne fut plus question de l'échange projeté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le tems de cette expédition que s'est répandue en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Troubles  
apaisés.

Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites.

Dom Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontents de la vie qu'ils menaient, vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Je fus surpris de ce qu'il me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la maniere dont ils étoient gouvernés ? J'aurois cité les loix des missions comme le modele d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

Gouvernement des Missions montré en perspective.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! C'est une société qui habite une terre fertile

sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidelement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître; & lorsque le tems a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance; les maisons particulieres sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroïssent les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matiere de Gouvernement, un intervalle immense sépare la théo-

rie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans que m'ont fait unanimement cent témoins oculaires.

Détails  
inté-  
rieurs de  
l'adminif-  
tration.

L'étendue du terrain que renferment les missions , peut être de deux cents lieues du Nord au Sud , de cent-cinquante de l'Est à l'Ouest , & la population y est d'environ trois cents mille ames ; des forêts immenses y offrent des bois de toute espece ; de vastes pâturages y contiennent au-moins deux millions de têtes de bestiaux ; de belles rivières vivifient l'intérieur de cette contrée , & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on ? Le pays étoit, comme nous l'avons dit , divisé en paroisses , & chaque paroisse régie par deux Jésuites , l'un Curé , l'autre son Vicaire. La dépense totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais , les Indiens étant nourris , habillés , logés du travail de leurs mains ; la plus forte dépense alloit à l'entretien des

Eglises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en *maté*, plante mieux connue sous le nom d'herbe du Paragui, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile, que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la maniere du College, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse les Peres éliisoient tous les ans des corrégidors &

des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus venoient aux pieds du Pere Curé recevoir les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par des réjouissances publiques, même par des comédies; elles ressembloient sans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *mysteres*.

Le Curé habitoit une maison vaste proche l'Eglise; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les atte-

liers des différens métiers ; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts , & les Indiens apprennent , dit-on , avec facilité ; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection des vieilles femmes : il se nommoit *le guatiguasu* ou le séminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce Curé se levoit à cinq heures du matin , prenoit une heure pour l'oraïson mentale , disoit sa messe à six heures & demie , on lui baisoit la main à sept heures , & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe , le Curé déjeûnoit , disoit son bréviaire , travailloit avec les Corrégidors dont les quatre premiers étoient ses Ministres , visitoit le séminaire , les écoles & les ateliers ; s'il sortoit , c'étoit à cheval & avec un grand cortège ; il dînoit à onze heures seul avec son Vi-

caire, restoit en conversation jusqu'à midi, & faisoit la sieste jusqu'à deux heures; il étoit renfermé dans son intérieur jusqu'au rosaire, après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir; alors le Curé soupoit; à huit heures il étoit censé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des ateliers, & les Corrégidors veilloient au sévère emploi du tems; les femmes filloient du coton; on leur en distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la semaine; à cinq heures & demie du soir on se rassembloit pour réciter le rosaire & baiser encore la main du Curé; ensuite se faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on supposoit être composé de huit personnes; on donnoit aussi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit

plus de tems ; ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque sorte aucune propriété & qu'ils étoient assujétis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie sans la regretter & qu'ils mouroient sans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent ; & lorsqu'on leur demandoit alors si de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans les missions, ce grand peuple administré comme un couvent, témoigna le plus grand desir de forcer la clôture. Au reste les Jésuites nous représentoient ces Indiens comme une espece

Confé-  
quences  
qu'on en  
tire.

d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans ; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

Expul-  
sion des  
Jésuites  
de la pro-  
vince de  
la Plata.

La Compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contre-coup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fît en même tems dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buenos-Aires, & Dom Francisco Bucarelli nommé pour le remplacer. Il parut instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bucarelli fit son entrée à Bue-

Mesures  
prises à  
ce sujet  
par la  
Cour  
d'Espa-  
gne.

nos-Aires au commencement de 1767.

Lorsque Dom Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au Marquis de Bucarelli un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corrientes, Santa-Fé, Salta, Montévideo & le Paraguai. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour désiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que

Mesures  
prises par  
le Gouverneur  
général  
de la Province.

le \*\*\* jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit ; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue sur-tout l'intéressoit ; c'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du pays les sujets destinés aux missions & à devenir chefs des peuplades ; on y devoit trouver leurs papiers les plus importants. Le Marquis de Bucarelli se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des peuplades, on ne savoit pas

pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eût fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie ? Le Gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta pour le moment d'écrire dans les missions, qu'on lui envoyât sur le champ le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des *réductions*, avant que la nouvelle de l'expulsion de la Société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vûes, l'une de se procurer des ôtages qui l'assureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites; l'autre,

de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigeroit à Buenos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorsque, n'étant plus tenus par la lifiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres fujets du Roi.

Le fecret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond fecret, & quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne fans autres lettres que celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination, & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du Roi, *l'Andalous* & *l'Aventurero*, venans de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouver-

neur de Montévideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé ; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Les deux chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés : ainsi on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandit. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au Marquis de Bucarelli, & arriva à Buenos-Aires le 9 Juillet à dix heures du soir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'instant à tous les Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les couriers étoient partis & les deux maisons des Jésuites

Conduite du Gouverneur général.

à Buenos-Aires investies, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver, lorsqu'on vint les tirer du sommeil pour les constituer prisonniers, & se saisir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les Jésuites  
font arrê-  
tés dans  
toutes les  
villes Es-  
pagnoles.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussi-tôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui cherchoient à s'échapper. Mais on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit, & reconnoissant,

disoient ils, que leurs péchés avoient mérité le châtement dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où se rendirent peu après ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montévideo. Ils furent aussi-tôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de Septembre. Les autres pendant ce tems étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été

Arrivée  
des Caciques &  
Corrégidors des  
Missions  
à Buenos-Aires.

de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général. « Préparez-vous, mes enfans, leur » avoient-ils dit, à entendre beaucoup » de mensonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus présent à leur réception. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croissant sur deux lignes : un Espagnol instruit dans la langue *des Guaranis* leur servoit d'interprete. Le Gouverneur parut à un balcon ; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allaient se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajoûta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & souhaitant mille prospérités au Roi & au Gouverneur.

Il paroif-  
sent de-  
vant le  
Gouver-  
neur gé-  
néral.

Ils ne paroiffoient pas mécontens, mais il étoit aifé de démêler fur leur vifage plus de furprife que de joie. Au fortir du Gouvernement, on les conduifit à une maifon des Jéfuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur, en les faifant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique Nicolas, mais on écrivit que fon grand âge & fes infirmités ne lui permettoient pas de fe déplacer.

A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laiffer le tems d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plufieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air ftupide d'animaux pris au piège. On m'en fit remarquer que l'on difoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'appréter le degré de leurs

connoissances ; seulement j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous assuroit être grand musicien ; il joua une sonate, & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste peu de tems après leur arrivée à Buenos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le Marquis de Bucarelli reçut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les peuplades aux ordres du Roi.

Etendue  
des mis-  
sions.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Urugai n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le Sud du Chili du côté de l'île du *Chiloé* ; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une

route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste dans les pays où ils pénétoient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; & sur la carte de leurs réductions faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination, *oppida christianorum*.

On s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe, & même il y en avoit de beaucoup d'especes qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la seule maison de Cordoue.

Ma plume se refuse au détail de tout

ce que le public de Buenos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites ; les haines sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette Société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intriguans , le grand nombre , religieux de bonne foi , ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur , & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste j'ai sù depuis mon retour en France, que le Marquis de Bucarelli étoit parti de Buenos-Aires pour les missions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obstacles, aucune résistance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la maniere dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les deux pieces suivantes qui con-

tiennent le détail de la première scène. C'est ce qui s'est passé dans la réduction *Yapegu* située sur l'Urugai & qui se trouvoit la première sur le chemin du Général Espagnol; toutes les autres ont suivi l'exemple donné par celle-là.

*TRADUCTION d'une lettre d'un Capitaine de grenadiers du Régiment de Majorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux missions du Paraguai.*

*D'Yapegu le 19 Juillet 1768.*

« Hier nous arrivâmes ici très-heureusement ; la réception que l'on a faite à notre Général, a été des plus magnifiques & telle qu'on n'auroit pu l'attendre de la part d'un peuple aussi simple & aussi peu accoutumé à de semblables fêtes. Il y a ici un Collège très-riche en ornemens d'Eglise qui sont en grand nombre ; on y voit aussi beaucoup d'argenterie. La peuplade

Détails  
sur l'entrée du  
Gouverneur général  
dans les  
missions.

» est un peu moins grande que Monté-  
» video, mais bien mieux alignée & fort  
» peuplée. Les maisons y font tellement  
» uniformes, qu'à en voir une, on les a  
» vu toutes, comme à voir un homme  
» & une femme, on a vu tous les habi-  
» tans, attendu qu'il n'y a pas la moïn-  
» dre différence dans la façon dont ils  
» font vêtus. Il y a beaucoup de musi-  
» ciens, mais tous médiocres.

» Dès l'instant où nous arrivâmes  
» dans les environs de cette mission,  
» Son Excellence donna l'ordre d'aller  
» se saisir du Pere Provincial de la Com-  
» pagnie de Jésus & de six autres de  
» ces Peres, & de les mettre aussi-tôt  
» en lieu de sûreté. Il doivent s'embar-  
» quer un de ces jours sur le fleuve  
» Urugai. Nous croyons cependant qu'ils  
» resteront au Salto, où on les gardera  
» jusqu'à ce que tous leurs confreres  
» aient subi le même sort. Nous croyons  
» aussi rester à Yapegu cinq ou six jours,  
» & suivre notre chemin jusqu'à la der-

» niere des missions. Nous sommes très-  
 » contens de notre Général qui nous  
 » fait procurer tous les rafraichissemens  
 » possibles. Hier nous eûmes opéra, il y  
 » en aura encore aujourd'hui une repré-  
 » sentation. Les bonnes gens font tout  
 » ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils  
 » savent.

» Nous vîmes aussi hier le fameux  
 » Nicolas, celui qu'on avoit tant d'inté-  
 » rêt à tenir renfermé. Il étoit dans un  
 » état déplorable & presque nud. C'est  
 » un homme de soixante & dix ans qui  
 » paroît de bon sens. Son Excellence lui  
 » parla long-tems, & parut fort satis-  
 » faite de sa conversation.

» Voilà tout ce que je puis vous ap-  
 » prendre de nouveau ».



*RELATION publiée à Buenos-Aires de l'entrée de S. E. Dom Francisco Bucarelli y Ursua dans la mission Yapegu, l'une de celles des Jésuites chez les peuples Guaranis dans le Paraguai, lorsqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.*

» A huit heures du matin Son Excellence sortit de la chapelle Saint Martin, située à une lieue d'Yapegu. Elle étoit accompagnée de sa garde de grenadiers & de dragons, & avoit détaché deux heures auparavant les compagnies de grenadiers de Mayorque pour disposer & soutenir le passage du ruisseau *Guavirade* qu'on est obligé de traverser en balsaes & en canots. Ce ruisseau est à une demi-lieue environ de la peuplade.

» Aussi-tôt que Son Excellence eut traversé, elle trouva les Caciques & Corrégidors des missions qui l'attendoient avec l'Alferès d'Yapegu qui portoit l'étendard royal. Son Excel-

» lence ayant reçu tous les honneurs &  
 » complimens usités en pareilles occa-  
 » sions, monta à cheval pour faire son  
 » entrée publique.

» Les dragons commencerent la mar-  
 » che ; ils étoient suivis de deux Aides-  
 » de-camp qui précédoient Son Excel-  
 » lence , après laquelle venoient les  
 » deux compagnies de grenadiers de  
 » Mayorque , suivies du cortège des  
 » Caciques & Corrégidors , & d'un  
 » grand nombre de cavaliers de ces  
 » cantons.

» On se rendit à la grande place en  
 » face de l'Eglise. Son Excellence ayant  
 » mis pied à terre, Dom Francisco Mar-  
 » tinez, Vicaire général de l'expédition,  
 » se présenta sur les degrés du portail  
 » pour la recevoir. Il l'accompagna jus-  
 » qu'au presbytere & entonna le *Te*  
 » *Deum*, qui fut chanté & exécuté par  
 » une musique toute composée de Gua-  
 » ranis. Pendant cette cérémonie l'artil-  
 » lerie fit une triple décharge. Son Ex-

» cellence se rendit ensuite au logement  
» qu'elle s'étoit destiné dans le college  
» des Peres , autour duquel la troupe  
» vint camper jusqu'à ce que par son  
» ordre elle allât prendre ses quartiers  
» dans le *Guaiguasu* ou la *Casa de las*  
» *recogidas* , la maison des Recluses ».

Reprenons le récit de notre voyage  
dont le spectacle de la révolution arrivée  
dans les missions n'a pas été une des cir-  
constances les moins intéressantes.



CHAPITRE VIII.

*Départ de Montévideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevûe avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth.*

Nimborum in patriam, loca foeta furentibus austris:

*Virg. Æneid. Lib. I.*

**L**E radoub & le chargement de l'Étoile nous avoient coûté tout le mois d'Octobre & des frais considérables ; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes folder avec le munitionnaire général & les autres fournisseurs Espagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été remboursé pour la cession des îles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change sur le Trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger.

*L'Étoile descend de Baragan à Montévideo.*

Les achats s'y font faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Difficulté de cette navigation.

1767.  
Novembr.

Le 31 Octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Montévideo. Nous y mouillâmes le 3 Novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Montévideo à la Encenada, c'est que, comme on l'a dit plus haut, il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse.

Perte de trois matelots.

Cette traversée nous coûta trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée sous le navire qui viroit de bord, coula bas: tous nos efforts ne purent sauver que deux hommes & la chaloupe dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus aussi le chagrin de voir que, malgré son radoub, l'Etoile faisoit

encore de l'eau; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fût général dans tout le calfatage de sa flottaison: le navire avoit été franc d'eau jusqu'à ce qu'il eût été calé à treize pieds.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de la Boudeuse tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ses hauts, opération que l'absence de ses calfats nécessaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt, à raccommoder la chaloupe de l'Etoile, à faire couper l'herbe pour nos bestiaux & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 se passa à guinder nos mâts de hune, hisser les basses vergues & tenir nos agrets; nous pouvions appareiller le même jour si nous n'eussions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens flotterent, & nous allâmes mouiller à la tête de la rade où on est toujours à flot. Les deux jours suivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce

Disposi-  
tions  
pour for-  
tir de la  
riviere  
de la Pla-  
ta.

délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-Aires une goëlette chargée de farine, & nous y en primes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compensation faite, des vivres pour dix mois: il est vrai que la plus grande partie des boiffons étoit en eau-de-vie. Les équipages jouissoient de la meilleure fanté; le long séjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraîche dont ils y furent toujours nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miseres de toute espece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laisser à Montevideo le maître Pilote, le maître Charpentier, le maître Armurier & un Officier Marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous

Etat des  
équipa-  
ges en  
partant  
de Mon-  
tévideo.

nos soins, douze foldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux îles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien; enforte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions sortis de la riviere de Nantes.

Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montévideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'île de Flores, les courans nous ayant portés avec rapidité dans l'Est-Sud-Est. A midi nous étions à douze lieues dans l'Est & l'Est-quart-Sud-Est de Montévideo, & c'est de-là que je pris mon point de départ par  $34^{\text{d}} 54' 40''$  de latitude australe, &  $58^{\text{d}} 57' 30''$  de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y

Départ  
de Montévideo.

Sa position déterminée astronomiquement.

ai supposé la position de Montévideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 40' 30'' plus à l'Ouest que ne la place la Carte de M. Bellin (a). J'avois aussi profité du séjour à terre, pour vérifier mon octant sur des distances d'étoiles connues; cet instrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des astres trop petites de 2', & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce Journal, j'expose le giffement des côtes telles que les montre le compas;

(a) La position de Montévideo a été déterminée par M. Verron de la manière suivante,  
 latitude australe. . . . 34 deg. 53 min. 40 sec.  
 longitude occidentale de Paris.

58 deg. 55 min. 30 sec.  
 Cette longitude a été déterminée par onze observations de la lune faites au quart de cercle. Au reste dans tout le cours du voyage, cet Astronome s'est servi des calculs du livre de *la Connoissance des Temps* pour la longitude de la lune au méridien de Paris, & de même pour les mouvemens du soleil. A l'égard des étoiles fixes, il a employé *Le Catalogue de M. l'Abbé de la Caille*.

quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai soin d'en avertir.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil; la sonde avoit toujours augmenté, passant d'un fond de vase à un de sable: à six heures & demie du soir elle donna trente-cinq brasses, fond de sable gris; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le signal de sonder le 15 après-midi, trouva soixante brasses même fond: nous avions observé à midi 36<sup>d</sup> 1' de latitude. Depuis le 16 jusqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une mer très-grosse, & nous tinmes les bordées le moins défavorables sous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers; *l'Etoile* avoit dépassé ses mâts de perroquet, & nous étions partis sans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durèrent toute la nuit; la mer étoit affreuse, & *l'Etoile* fit signal d'incommodité; nous l'attendîmes sous

Sondes  
& navigation  
jusqu'au  
déroit  
de Ma-  
gellan.

la misaine & la grand voile, le point de dessous cargué: cette flûte nous paroïssoit avoir sa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24, je fis passer l'*Etoile* à la portée de la voix pour favoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montévideo: ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation: Qui savoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?

Pendant le reste du mois, les vents furent variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; les courans nous portèrent dans le Sud avec assez de rapidité, jusques par les 45<sup>d</sup> de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de

suite nous fondâmes sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'é- tant environ par 47<sup>d</sup> de latitude, & nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvâmes soixante-dix brasses, fond de vase & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservâmes ce fond jusqu'à la vûe de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin quarante brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vîmes pour la première fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vaseux, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs.

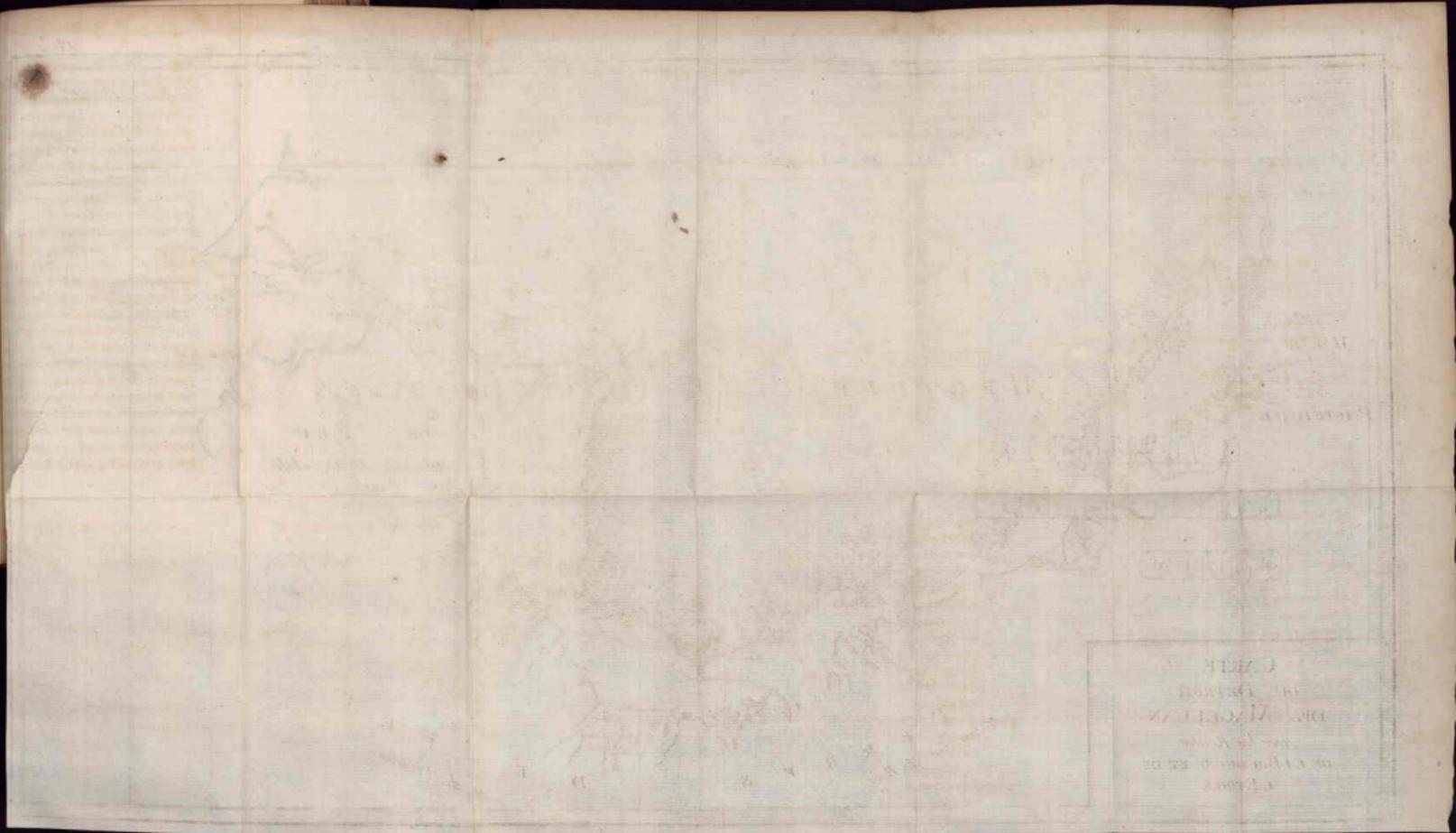
Jene voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49<sup>d</sup> de latitude, à cause d'une vigie que j'avois reconnue en 1765 par 48<sup>d</sup> 34' de latitude australe à six ou sept lieues de la côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant eu hauteur à midi par un très-beau

Vigie  
non mar-  
quée sur  
les Car-  
tes.

tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la première connoissance avoit d'abord prise pour un souffleur.

Le premier & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Est, très-frais, la mer grosse & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous passions la nuit sous la misaine & les huniers les bas ris pris. Nous vîmes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantanueffos, & ce qui est de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui dispaçoissent quand la mer est belle & le ciel serain. Nous vîmes aussi des loups marins, des pingoins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paroissoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports.

de  
en  
lui  
ce  
  
les  
du  
la  
ous  
de  
de  
nes  
des  
au-  
jos-  
and  
ous  
in-  
lei-  
eux  
on-  
qui  
sif-  
rets



EXAMINE  
DE L'ART  
DE L'ART  
DE L'ART  
DE L'ART  
DE L'ART

C O N T I N E N T  
D E L A M É R I Q U E  
M É R I D I O N A L E

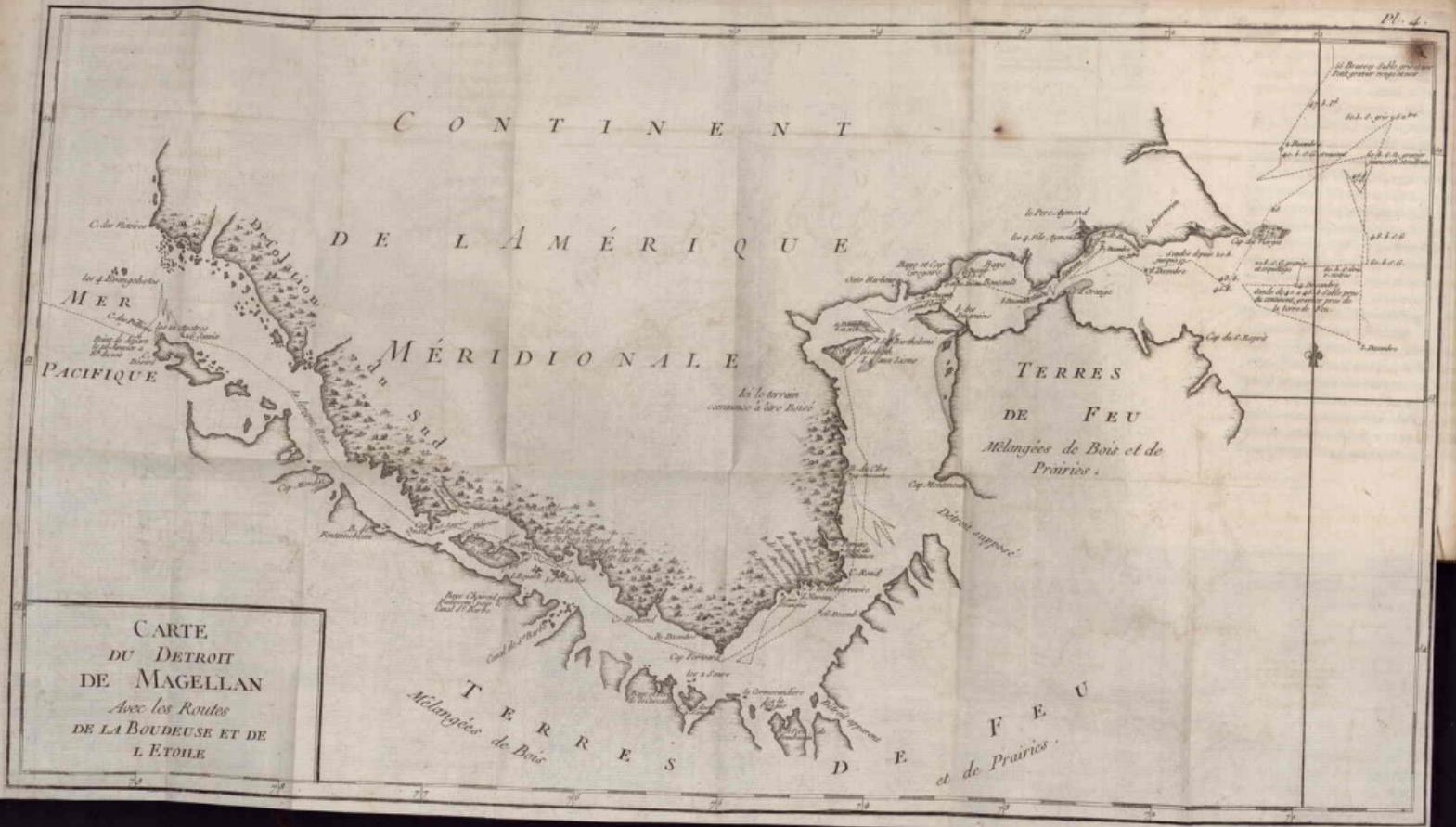
MER  
PACIFIQUE

TERRES  
DE FEU  
Mêlées de Bois et de  
Prairies.

TERRES  
DE FEU  
Mêlées de Bois  
et de Prairies.

CARTE  
DU DETROIT  
DE MAGELLAN  
Avec les Routes  
de LA BOUDEUSE ET DE  
L'ÉTOILE

AUTO  
Le 30 Nov  
semblables  
venus se  
deja vu un  
verfer la baie  
Nous reco  
le 2 Decemb  
relevâmes au  
de distance.  
52<sup>e</sup> de latitu  
par  
&c  
à l'Ouest de  
vaisseau, join  
le cap des Vie  
&c  
occidentale d  
des Vierges en  
li Géographi  
des raïons qu  
pôition que je  
chose près, ex  
L. 27. No



Le 30 Novembre, deux oiseaux blancs semblables à de gros pigeons étoient venus se poser sur nos vergues. J'avois déjà vu un volier de ces animaux traverser la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à sept lieues de distance. J'avois observé à midi, 52<sup>d</sup> de latitude australe, & j'étois alors

Vûe du  
cap des  
Vierges.

par 52<sup>d</sup> 3' 30" de latitude, & 71<sup>d</sup> 12' 20" de longitude à l'Ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe au relevement, place le cap des Vierges

Sa position

par 52<sup>d</sup> 23' de latitude, & 71<sup>d</sup> 23' 20" de longitude occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges est un point intéressant dans la Géographie, je dois rendre compte des raisons qui me font croire que la position que je lui donne est, à peu de chose près, exacte.

Le 27 Novembre après-midi, le

Discuf-  
fion fur la  
pofition  
donnée  
au cap  
des Vier-  
ges.

Chevalier du Bouchage avoit observé huit diftances de la lune au foleil dont le réfultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaiffeau de  $65^{\text{d}} 30''$  pour 1 heure  $43' 26''$  tems vrai ; M. Verron de fon côté avoit observé cinq diftances , dont le réfultat donna pour notre longitude , au même instant ,  $64^{\text{d}} 57'$ . Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 fuivant , à 3 heures  $57' 35''$  tems vrai , M. Verron par cinq observations de diftance de la lune au foleil , détermina la longitude occidentale du vaiffeau de  $67^{\text{d}} 49' 30''$ .

Maintenant , en fuivant pour fixer le point du vaiffeau lors de la vûe du cap des Vierges , la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les réfultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron , on aura la longitude du cap des Vierges de  $71^{\text{d}} 29' 42''$  à l'Oueft de Paris. Les observations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaiffeau , quand nous

relevâmes le cap, donneroient un résultat plus Ouest de 38' 47". Mais il me semble qu'on doit plutôt suivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux observateurs qui ne communiquoient point ensemble, & ne différant dans leurs résultats que de 3' 30", elles portent un caractère de probabilité auquel il est difficile de se refuser. Au reste si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71<sup>d</sup> 49' 5"; ce qui ne diffère que de quatre lieues de la première détermination, laquelle est la même, à une lieue près, que celle qui m'a été donnée par l'estime de mes routes, & que je suis par cette raison.

Cette longitude du cap des Vierges est plus occidentale de 42' 20" de degré que celle par où le place M. Bellin, & ce n'est que la même différence

donnée par lui à la position de Montévideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce Chapitre. La Carte de Mylord Anson assigne pour la longitude du cap des Vierges  $72^{\text{d}}$  à l'Ouest de Londres, & conséquemment près de  $75^{\text{d}}$  à l'Ouest de Paris; erreur bien plus considérable, qu'il commet aussi pour l'embouchure de la riviere de la Plata & généralement pour toute la côte des Patagons.

Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude.

Les observations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales, est connue depuis plusieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particulièrement usage à la mer, en se servant aussi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de justesse qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la précision de l'instrument avec lequel on

observe, il s'ensuivoit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de mesurer de grands angles, seroit très-propre à perfectionner ces observations de distances. M. l'Abbé de la Caille y avoit vraisemblablement songé, puisqu'il en a fait construire un qui mesure des arcs de 6 à 7<sup>d</sup>; & si dans ses ouvrages il ne parle point de cet instrument, comme propre à observer à la mer, c'est qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à s'en servir sur un vaisseau.

M. Verron apporta avec lui à bord un instrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déjà employé dans d'autres voyages faits avec M. de Charnieres, & dont il s'est servi dans celui-ci. Cet instrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par-là cet instrument capable de mesurer des angles de 10<sup>d</sup>, limite du mégametre que M. Ver-

ron avoit à bord. Il seroit à souhaiter qu'en allongeant la vis, on eût pu augmenter encore son extension, resserrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des observations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit aussi remédier à la difficulté pressentie par M. l'Abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément sur lequel il s'agit d'observer. En général, il me semble que le quartier de réflexion de M. Hadley seroit préférable, s'il comportoit la même précision.

Difficultés évitées avant que d'entrer dans le détroit.

Depuis le 2 après-midi, que nous eûmes la connoissance du cap des Vierges & bientôt après celle de la terre de Feu, le vent de bout & le gros temps nous contrarièrent plusieurs jours de suite. Nous louvoyâmes d'abord jusqu'au 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permirent de porter sur l'entrée du détroit de Magellan.

Ce

Ce ne fut pas pour long-tems : à sept heures & demie le vent calma tout-à-fait & les côtes s'embrumerent ; il rafraîchit à dix heures & nous passâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord : mais le tems chargé de brume & de pluie nous en dérochant bientôt la vûe, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin, dans une éclaircie, nous aperçûmes le cap des Vierges & nous arrivâmes pour donner dans le détroit ; presque aussi-tôt les vents sauterent au Sud-Ouest, d'où ils ne tarderent pas à souffler avec furie, la brume s'épaissit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape sur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre misaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la sonde presque au même moment ne nous ayant donné que vingt brasses, la crainte de la bature qui s'étend dans le Sud-Sud-Est du

cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à sec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre misaine. Au reste cette sonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre: c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y sondant avec une parfaite vûe de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient ici d'un tems obscur, que le fond de gravier annonce qu'on est plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du sable fin & quelquefois vaseux.

Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit.

A cinq heures du soir, nous remîmes à la cape sous la grand-voile d'étai & le focq d'artimon; à sept heures & demie du soir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile, mais les bordées furent toutes désavantageuses, & nous écartèrent de la côte. En effet, quoique la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la

terre depuis le Sud-quart-Sud-Ouest jusqu'au Sud-Ouest-quart-Ouest environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la distance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'est pas prudent de le ferrer davantage à cause d'un banc qui s'étend au large du cap à-peu-près à cette distance; je crois même que nous avons passé sur la queue de ce banc; car, comme nous sondions fréquemment, entre deux sondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-sept brasses, l'Etoile qui étoit dans nos eaux nous signala huit brasses, le moment suivant elle augmenta de fond.

Le cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre; il est coupé à pic à son extrémité; la vûe qui en est donnée dans la relation du voyage de Milord Anson est de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du soir nous avons amené à l'Ouest la pointe septentrionale de l'entrée du détroit,

Remarques nautiques sur l'entrée du détroit.

sur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les basses voiles carguées, sous le petit hunier, tous les ris dedans, jusqu'à onze heures du soir que le cap des Vierges nous restoit au Nord. Je voulois ainsi donner dedans le détroit à petites voiles, la nuit n'étant alors que de quatre heures & la distance du cap des Vierges au premier goulet étant de quatorze à quinze lieues. Mais comme il venoit grand frais & que le tems couvert menaçoit d'orage, je me déterminai, non sans peine, à passer la nuit *bord sur bord*. Ce parti qu'un excès de prudence me fit prendre nous coûta un tems bien précieux.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à Ouest-Nord-Ouest. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Est. A cinq heures & demie, étant environ à deux

lieues du continent, nous reconnûmes le cap de *Possession* dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest. Ce nom sans doute lui est resté en mémoire de ce que le brave Sarmiento y a construit en 1580 pour la couronne d'Espagne un fort qu'il nomma *Nombre de Jesus*; fort dont il ne reste aucune trace. Le cap est bien reconnoissable. C'est la premiere terre avancée depuis la pointe Septentrionale de l'entrée du détroit; il est plus Sud que le reste de la côte qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Possession*; nous avions aussi la vûe des terres de Feu. Les vents, jusqu'alors assez favorables, reprirent bientôt leur tour ordinaire du Ouest au Nord-Ouest, & nous courûmes les bordées les moins défavorables pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du secours de la marée qui pour lors portoit à l'Ouest.

A midi nous observâmes la hauteur du soleil, & le relevement pris au même moment me donna pour le cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon observation du 3 de ce mois. Nous profitâmes aussi de cette observation pour affurer la latitude du cap de Possession & celle du cap du Saint-Esprit à la terre de Feu; la première par  $52^{\text{d}} 25'$ , la seconde par  $52^{\text{d}} 44'$ .

Nous continuâmes à louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit suivante qui fut très-claire, fondant souvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore sous le cap de Possession. Le cap d'Orange nous restoit dans le Sud Ouest environ à six lieues. Ce cap remarquable par un mondrain assez élevé &

Descrption du cap d'Orange.

coupé du côté de la mer, forme au Sud l'entrée du premier goulet (a). Sa pointe est dangereuse par une bature qui s'étend dans le Nord-Est du cap, au moins à trois lieues au large; j'ai vu fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après-midi le vent avoit passé au Nord-Nord-Ouest, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet; un autre obstacle nous y attendoit: jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous

Sa bature.

(a) Depuis le cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier goulet, on peut estimer de quatorze à quinze lieues, & le détroit y est par-tout large de cinq à sept lieues. La côte du Nord, jusqu'au cap de Possession, est unie, peu élevée & fort saine. Depuis ce cap, il faut se méfier de la bature qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorsque les mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bature.

culions. En vain perfitâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jeter sur les bâtures des caps *d'Orange* & *Entrana* qui en font l'entrée à l'Est & à l'Ouest.

Mouillage dans la baie de Possession.

Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Possession, lorsque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout d'un coup de vingt brasses de fond à cinq, nous arrivâmes vent arriere le cap à l'Est, pour nous écarter d'une bature qui paroissoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux; & ce ne fut qu'à sept heures du soir, qu'étant sur vingt brasses fond de sable vaseux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. Le cap *d'Orange* nous

reftoit au Sud , le cap *Entrana* au Sud-Oueft , le plus haut mondrain du fond de la baie de Poffeffion au Nord-Oueft 3<sup>d</sup> Oueft , la pointe la plus orientale de la baie de Poffeffion à l'Est-Nord-Eft.

La baie de Poffeffion eft ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains dont un eft affez confidérable , les quatre autres font petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond* ; ils fervent de remarque effentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on fonda aux divers changemens de marée , fans trouver de différence fenfible dans le brasseiage. A huit heures & demie du foir la marée reverfa dans l'Oueft , & dans l'Est à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillâmes fous les quatre voiles majeures , ayant deux ris dans chaque hunier ; la marée nous étoit contraire , mais nous la re-

Passage  
du pre-  
mier gou-  
let.

fouillions avec un bon frais de Nord-Ouest (a). A huit heures les vents nous refuserent & il fallut louvoyer, effuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Ouest avec assez de force, nous mîmes en panne sous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laissant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent avec une vitesse d'environ une lieue & demie par heure, & virant de bord lorsque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous passâmes ainsi en deux heures le premier goulet (b), malgré

(a) Lorsqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue le cap *Possession*, puis de gouverner au Sud quart Sud-Ouest, prenant garde de ne point tomber Sud à cause de la bâture qui s'allonge Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest du cap *d'Orange* plus de trois lieues.

(b) Le premier goulet git Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu sur la bâture du cap *d'Orange*. En sortant du premier Goulet, il y en a deux autres moins étendues

le vent qui étoit directement debout & très-violent.

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Possession, éleverent un pavillon blanc sur une hauteur, & nous y répondîmes en hissant celui des vaisseaux. Ces Patagons étoient sans doute ceux que l'Etoile vit au mois de Juin 1766 dans la baie Boucault, comme nous l'avons rapporté plus haut, & le pavillon qu'ils élevoient étoit celui qui leur fut donné par M. Denys de Saint-Simon en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du-moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Nous apperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux

sur chacune de ses pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud-Ouest. Il y a grand fond dans le goulet,

Vûe des  
Pata-  
gons.

& couroient à toutes jambes le long de la côte en suivant notre route. Ils paroissoient même de tems en tems nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent desiré que nous allassions à eux. Selon le rapport des Espagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaisseau *la Conception* qui se perdit sur leurs côtes en 1765. Ils lui aiderent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison, & à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent des débris de leurs navires une barque dans laquelle ils se sont rendus à Buenos-Aires. C'est à ces Indiens que le chambekin l'Andalous se dispoisoit à amener des Missionnaires, lorsque nous sommes sortis de la riviere de la Plata. Au reste des pains de cire provenans de la cargaison de ce navire, ont été

Améri-  
cains de  
la terre de  
Feu.

portés par les courans jusques sur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

On a vû qu'à midi nous étions sortis du premier goulet : pour lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Ouest. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillâmes dans la baie Boucault sur dix-huit brasses fond de vase. Tel étoit au compas le relevement de notre mouillage; *le gros noyau du cap Gregoire à l'Ouest  $\frac{1}{4}$  Sud-Ouest 5<sup>d</sup> Sud, la terre basse du cap Gregoire qui forme l'entrée du second goulet au Sud - Ouest, la pointe Septentrionale de l'île Saint-Georges qui forme la côte méridionale de ce second goulet au Sud-Ouest  $\frac{1}{4}$  Sud.*

Mouillage dans la baie Boucault.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers armés chacun de nos fusils, & nous allâmes des-

Entrevuë avec les Patagons.

cendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous ferroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua, chaoua* que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des gallettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes & qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit ; bientôt il s'en ramassa une trentaine parmi lesquels il

y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes careffes que les premiers. Ils ne paroiffoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiffoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Messieurs s'occupoient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportoient les especes qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le Chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette Médecine qui connoît les simples & les applique à la guérison des hommes. C'étoit celle de Macaon, le Mé-

decin des Dieux, & on trouveroit plusieurs Macaon chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par signes du tabac à fumer, & le rouge sembloit les charmer : aussi-tôt qu'ils appercevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venoient passer la main dessus & témoignoit en avoir grande envie. Au reste à chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque careffe qu'on leur faisoit, le *chaqua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'avisâ de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frapportoient avec la main sur la gorge & pouffoient en soufflant un son tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie  
qui

qui nous donna un spectacle assez bizarre.

Cependant le soleil s'approchoit de son couchant & il étoit tems de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisoient signe d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient : il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils faisoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, & il la rendit sans résistance. Avant que de

nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Descrip-  
tion de  
ces Amé-  
ricains.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vûs par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vû dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vûs, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vû dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout

l'accroissement dont il est susceptible ; leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie ; leur visage est rond & un peu plat ; leurs yeux sont vifs ; leurs dents extrêmement blanches n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges ; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vû qui avoient sous le nez des mouftaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone Torride, que de ceux qui y naissent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques uns avoient les joues peintes en rouge ; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vû leurs femmes, peut-être alloient-elles venir ; car ils vouloient toujours que nous attendissions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroissoit être leur

camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'est un simple *bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de fourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons & ils laissent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fussions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à 10<sup>d</sup> au-dessus de la congellation. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de

cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vûes, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique, & que nous avons décrits plus haut. Ils avoient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux de fabrication Angloise leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être

la moëlle & la chair de guanaques & de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vû manger des morceaux crus. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte & même sur le terrain.

Aucun d'eux ne paroïssoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignent même aucune espece de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots Espagnols suivans *mánana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval hommes, femmes & enfans, suivans le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont cou-

vertes, se vêtiffants & se cabanants avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, & à cela près il ressemble beaucoup à celui des îles Malouines. Les Botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goemons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais seulement quelques brouffailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Est. C'est une remarque que nous eû-

Qualité du sol de cette partie de l'Amérique.

Remarques sur les marées dans cette partie.

mes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déjà frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, le Jusant reverfa dans l'Ouest. Nous fondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau, nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

Second  
mouilla-  
ge dans la  
baie Bou-  
cault.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Ouest-quart-Ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au Sud-Ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, fable, vase & coquilles pourries. Je ne donne point le relevement de ce second mouillage dans la baie Boucault, parce que tous les mouillages y sont également bons. Le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avons fait nous avoit écartés de la côte, & dans

ces deux jours il n'y eut pas un instant où on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient sans doute aussi fâchés que nous. On voyoit la troupe rassemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crûmes distinguer avec les longues vûes qu'ils y avoient élevé quelques hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné; car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettâmes fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contenoit à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une brassée d'eau de différence. Le 10 par une observation de distance de la lune à Régulus, M. Verron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de  $73^{\text{d}} 26' 15''$ , & celle de l'entrée orientale du second goulet de  $73^{\text{d}} 34' 30''$ . Le thermometre de Réaumur baissa de 9 à 8 & à 7 deg. Le 11 à minuit & demi, le vent

Observation de longitude.

Perte  
d'une an-  
cre.

ayant passé au Nord-Est, & le courant portant à l'Ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi sur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainsi notre ancre. Nous appareillâmes sous toutes voiles & ne tardâmes pas à ressentir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Ouest suffisoit à peine pour nous soutenir quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second goulet que dans le premier. A midi le Jusant vint à notre secours & nous passâmes le second goulet (a), les vents ayant varié jusqu'à trois heures après-midi qu'ils soufflerent

Passage  
du se-  
cond  
goulet.

(a) De la sortie du premier goulet à l'entrée du second il peut y avoir six à sept lieues, & la largeur du détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le second goulet git Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est avec de la pluie & des grains violens (a). En deux bords nous parvîmes au mouillage dans le Nord de l'île Sainte-Élizabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre par sept brasses, fond de sable gris, gravier & coquillages pourris (b). L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Est de nous, y avoit dix-sept brasses d'eau.

Mouillage près de l'île Sainte-Élizabeth.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grêle,

(a) En passant le second goulet, il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au sortir du goulet les marées portent au Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une terre basse qui naît au-dessous de la pointe de l'île Saint-Georges, encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic. Cette terre basse qui est à craindre s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest.

(b) Tel étoit le relevement de notre mouillage : la pointe Est de l'île Sainte-Élizabeth au Sud-Est  $\frac{1}{4}$  Sud une lieue ; la pointe Ouest de cette même île au Sud-Ouest ; la pointe Est de l'île aux Lions au Sud-Est 5 degrés Est ; la pointe Nord-Est de l'île Saint-Barthélemi à l'Est  $\frac{1}{4}$  Sud-Est ; la pointe Sud-Ouest de la même île à l'Est-Sud-Est 2 lieues ; la pointe de l'île Saint-Georges en sortant du goulet au Nord-Est 3 lieues.

nous força de passer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'île Sainte-Elizabeth (a). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Est de l'île. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest & à celle du Sud-Est où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que sous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrain de l'île est fort sec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit faumâtre. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légère croute de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre

Descrip-  
tion de  
cette île.

(a) L'île Sainte-Elizabeth gît Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, avec la pointe occidentale du second goulet à la terre des Patagons. Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* gissent aussi Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest entre elles, & avec la pointe occidentale du second goulet à l'île Saint-Georges.

& si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette île. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & on ne peut y faire du feu qu'avec une espece de petite bruyere. Déjà même nous en avons ramassé, craignant d'être obligés de passer la nuit sur cette île où le mauvais tems nous retint jusqu'à neuf heures du soir; nous n'y eussions pas été mieux couchés que nourris. Le thermometre pendant les deux jours que nous passâmes ici fut à huit & demi, à sept & demi & à sept degrés.



## C H A P I T R E I X.

*Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.*

**N**OUS allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Ouest, nous appareillâmes malgré sa violence & fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Elisabeth des îles Saint-Barthelemi & aux Lions (a). Il falloit soute-

Difficul-  
tés du pas-  
sage le  
long de  
l'île Sain-  
te-Elisa-  
beth.

(a) Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* sont liées ensemble par une bature. Il y a aussi deux batures l'une au Sud-Sud-Ouest de l'île aux Lions, l'autre au Nord-Nord-Est de Saint-Barthelemi à une ou deux lieues; enforte que ces trois batures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Est-Sud-Est & l'île Sainte-Elisabeth à Ouest-Nord-Ouest, est le ca-

nir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles raffales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elisabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui se prolongent autour des deux autres îles (a). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vîmes attaquer la terre du continent au-dessous du *cap Noir*; c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y font plus aussi sensibles.

nal pour avancer dans le détroit. Ce canal court Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage dans le Sud des îles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'île Sainte-Elisabeth & la grand-terre.

(a) De la sortie du second goulet à la pointe Nord-Est de l'île Sainte-Elisabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Elisabeth s'étend Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe Sud-Ouest de l'île Sainte-Elisabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

1767.  
Décembr.

Nous eûmes du vent très-frais & par raffales jusqu'à six heures du soir, il calma ensuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance par un tems clair & serein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* sous le vent à nous. Vains projets; à minuit & demi les vents sauterent tout d'un coup au Sud-Ouest, la côte s'embruma, les grains violens & continuel amenerent avec eux la pluie & la grêle; enfin le tems devint aussi mauvais qu'il paroïssoit beau l'instant d'auparavant. Telle est la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y succedent avec une telle promptitude, qu'il est impossible de prévoir leurs rapides & dangereuses révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée sur ses cargues, nous fûmes obligés de louvoyer sous la misaine, la grande voile d'étai & les huniers tous les ris pris, pour tâcher de doubler

Mauvais  
tems,  
nuit fâ-  
cheuse.

doubler *la pointe Sainte-Anne*, & de nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste, & il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeâmes la sonde à la main : & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit brasses & demie de fable vaseux, dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (a), du

Mouillage dans la baie Duclos.

(a) Depuis le *cap Noir* la côte court au Sud-Sud-Est, jusqu'à la pointe septentrionale de la baie Duclos, qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immense, que je soupçonne être un canal qui débouche plus Est que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe septentrionale.

nom de M. Duclos Guyot, Capitaine de brûlot, mon second dans ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand secours (a).

· Descrip-  
tion de  
cette  
baie.

Cette baie ouverte à l'Est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve six & huit brasses d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'Ouest, qui sont ici les vents régnans & qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivieres se déchargent dans la

(a) Tel fut le relevement de notre mouillage dans la baie Duclos; la pointe *Sainte Anne* au Sud-Est  $\frac{1}{4}$  Sud, le cap *Montmouth* à l'Est-Nord-Est 5a Est; la pointe Nord de la baie Duclos au Nord-Nord-Ouest 5a Ouest; une autre grosse pointe qui est la terre le plus au nord au Nord  $\frac{1}{4}$  Nord-Ouest; la pointe Sud de la baie au Sud  $\frac{1}{4}$  Sud-Est.

baie; l'eau est faumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au-dessus elle est très-bonne. Une espece de prairie regne le long du débarquement, lequel est de fable; les bois s'élevent ensuite en amphithéâtre, mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrain, sans voir d'autre gibier que deux ou trois beccassines, quelques farcelles, canards & outardes en fort petite quantité: nous y avons aussi aperçu quelques perruches; nous n'aurions pas cru qu'on en pût trouver dans un climat aussi froid.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées & de la forme d'un four; elles paroissoient récemment construites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette riviere assez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes.

Nouvel-  
le obser-  
vation  
sur les  
marées.

Pendant le tems que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avions vû jusque-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il me semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y est coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5<sup>d</sup>. Le 15 à midi nous y observâmes 53<sup>d</sup> 20' de latitude, & ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

Obser-  
vations  
nauti-  
ques.

A l'entrée de la nuit les nuages purent prendre leur cours vers l'occi-

dent & nous annoncer un vent favorable. Nous virâmes à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillâmes. Le ciel à la vérité étoit couvert &, suivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'Est & de Nord-Est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous passâmes *la pointe Sainte-Anne* (a) & *le cap Rond* (b). La première est unie, d'une médiocre hauteur & couvre une baie profonde où l'ancrage est sûr & commode. C'est cette baie à laquelle le malheureux fort de la colonie de *Philippeville* établie vers l'an 1581 par Sarmiento, a fait donner

(a) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le gissement étant le Sud-Est-quart-Sud; il y a à-peu-près la même distance entre la *pointe Sainte-Anne* & le *cap Rond*, lesquels sont respectivement Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

(b) Depuis le second goulet jusqu'au *cap Rond*, la largeur du détroit varie depuis sept jusqu'à cinq lieues. Il se retrécit au *cap Rond* où il n'en a gueres plus de trois.

le nom de *port Famine*. Le cap rond est une terre élevée & remarquable par la forme que désigne son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées & escarpées ; celles de la terre de Feu paroissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible ; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap rond & le cap *Forward* il y a quatre baies , dans lesquelles on peut mouiller.

Description  
d'un  
cap singu-  
lier.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention & mérite une description particulière. Ce cap élevé de plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer , est tout entier composé de couches horisontales de coquilles pétrifiées. J'ai fondé en canot au pied de ce monument qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe , & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses.

Le vent nous conduisit jusqu'à une

lieue & demie du cap Forward ; alors le calme survint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du cap Forward, y prendre des sondes & des relevemens. Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes observations, nous avons conclu sa latitude australe de  $54^{\text{d}} 5' 45''$ . Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La mer est presque sans fond sous le cap ; toutefois entre les deux têtes, dans une espece de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourroit mouiller par quinze brasses, fond de sable & de gravier ; mais ce mouillage, dangereux si le vent étoit au Sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant

Descrip-  
tion du  
cap For-  
ward.

quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au-dessous du cap à une petite pointe de roches, sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces autres sauvages retentirent pour la première fois de plusieurs cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *cap Holland* à Ouest 4<sup>d</sup> Nord; ainsi la côte commençoit à reprendre du Nord.

Mouillage dans la baie Françoise.

Nous revînmes à bord à six heures du soir, & peu de tems après, les vents ayant passé au Sud-Ouest, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoise*. A huit heures & demie du soir nous y jetâmes l'ancre sur dix brasses, fond de sable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au Nord-Est-

s s'éten-  
arriffent  
s avons  
e petite  
e nous  
ur qua-  
ermine  
inent ,  
notre  
retenti-  
eurs de  
vâmes  
Nord ;  
dre du

heures  
vents  
cher-  
mmée  
/e. A  
y jet-  
id de  
deux  
-Est-



PLAN Géométrique de Plusieurs Bayes situées au Détroit de MAGELLAN ,  
entre les Caps Rond et Forward.



A  
quart-  
Ouest  
Comm  
munir  
de la n  
détroit  
dans m  
près de  
minai à  
plus q  
comme  
ce trav  
mimes  
- Pen  
du com  
violent  
tour de  
régner  
tours f  
vent fa  
ancre,  
qu'elle  
nuit dan  
L'Etoile

AUTOUR DU MONDE. 265

quart-Est 5<sup>d</sup> Nord; l'autre au Sud 5<sup>d</sup> Ouest, & l'ilot du milieu au Nord-Est.

Comme nous avions besoin de nous munir d'eau & de bois pour la traversée de la mer Pacifique, & que le reste du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que jusqu'après de la baie Françoisé, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représente comme très-sûre & fort commode pour ce travail; ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par raffales très-violentes; la mer grossit & brisoit autour de nous sur un banc qui paroissoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisoient faire au vaisseau sur son ancre, nous donnoient lieu de craindre qu'elle ne surjaulât, & nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle. L'Etoile mouillée plus en-dehors que

Avis sur  
ce mouil-  
lage.

nous fut moins molestée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot sonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné son nom. La mer étoit basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchurè; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en sorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté jointe à ce que le mouillage ne me paroissoit pas sûr, me détermina à conduire les vaisseaux dans une petite baie à une lieue dans l'Est de celle-ci. J'y avois coupé sans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaisseau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'affurer si les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruisseau qui tombe au fond de la baie même, lequel seroit consacré aux besoins journaliers & à

laver, les deux baies voisines avoient chacune un ruisseau propre à fournir aisément l'eau dont nous avions besoin, sans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conséquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes sous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous passâmes au large de l'îlot de la baie Françoisé, nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette baie & une île élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui est encore couverte par deux autres îlots dont le plus considérable a mérité le nom d'*îlot de l'Observatoire* (a). La baie ouverte au Sud-Est, est longue de deux cents toises & large de cinquante; de hautes montagnes

(a) Du cap Rond à l'îlot de l'Observatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court à l'Ouest-Sud-Ouest. Dans cet espace il y a trois bons mouillages.

l'environnent & la défendent de tous les vents; auffi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Mouilla-  
ge dans  
la baie  
Bougain-  
ville.

Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit brasses d'eau & nous envoyâmes auffi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé son ancre *du large* par un trop grand fond, chassa sur l'îlot de l'Observatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la soutenir, sa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-dessous d'elle trente brasses d'eau. La côte du Nord-Est de cet îlot n'est pas auffi escarpée. Nous employâmes le reste du jour à nous amarrer, la proue au large, ayant une ancre devant mouillée par vingt-trois brasses de sable vaseux, une ancre à jet derriere presque à terre, deux grelins à des arbres sur la côte de bas-bord, & deux sur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruisseau deux ca-

banes de branchages, lesquelles paroif-  
soient abandonnées depuis long-tems.  
J'y avois fait construire une cabane  
d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois  
laissé quelques présens pour les Sauva-  
ges que le hazard y conduiroit, & j'a-  
vois attaché au-dessus un pavillon blanc:  
on trouva la cabane détruite, le pavil-  
lon & les présens enlevés.

Le 18 au matin j'établis un camp à  
terre pour la garde des travailleurs &  
des divers effets qu'il y falloit descen-  
dre; on débarqua aussi toutes les pieces  
à l'eau pour les rebattre & les soufrer;  
on disposa des mares pour les lavan-  
diers, & on échoua notre chaloupe qui  
avoit besoin d'un radoub. Nous passâ-  
mes le reste du mois de Décembre dans  
cette baie où nous fîmes fort commo-  
dément notre bois & même des plan-  
ches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les  
chemins se trouvoient pratiqués dans la  
forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus  
qu'il ne nous en falloit, reste du travail

Relâché  
dans cer-  
te baie  
pour y  
faire de  
l'eau &  
du bois.

de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons aussi donné une demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher sa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montévideo étoit tout aussi considérable qu'avant sa demi-carène à la Encenada. En élevant tout-à-fait son avant & levant quelques planches de son doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de son étrave qui est de deux pieces. On y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand soulagement à l'équipage de cette flûte qu'écrasoit l'exercice journalier de la pompe.

Observations astronomiques & météorologiques.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'îlot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'Astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de

l'ilot de 53<sup>d</sup> 50' 25". Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la baie de 00<sup>h</sup> 59'; l'élévation des eaux dans les plus grandes marées n'a jamais excédé dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9<sup>d</sup>, il a baissé jusqu'à 5<sup>d</sup>, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12<sup>d</sup> & demi. Le soleil alors paroissoit sans nuages, & ses rayons peu connus ici faisoient fondre une partie de la neige sur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le Prince de Nassau, profitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avoit à ses yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes. La chasse & la pêche n'étoient pas aussi heureuses; jamais elles n'ont rien produit, & le seul quadrupede que nous ayons vû ici a été un

Descrip-  
tion de  
cette par-  
tie du dé-  
troit.

renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

Nous fîmes aussi plusieurs voyages pour reconnoître les côtes voisines du continent & de la terre de Feu; la première tentative fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller jusqu'au cap Holland & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du Nord-Ouest, & sur-le-champ le vent sauta au Sud-Ouest, grand frais. Nous luttâmes contre ce vent contraire pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le  
mauvais

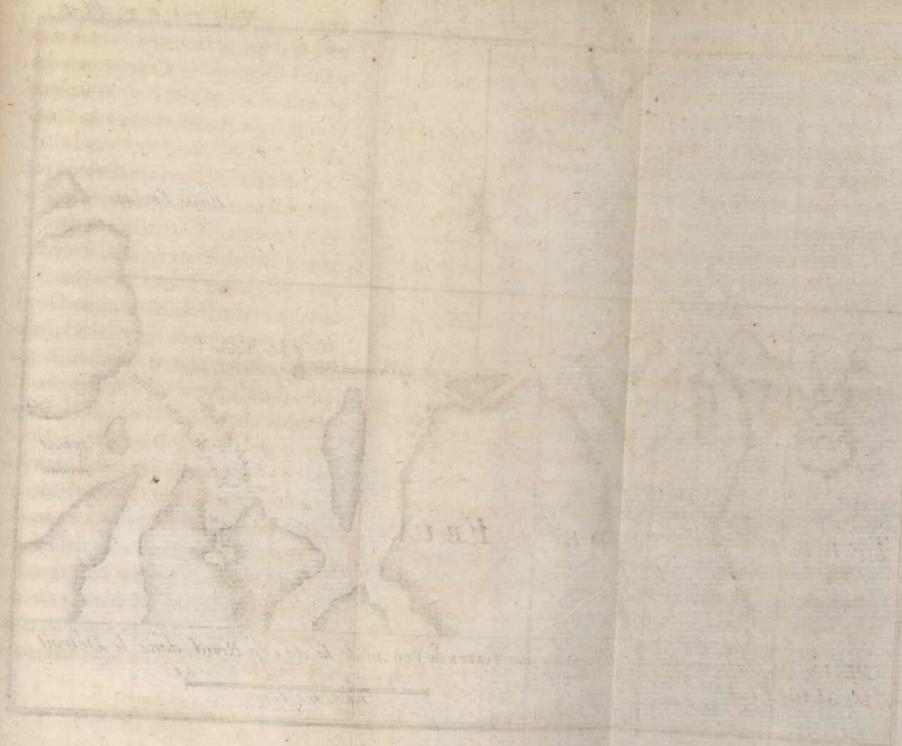
mauvais tems ne feroit pas de longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous faire percer de pluie & transir de froid. Nous avions construit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chassèrent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laisserent d'autre parti à prendre que de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet asyle; car bientôt le tems devint si mauvais, qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tem-

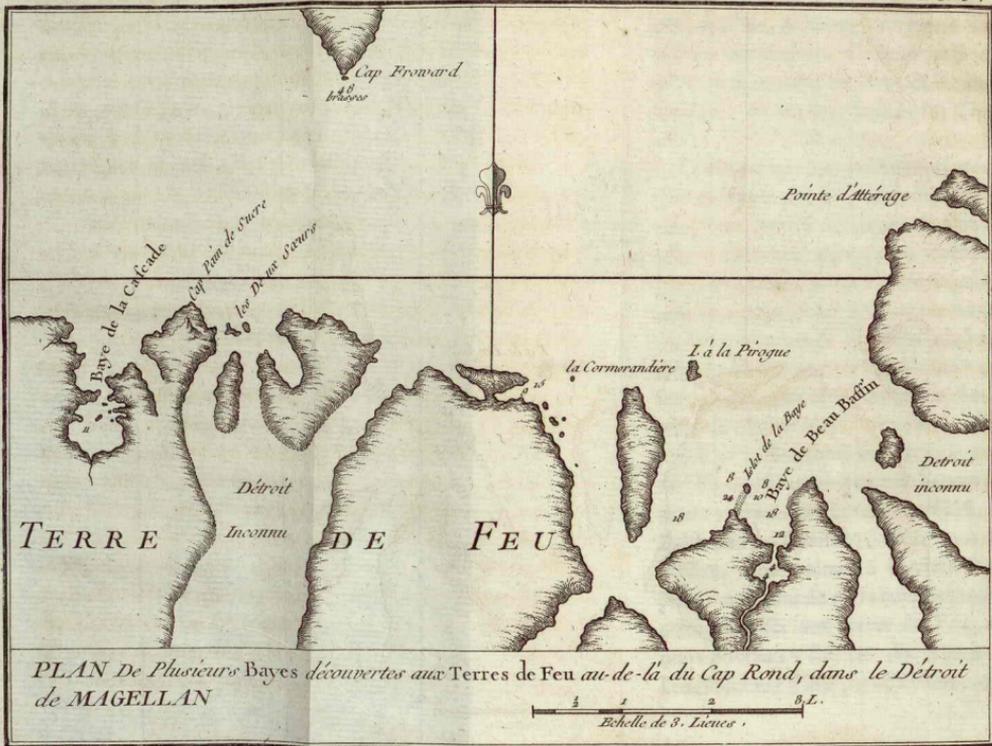
pête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horizon.

Recon-  
noissance  
faite de  
plusieurs  
ports aux  
terres de  
Feu.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des terres de Feu & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me proposois de repasser ensuite au cap Holland & de reconnoître la côte depuis ce cap jusqu'à la baie Françoisé; ce que nous n'avions pu faire dans la première tentative. Je fis armer d'espingoles & de fusils la chaloupe de la Boudeuse & le grand canot de l'Etoile; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec MM. de Bournand, d'Oraison & le Prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoisé pour traverser aux terres de Feu, où nous attérâmes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite rivière, dans

TUA  
vrit tou-  
nt nous  
le soleil  
ur l'ho-  
ris avec  
se pour  
Feu &  
s le cap  
epasser  
connoi-  
la baie  
ons pu  
Je fis  
a cha-  
l canot  
ares du  
M. de  
nce de  
e à la  
ngoise  
eu, où  
ares à  
, dans





une anse de sable mauvaise même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dinâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevâmes la pointe du Ouest de la baie Françoisse au Nord-Ouest-quart-Ouest 5<sup>d</sup> Ouest, & on s'en estima à cinq lieues de distance.

Après-midi nous reprîmes notre route en longeant à la rame la terre de Feu; il venoit peu de la partie du Ouest, mais la mer étoit très-houleuse. Nous traversâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans son milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & les grosses houles nous firent penser que ce pourroit bien être un détroit, lequel

Rencon-  
tre de  
Sauva-  
ges.

doit conduire à la mer assez proche du cap de Horn. Etant presque passés de l'autre bord, nous vîmes plusieurs feux paroître & s'éteindre; ensuite ils restèrent allumés, & nous distinguâmes des Sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allâmes aussi-tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déjà vûe à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, & que sans cesse ils nous le répétoient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. J'aurai dans la suite occasion de décrire ces habitans de la partie boisée du détroit; le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de rester long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze

canots dans une anse voisine. Nous les quittâmes pour traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déjà faite nous empêcha de visiter. Nous la passâmes sur le bord d'une rivière assez considérable, où nous fîmes grand feu & où les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en prîmes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme*; dans l'Ouest est un îlot entre lequel & la côte il n'y a point passage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & on y

Baie &  
port de  
Beaubaf-  
fin.

Sa des-  
cription.

trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses fond de vase; dans le goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubassin.

Je laissai ici le Chevalier de Bourmand qui commandoit la chaloupe pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux vaisseaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des Officiers de cette flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Ouest & visitâmes d'abord une île

que nous tournâmes & tout au tour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 brasses fond de sable & petit gravier. Sur cette île il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du soleil une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires.

Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, Baie de la Cormorandiere. à cause d'une roche apparente qui en est dans l'Est-Sud-Est environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 brasses d'eau; 8 & 9 dans le mouillage; nous y passâmes la nuit.

Le 29 à la pointe du jour nous sortîmes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'Ouest, aidés d'une marée très-forte. Nous passâmes entre deux îles d'une grandeur inégale que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gissent Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec le milieu du cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes

*Pain de sucre* une montagne de cette forme très-aisée à reconnoître, laquelle gît Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec la pointe la plus méridionale du même cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere nous découvrîmes une belle baie avec un port superbe dans le fond; une chute d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, me les fit nommer *baie & port de la Cascade*. Le milieu de cette baie gît Nord-Est & Sud-Ouest avec le cap Forward. La sûreté, la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, se réunissent ici pour en faire un asyle qui ne laisse rien à desirer aux Navigateurs.

Baie &  
port de la  
Cascade.

Descrip-  
tion du  
pays.

La cascade est formée par les eaux d'une petite riviere qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, & sa chute peut avoir cinquante à soixante toises. J'ai monté au dessus; le terrain y est entremêlé de bosquets & de petites plaines d'une mouffe courte

& spongieuse; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du passage d'aucun homme; les Sauvages de cette partie ne quittent gueres les bords de la mer qui fournissent à leur subsistance. Au reste toute la portion de la terre de Feu, comprise depuis l'île Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de grosses îles inégales, élevées, montueuses & dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes sont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons; & aux arbres près, le terrain y ressemble assez à celui des îles Malouines.

Je joins ici la Carte particuliere que j'ai faite de cette intéressante partie de la côte des terres de Feu. Jusqu'à présent on n'y connoissoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la naviga-

Utilité  
des trois  
ports dé-  
crits pré-  
cédem-  
ment.

tion de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé plusieurs de rétrograder jusqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-dessus, ce que l'on pourra presque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaisseaux. De-là toutes les bordées seront avantageuses, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être sensibles, il ne sera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous passâmes dans le port de la Cascade une nuit fort désagréable. Il faisoit grand froid, & la pluie tomba sans interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures

du matin, nous sortîmes du port, & nous traversâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-grosse pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le continent à-peu près à égale distance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arriere, & en portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la drisse & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traversant la baie Françoisé, un faux coup de barre ne nous mît le canot sur la tête. Enfin j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à démarrer dans l'après-midi.

Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous dé-

Départ  
de la baie  
Bougain-  
ville.

marrer, & à six heures nous sortîmes de de la baie en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rame. Il faisoit calme ; à sept heures il se leva une brise du Nord-Est, qui se renfonça dans la journée, & fut assez claire jusqu'à midi, le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvrîmes & relevâmes *la Cascade* au Sud-Est, *le Pain de sucre* à l'Est-Sud-Est 5<sup>d</sup> Sud, *le cap Forward* (a) à l'Est-quart-Nord-Est, *le cap Holland* (b) à Ouest-Nord-Ouest 4<sup>d</sup> Ouest. De midi à six heures du soir, nous doublâmes le cap Holland. Il venoit peu, & la brise ayant molli sur le soir, le tems d'ailleurs étant fort som-

(a) Depuis l'ilot de l'Observatoire jusqu'au cap Forward, il y a environ six lieues, & la côte court à-peu-près à l'Ouest-Sud-Ouest. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(b) Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anses peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

bre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 brasses d'eau, fond de gros gravier, sable & petit corail, ayant le cap Galant (a) au Sud-Ouest 3<sup>d</sup> Ouest. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés: pendant la nuit, il y eut une pluie continue & grand vent de Sud-Ouest.

Mouillage dans la baie Fortescû.

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Fortescû* au fond de laquelle est le port Galant (b). Le plan de la baie & du port est

1768.  
Janvier.

(a) Le cap Holland & le cap Galant gissent entre eux Est 2<sup>d</sup> Sud & Ouest 2<sup>d</sup> Nord, & la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé qui est le *cap Coventry*. On y place aussi plusieurs baies dont nous n'avons reconnu que la *baie Verte* ou *baie Descordes*, qu'on a visitée par terre. Elle est grande & profonde; mais il y paroît plusieurs hauts fonds.

(b) La baie de Fortescû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'île qui, partant de la côte de l'Ouest de la baie, s'étend dans l'Est-Sud-Est, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur

fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loisir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois semaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il est juste de faire un peu parler aux Lecteurs le désagrément de ces journées funestes, en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Détails  
des con-  
trariétés  
que nous  
essuyons.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elizabeth, & les îles dont le détroit de Magellan est ici parfemé; nous appercevions du mouillage deux de ces îles, nommées par Narborough *Charles & Montmouth*. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'*îles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*île Rupert*. Les vents d'Ouest ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes dans l'Ouest-Nord-Ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cents pas. On trouve une rivière dans le fond du port, & deux autres à la côte du Nord-Est. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 brasses d'eau, fond de vase & coquillages.

mes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage & de la relâche de vaisseaux Anglois : sçavoir du bois nouvellement scié & coupé, des écorces du laurier épicié assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pieces de filain & de toile, & sur laquelle on lisoit fort distinctement *Chatham March. 1766* : on trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

Traces  
trouvées  
du passa-  
ge des  
Anglois.

M. Verron, qui avoit fait porter ses instrumens sur la presqu'île qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle,  $53^{\text{d}} 40' 41''$  de latitude australe. Cette observation jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 Décembre sur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la distance du port Galant au cap Forward.

Observa-  
tions af-  
tronomi-  
ques &  
nauti-  
ques.

Il y observa aussi par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille aimantée de  $22^{\text{d}} 30' 32''$  Nord-Est, & son inclinaison du côté du pôle élevé de  $11^{\text{d}} 11'$ . Voilà les seules observations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant aussi affreuses que les jours. Il y avoit le 3 une belle occasion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipse de lune qui commençoit ici à 10 heures  $30'$  du soir ; mais la pluie, qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Le 4 & le 5 suivans furent des journées horribles ; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un tems pareil que décrivoit le Psalmiste en disant : *nix, glando, glacies, spiritus procellarum*. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Ouest des îles Charles & Montmouth ;

mouth ; j'avois auffi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur secours, & ayant la reffource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire : mais il ne fut jamais assez maniable pour me le permettre. Au reste, pendant tout le tems de notre féjour ici nous y remarquâmes constamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, est le même que dans la partie des goulets, c'est-à-dire, que le flot porte à l'Est & le jusant à l'Ouest.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelques instans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Est, & déjà nous avions desaffourché ; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Ouest-Nord-Ouest avec des raffales qui nous forcerent de réaffourcher aussi-tôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la visite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap

Rencontre & description des Pecherats.

Galant, & après s'y être tenu quelques tems arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la fregate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherai*s. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, & les hommes entrèrent dans la fregate avec les enfans. Bien-tôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévorioient ce qu'on leur présentoit. Nous eûmes même assez de peine à nous débarasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans

leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise ni à la vûe des navires , ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards ; c'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts , il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine , comme ils traitent les loix de la nature & ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant , nous la revîmes souvent à bord & à terre.

Ces Sauvages sont petits , vilains , maigres , & d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nuds , n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper , peaux qui servent également & de toits à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques , mais en fort pe-

tite quantité. Leurs femmes sont hideuses & les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues & qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nâge, malgré le froid, vuidér l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouffe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de houx qui est commune dans le dé-

troit, la corde est de boyau & les fleches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art ; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis : elles sont aussi foibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout & dentelés sur un des côtés. Est-ce un pignard ? je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche & s'en servent en maniere de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié cruds.

Au reste, ils paroissent assez bonnes

gens ; mais ils sont si foibles , qu'on est tenté de ne pas leur en sçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux & croient à des génies mal-faisans : aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même - tems médecins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie , les Pecherais sont les plus dénués de tout : ils sont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature ; & en vérité si l'on devoit plaindre le sort d'un homme libre & maître de lui-même , sans devoir & sans affaires , content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux , je plaindrois ces hommes qui , avec la privation de ce qui rend la vie commode , ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aye rencontré dans toutes les parties du monde ; cependant , comme on en verra la preuve un peu plus bas , on

trouve parmi eux des charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se policant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'ensuit du même principe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Le 7 & le 8 furent si mauvais qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassâmes même dans la nuit & fûmes obligés de mouiller une ancre du bost

soir. Il y eut dans des instans jusqu'à quatre pouces de neige sur notre pont, & le jour naissant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conserver. Le thermometre fut à 5, 4, baissa même jusqu'à deux degrés au-dessus de la congélation. Le tems fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'est-à-dire, qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant nos canots partir du bord & voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent, une seule pirogue fut à bord de *l'Etoile*. Elle y resta peu de tems & vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquels nos Messieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroissoient mécontents lorsqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient

au contraire à venir dans les autres , où ils offrirent à ces Messieurs des moules qu'ils suçoient avant que de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent , danserent , & témoignèrent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes sauvages , dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Unde leurs enfans , âgé d'environ douze ans , le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux , fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace , ne prévoyant pas le funeste effet qui devoit suivre ce présent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette

Accident  
funeste  
qui arrive  
à l'un  
d'eux.

espece de talisman , peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils nous soupçonnerent sans doute de quelque maléfice ; car la première action du jongleur qui s'empara aussi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François ; & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jétta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre Sauvage, qui sans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ses jambes, il

se courboit sur lui, & avec la tête & les deux mains il lui pressoit le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De tems en tems il se levoit, & paroissant tenir le mal dans ses mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paroissoit souffrir autant du remede que de son mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre sa parure de cérémonie; ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'enfant alors paroissant plus mal, notre Aumônier lui administra furtivement le baptême.

Les Officiers étoient revenus à bord

& m'avoient raconté ce qui se passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de la Porte, notre Chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisanne émolliente. Lorsque nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane ; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuisses & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffroit sans se plaindre. Son corps étoit déjà tout meurtri & les Médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les Sauvages s'apperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du-moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée.

Ils nous laisserent approcher du malade & le Major examina sa bouche ensanglantée que son pere & un autre Péche-rais suçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plusieurs fois &, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la caffetiere pleine de tisanne émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalousie contre notre Chirurgien qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussi-tôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à

prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais fort qu'ils nous soupçonnoient d'avoir jetté sur eux.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins; toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eûmes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fût un tems affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort & des étrangers funestes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un instant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large & dispersa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empressés à s'éloigner de nous!

Ils abandonnerent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée, *Satis est gentem effugisse nefandam.* Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres malfaisans; mais qui ne leur pardonneroit le ressentiment dans cette conjoncture? Quelle perte en effet pour une société aussi peu nombreuse qu'un adolescent échappé à tous les hazards de l'enfance!

Le vent d'Est souffla avec furie & presque sans interruption jusqu'au 13 que le jour fut assez doux; nous eûmes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions desaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à six heures, & la journée fut cruelle. Le 15 il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir.

Continuation  
du mauvais  
temps.

Le 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du

Danger  
que court  
la frégate.

Nord, & nous appareillâmes avec la marée favorable ; elle baiſſoit alors & portoit dans l'Oueſt. Les vents ne tarderent pas à revenir à Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner l'*île Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dériroit outre meſure, & l'Etoile avoit ſur nous un avantage incroyable. Nous paſſâmes tout le jour à louvoyer entre l'*île Rupert* & une pointe du continent qu'on nomme *la pointe du Paſſage*, pour attendre le juſſant avec lequel j'eſpérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à l'*île de Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (a). Mais comme

(a) Depuis le cap Galant juſqu'à la baie Elifabeth, la côte court à-peu-près à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & la diſtance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond y eſt trop conſidérable, même tout à terre. La baie Elifabeth eſt ouverte au Sud-Oueſt, elle a trois quarts de lieue entre ſes pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eſt ſabloneuſe, ainſi que celle du Sud-Eſt. Dans ſa partie ſeptentrionale regne une bâture

nous

nous perdions presque à chaque bordée, j'envoyai un canot sonder dans le Sud-Est de l'île Rupert, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage & y resta sur son grapin ; mais nous en étions déjà tombés beaucoup sous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refusa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere ; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déjà entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller sur 8 brasses de fond : l'an-

qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette baie, est par 9 brasses, fond de sable, gravier & corail, & par les marques suivantes, *la pointe Est de la baie* au Sud-Sud-Est 5<sup>d</sup> Est ; *sa pointe Ouest* à Ouest-quart-Nord - Ouest ; *la pointe Est de l'île de Louis-le-Grand*, au Sud-Sud-Ouest, 5<sup>d</sup> Sud ; *la bâture* au Nord-Ouest-quart-Nord.

cre tombée sur des roches chassa, sans que la proximité où nous étions de la terre permît de filer du cable ; déjà nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau sous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en vint une petite brise; nous fîmes aussitôt servir nos voiles, & la frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre secours, étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable sur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre sauva le bâtiment. La brise ensuite se renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du soir par 20 brasses d'eau fond de

vase. Nos bateaux que j'avois laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyons quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures : mais à midi un coup de tonnere, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chassâmes, & fûmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbuſtes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante, mais qui ne

Ouragan  
violent.

suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractère le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux que furent également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Affertion  
discutée  
sur le ca-  
nal de la  
Sainte-  
Barbe.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevâmes notre grande ancre, hissâmes nos basses vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile que sa bonté rendoit capable de sortir presque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a passé, ce canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud de la baie Elisabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant suivi la route & les

remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'île de *Louis le Grand* par le Sud & rentra dans le canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu seulement à la terre de Feu une assez belle baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchefne donne le nom de *la Nativité*. Au reste, en faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud à la sortie de la baie Elisabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'île de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis

la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avons souvent découvert dans le Sud des îles *Charles & Montmouth* un vaste canal semé d'îlots qu'aucune terre ne bornoit au Sud ; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'île de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant dans le Sud des îles *Charles & Montmouth*. En effet, en relisant le passage de M. Frezier & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, nous vîmes que M. Frezier, d'après le rapport de Marcant, place la baie Elisabeth de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura

donc pris pour la baie Elisabeth *la baie Descordes* qui est effectivement à onze lieues du cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du port Galant; appareillant de cette baie & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des îles Charles & Montmouth, dont il a pris la masse pour l'île de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'îles dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante qu'elle abrégeroit considérablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port Galant; le point le plus épineux avant que d'y arriver, est de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à-présent assez facile: une fois ren-

Utilité à retirer de la connoissance du canal Sainte-Barbe.

du au port Galant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port; vingt-quatre heures alors suffisoient pour entrer dans la mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complete du problème. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie durerent presque sans relâche. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Ouest, & souffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chasserent, il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues

Coup de vent de la plus grande force.

& mâts de hune, notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant nous y avions pris quelques tonneaux de lest & changé notre arri-mage pour tâcher de retrouver la marche de la frégate; nous réusîmes à lui en rendre une partie. Au reste toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manoeuvrer des bâtimens aussi longs que le font nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit nous defaffourchâmes & virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du Nord; à cinq heures & demie la brise se décida de l'Est, & nous mîmes tout dehors per-roquets & bonnetes, voilures dont il est

Sortie de  
la baie  
Fortescû.

bien rare de pouvoir se fervir ici. Nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre *les îles Royales* & le continent le détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'île Rupert* & *la pointe du passage*, ensuite une lieue & demie entre l'île de Louis le Grand & la baie Elifabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une bature couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large.

Descrip-  
tion du  
détroit  
depuis le  
cap Ga-  
lant jus-  
qu'au dé-  
bouque-  
ment.

Depuis la baie Elifabeth la côte court à l'Ouest-Nord-Ouest pendant environ deux lieues jusqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor* & *Beauchefne du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere est facile à reconnoître; elle sort d'une vallée profonde, à l'Ouest elle a une montagne fort élevée, sa pointe occidentale est basse & couverte de bois, & la côte y est sablonneuse. De

la riviere du Massacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jérôme*, j'estime trois lieues de distance, & le gissement est le Nord-Ouest-quart-Ouest. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on est par le travers de la riviere du Massacre, on n'apperçoit que ce faux détroit, & il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient à l'Ouest-quart-Sud-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au *cap Quade*, qui s'avancant beaucoup paroît croisé avec la pointe occidentale de l'île Louis le Grand, & ne laisse point appercevoir de débouché. Au reste une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal, est de suivre toujours la côte de l'île de Louis le Grand qu'on peut ranger de près sans aucun danger. La distance du canal Saint-Jérôme au cap

Quade est d'environ quatre lieues, & ce cap gît Est-quart-Nord-Est-2<sup>d</sup>. Est & Oueft-quart-Sud-Oueft-2<sup>d</sup>. Oueft avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte septentrionale court à l'Oueft - Nord-Oueft jusqu'à *la baie Dauphine*, dont la profondeur est d'environ deux milles sur une demi-lieue d'ouverture; elle court ensuite à l'Oueft jusqu'à son extrémité occidentale nommée *cap Saint-Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au sujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort distinctement *le port Phelippeaux* qui nous parut une anse fort commode & bien à l'abri. A midi le cap Quade nous restoit à l'Oueft-quart-Sud-Oueft-2<sup>d</sup>-Sud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'Est-quart-Nord-Est environ deux lieues &

demie. Le beau tems continua le reste du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quade le détroit s'avance dans l'Ouest - Nord - Ouest & Nord - Ouest-quart - Ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quade est remarquable. Il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenue ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont par-tout boisées & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cîmes gelées des montagnes. Le cap Quade doublé, le pays change de nature. Le détroit n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough,

frappé de cet horrible aspect, nomma cette partie *la Désolation du Sud*, aussi ne sauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorsqu'on est par le travers du cap Quade, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui est le cap *Mundai*, lequel j'estime être à quinze lieues du cap Quade. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier, que sa figure nous fit nommer *cap Fendu*, est à cinq lieues environ du cap Quade, entre deux belles baies où l'ancrage est très-sûr, si le fond y est aussi bon que nous a parû être l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaisseaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Ouest du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuse* dans le même gissement & la même distance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres sont hautes & escarpées; l'une & l'autre côte

paroît saine & garnie de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route ne nous a pas laissé le tems de les sonder. Le détroit dans la longue rue peut avoir deux lieues de largeur; il se retrécit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guères plus de quatre milles.

A neuf heures du soir, nous étions environ à trois lieues dans l'Est-quart-Sud-est & l'Est-Sud-Est du cap Mundai. Le vent soufflant toujours de l'Est grand frais, & le tems étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrâmes les bonetes, & nous prîmes les ris dans les huniers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vûe. Une demi-heure après,

Nuit critique.

m'estimant par le travers du cap Mundaï, je fis signal de mettre en panne, stribord au vent, & nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis servir. Nous gouvernâmes à Ouest- $\frac{1}{4}$  Nord-Ouest jusqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Ouest-quart-Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent étoit toujours à l'Est petit frais très-brumeux; de tems en tems nous apercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vûe tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoissance du *cap des Piliers* & des *Evangelistes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A mesure que nous avançons du côté du cap des Piliers, nous  
découvrons

découvriens avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosselame venant de l'Ouest nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'Est, il passa à Ouest-Sud-Ouest, & nous courûmes au Nord-Ouest jusqu'à deux heures & demie que nous relevâmes le *cap des Victoires* au Nord Ouest, & le cap des Piliers au Sud 3<sup>d</sup> Ouest.

Lorsqu'on a dépassé le cap Mundai, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du cap Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est le Ouest-quart-Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse : il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne

Sortie du détroit, & description de cette partie.

ſçaurois rien dire de plus ſur ces dernières terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant leſquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La dernière terre dont on ait la vûe à la côte du Nord eſt le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainſi que le *cap Désiré* qui eſt en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Oueſt du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps eſt bordée, à près d'une lieue au large, de pluſieurs îlots ou brifans connus ſous le nom des *douze Apôtres*.

Le cap des Piliers eſt une terre très-élevée, ou plutôt une groſſe maſſe de rochers, qui ſe termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées vers le Nord-Oueſt, & qui font la pointe du cap. A ſix ou ſept lieues dans le Nord-Oueſt de ce cap on voit quatre îlots nommés *les Evangéliſtes* : trois ſont

ras ; le quatrieme , qui a la figure d'un meulon de foin , est assez éloigné des autres. Ils sont dans le Sud-Sud-Ouest, & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour sortir du détroit, on peut en passer indifféremment au Nord ou au Sud ; je conseillerois d'en passer au Sud, si l'on vouloit y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord est bordée d'îlots, & paroît coupée par de grandes baies qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du Ouest-Sud-Ouest au Ouest-Nord-Ouest, grand frais ; nous louvoyâmes jusqu'au coucher du soleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eûmes assez longtemps la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à passer la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour : mais vers six heures

du soir les bordées adonnerent ; à sept heures le cap des Piliers étoit doublé ; à huit heures nous étions entièrement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je

pris mon point de départ par . . . . .  
 Point de départ du détroit de Magellan. . . . . 52<sup>d</sup> 50' de latitude australe . . . . .  
 & 79<sup>d</sup> 9' de longitude occidentale de Paris.

C'est ainsi qu'après avoir effuyé pendant vingt-six jours au port Galant des tems constamment mauvais & contraires, trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique; exemple, que je crois être unique, d'une navigation sans mouillage depuis le port Galant jusqu'au débouquement.

Observations générales J'estime la longueur entière du détroit, depuis le cap des Vierges jus-

qu'au cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'Est, & le Jusant ou l'Ebe dans l'Ouest, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galant, & que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le port Galant jusqu'au cap Quade, les courans sont violens; que nous ne les avons pas trouvé fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie depuis le port Galant les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges; c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Est, & le Jusant vers celle de l'Ouest. Je dois en même tems avertir que cette assertion sur la direc-

sur cette  
naviga-  
tion.

tion des marées dans le détroit de Magellan, est absolument contraire à ce que les autres Navigateurs disent y avoir observé à cet égard. Ce ne seroit cependant pas le cas d'avoir chacun son avis.

Au reste combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beauchefne, tels qu'ils sont sortis de leurs mains, & d'être obligés de n'en consulter que des extraits défigurés : outre l'affectation des Auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un Marin est obligé de se servir leur fait prendre pour des mots vicieux des expressions nécessaires & consacrées, qu'ils remplacent par des absurdités. Tout leur but est de faire un ouvrage agréable aux femellettes des deux sexes, & leur

travail aboutit à composer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'est utile à personne.

Malgré les difficultés que nous avons effuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerais toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept & dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent contraire & la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On sera sans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans

Conclu-  
sion  
qu'on en  
tire.

un équipage qui seroit parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui y sera entré par le détroit de Magellan : lorsque nous en fortîmes, nous n'avions personne sur les cadres.

*Fin de la premiere Partie.*

---

# T A B L E

## DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

CHAP. I. *D*ÉPART de la Boudeuse de Nantes ; relâche à Brest , route de Brest à Montévideo ; jonction avec les frégates Espagnoles pour la remise des îles Malouines. Page 1

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Brest. Départ de Brest. Description des Salvages. Erreur dans l'estime de la route. Position des Salvages rectifiée. Observations nautiques. Passage de la ligne. Remarques sur la variation. Causes des différences qu'on éprouve dans la traversée au Brésil. Observations sur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montévideo. Route par terre de Buenos-Aires à Montévideo.

CHAP. II. *Détails sur les établissemens  
des Espagnols dans la riviere de la  
Plata.* 29

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve. Source de la Plata. Date & précis historique des premiers établissemens que les Espagnols y font. Situation de la ville de Buenos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etablissemens religieux. Confréries & Processions de Negres. Dehors de Buenos-Aires, leurs productions. Abondance de bestiaux. Rareté du bois, moyen d'y remédier. Détails sur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le Nord de la riviere. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails sur la ville de Montévideo; sur le mouillage dans cette baie. La relâche y est excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Montévideo ;  
navigation jusqu'aux îles Malouines ;  
leur remise aux Espagnols ; détails  
historiques sur ces îles.* 55

Départ de Montévideo. Coup de vent essuyé dans la riviere. Route de Montévideo aux îles Malouines. Faute commise dans la

direction de cette route. Danger que nous courons. Prise de possession de notre établissement aux Malouines par les Espagnols. Détails historiques sur ces îles. Americ Vespuce en fait la découverte. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoissance. Les François prennent la résolution de s'y établir. Premier établissement dans ces îles. Détail sur la maniere dont il se fait. Première année. Seconde année. Premier voyage au détroit de Magellan. Troisième expédition aux îles Malouines. Second voyage au détroit de Magellan. Hostilités avec les *Pecherais*. Alliances avec les Patagons. Embarras où se trouvent les François. Description des Patagons. Les Anglois viennent dans une autre partie des îles Malouines.

CHAP. IV. *Détails sur l'histoire naturelle des îles Malouines.* 92.

Aspect qu'elles présentent. Leur position géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du sol. Tourbe & ses qualités. Des plantes. Gommier résineux. Plante propre à faire de la bière. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un seul quadrupede. Des oiseaux à pieds palmés, ils font en grand

nombre. Oiseaux à pieds non palmés. Des amphibies. Des poissons. Des crustacées.

CHAP. V. *Navigation des îles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse avec l'Etoile. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.* 131

Départ des Malouines pour Rio-Janéiro. Entrée à Rio-Janéiro. Discussion au sujet du salut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaisseau Espagnol de la part du Viceroi. Secours que nous donnons aux Espagnols. Visite du Viceroi à bord de la frégate. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Mauvais procédés du Viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro. Détails sur les richesses de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamants. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio-Janéiro. Second voyage à Montévideo, avaries qu'y reçoit l'Etoile.* 154

Départ de Rio-Janéiro. Eclipse de soleil.

Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Montévideo. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Détails sur la navigation de Montévideo à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails sur cette espece de port. Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe; arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails sur les Missions du Paraguai & l'expulsion des Jésuites de cette province.* 175

Date de l'établissement des Missions. Conditions stipulées entre la cour d'Espagne & les Jésuites. Zele & succès des Missionnaires. Révoltes des Indiens contre les Espagnols. Cause de leur mécontentement. Ils prennent les armes & sont battus. Troubles apaisés. Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites. Gouvernement des Missions montré en perspective. Détails intérieurs de l'administration. Conséquence qu'on en tire. Expulsion des Jésuites de la Province de la Plata. Mesures prises à ce sujet par la Cour d'Espagne. Mesures prises par le Gouverneur général. Le secret est au moment d'être divulgué par un

accident imprévu. Conduite du Gouverneur général. Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les villes Espagnoles. Arrivée à Buenos-Aires des Caciques & des Corrégidors des Missions. Ils paroissent publiquement devant le Gouverneur général. Quelle étoit l'étendue des Missions. Détail sur l'entrée du Gouverneur général dans les Missions. Relation de cet événement publiée à Buenos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Montévideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevûe avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth.* 209

L'Etoile part de la Encenada pour Montévideo. Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des Equipages en partant de Montévideo. Départ de Montévideo. Position de cette ville déterminée astronomiquement. Sondes & navigation jusqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée sur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa position. Discussion sur cette position donnée au cap des Vierges. Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude. Difficultés

effuyées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques sur cette entrée. Description du cap d'Orange, sa bature. Mouillage dans la baie de Possession. Passage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Description de ces Américains. Qualité du sol de cette partie de l'Amérique. Remarque sur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Observation de longitude. Perte d'une ancre. Passage du second goulet. Mouillage près de l'île Sainte-Elisabeth. Description de cette île.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.* 254

Difficultés du passage le long de l'île Sainte-Elisabeth. Mauvais tems , nuit fâcheuse. Mouillage dans la baie Duclos. Description de cette baie. Nouvelle observation sur les marées. Description d'un cap singulier. Description du cap Forward. Mouillage dans la baie Françoisse. Avis sur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans

## 336 TABLE DES MATIERES.

cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Observations astronomiques & météorologiques. Description de cette partie du détroit. Reconnoissance faite de plusieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie & port de Beaubassin; sa description. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Cascade. Description du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Fortescû. Détails des contrariétés que nous y essayons. Traces trouvées du passage des Anglois. Observations astronomiques & nautiques. Rencontre & description des Pecherais. Accident funeste qui arrive à l'un d'eux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Affertion discutée sur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoissance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Fortescû. Description du détroit depuis le cap Galant jusqu'au débouquement, Nuit critique. Sortie du détroit; description de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Observations générales sur cette navigation. Conclusion qu'on en tire.

*Fin de la Table du premier Volume.*

S<sup>11</sup>





